
U d'/of OTTAWA
39003002550050

7/8/1968

LA *PREMIÈRE*

TENTATION DE SAINT ANTOINE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT

PUBLIÉES DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à **3** fr. **50** le volume.

MADAME BOVARY, mœurs de province. — ÉDITION DÉFINITIVE, suivie des Réquisitoire, Plaidoirie et Jugement du PROCÈS INTENTÉ A L'AUTEUR devant le Tribunal correctionnel de Paris (Audiences du 31 janvier et 7 février 1857) . . . . . . 1 vol.

SALAMMBO. — ÉDITION DÉFINITIVE, avec des documents nouveaux . . . . 1 vol.

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE. — ÉDITION DÉFINITIVE. 1 vol.

TROIS CONTES (Un cœur simple. — La Légende de saint Julien l'Hospitalier. — Hérodias). — NOUVELLE ÉDITION. 1 vol.

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE, Histoire d'un jeune homme. — ÉDITION DÉFINITIVE . . . . 1 vol.

PAR LES CHAMPS ET PAR LES GRÈVES (Voyage en Bretagne), accompagné de Mélanges et de Fragments inédits. . . 1 vol.

BOUVARD ET PÉCUCHET (Œuvre posthume). — NOUVELLE ÉDITION . . . . 1 vol.

CORRESPONDANCE . . . . 4 vol.

LETTRES A SA NIÈCE CAROLINE. . . . . 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

40 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.
25 — — — du Japon.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 18169.

GUSTAVE FLAUBERT

LA *PREMIÈRE* TENTATION DE SAINT ANTOINE

(1849-1856)

ŒUVRE INÉDITE

PUBLIÉE PAR

LOUIS BERTRAND

> Messieurs les démons,
> Laissez-moi donc !
> Messieurs les démons,
> Laissez-moi donc !

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1908



PRÉFACE

I

Disons-le tout de suite : l'œuvre que nous avons pris la responsabilité de publier, — après avoir triomphé des scrupules très honorables de Mme Caroline Franklin-Grout, la nièce de Gustave Flaubert[1], — n'est point un brouillon informe, un essai de jeunesse définitivement condamné à l'oubli par l'auteur. La version que nous donnons aujourd'hui *est celle qu'il aurait publiée lui-même après « Madame Bovary »*, s'il n'en eût

1. Il n'est pas exact, comme on l'a déjà dit, que nous ayons découvert le manuscrit de la première « Tentation ». Nous n'avons pas eu à le retrouver, pour la bonne raison qu'il est connu depuis la mort de Flaubert. Il a été soigneusement catalogué par la nièce de l'écrivain. Des lettrés, des professeurs, même des étrangers ont pu le feuilleter tout à leur aise. Ils n'y virent sans doute qu'une copie ou une variante de la version que nous possédons. Notre seul mérite, — si c'en est un, — ç'a été de le lire attentivement et d'y reconnaître une œuvre originale, très différente de l'autre.

été empêché par des raisons qui n'ont rien de littéraire et que nous allons expliquer. La version de 1874, — la seule connue du public et, d'ailleurs, si différente de l'autre, dans sa forme comme dans son esprit, — cette version n'aurait jamais vu le jour, si Flaubert avait cru possible de risquer la publication du *Saint Antoine*, après le scandale de son premier roman.

Pour bien saisir les raisons qui l'ont déterminé, il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu haut et d'esquisser rapidement l'historique de la *Tentation*.

Tout le monde sait que l'idée en fut suggérée à Flaubert par un tableau de Breughel qui se trouve encore aujourd'hui à Gênes, au palais Balbi. Le tableau est assez médiocre, si l'on en juge par ces notes datées de Milan, que nous avons eu la bonne fortune de retrouver dans son album de voyage (Avril-Mai 1845) :

Au fond, des deux côtés, sur chacune des collines, deux têtes monstrueuses de diables, moitié vivants, moitié montagnes. Au bas, à gauche, saint Antoine entre trois femmes, et détournant la tête, pour éviter leurs caresses. Elles sont nues, blanches, elles sourient et vont l'envelopper de leurs bras. En face du spectateur, tout à fait au bas du tableau, la Gourmandise, nue jusqu'à la ceinture, maigre, la tête ornée d'ornements rouges et verts, figure triste, cou démesurément long

et tendu, comme celui d'une grue, faisant un coude vers la nuque, — clavicules saillantes, — lui présente un plat chargé de mets coloriés. — Homme à cheval dans un tonneau, bêtes sortant du ventre des animaux, grenouilles à bras et sautant sur les terrains. — Homme à nez rouge, sur un cheval, entouré de diables. — Dragon ailé qui plane. Tout semble sur le même plan. Ensemble fourmillant, grouillant et ricanant d'une façon grotesque et emportée, dans la bonhomie de chaque détail. — Ce tableau paraît d'abord confus, puis il devient étrange pour la plupart, drôle pour quelques-uns, quelque chose de plus pour d'autres. Il a effacé pour moi toute la galerie où il est. Je ne me souviens déjà plus du reste.

Il est évident que cette peinture, un peu indigente dans sa bizarrerie, ne fournit pas grand'chose à l'imagination de Flaubert. Pourtant, ce lui fut une véritable révélation. Du coup, sa conscience d'artiste entrevit le parti merveilleux qu'il pouvait tirer d'une semblable donnée. Et, pour quiconque est un peu familier avec la pensée et l'âme du maître, il est évident encore qu'il y avait entre lui et le type légendaire de saint Antoine une affinité plus ou moins lointaine qui dut vivement le frapper.

Mais cette révélation, comme il arrive toujours, ne fit probablement que lui éclairer tout un travail obscur de germination qui s'était opéré en lui, sans qu'il en eût conscience. Flaubert enfant

aimait passionnément le théâtre. A douze ans, il jouait la comédie dans le salon maternel. Or, il dut assister, comme tous les jeunes Rouennais d'alors, aux représentations qui se donnaient annuellement, à la foire de Saint-Romain, dans la baraque d'un impresario ambulant resté fameux sous le nom du *Père Saint Antoine*[1], et qui perpétuaient en plein XIXe siècle la tradition des « Mystères ». Sans doute, Flaubert en reçut une forte impression, — et ce qui le prouverait, au besoin, c'est que, bien avant son voyage en Italie, il écrivit un scénario intitulé *Smahr, vieux mystère*, et dont le principal personnage est un ermite tenté par Satan. Il est donc permis de conjecturer que la *Tentation*, comme le *Faust* de Gœthe, est sortie directement du drame médiéval. Le sujet de Gœthe, c'est l'homme qui vend son âme au Diable; celui de Flaubert, c'est l'homme qui ne veut pas la vendre, non plus, comme au moyen âge, parce que c'est un péché, mais parce que c'est inutile!...

Néanmoins, si épris qu'il soit de ce sujet, il se défie d'abord de ses forces : « J'ai vu, — écrit-il de Milan à son ami Alfred Lepoittevin, — j'ai vu un tableau de Breughel... qui m'a fait penser à

1. Nous devons cette conjecture à M. Georges Dumesnil, qui, en sa qualité de Rouennais, a pu assister, lui aussi, aux représentations du Père Saint Antoine.

arranger pour le théâtre la « Tentation de Saint Antoine », *mais cela demanderait un autre gaillard que moi*[1]. » Alors, il se rejette sur un projet de drame tiré de l'histoire corse et dont le héros eut été un certain Sampier Ornano, qui vivait vers 1560. Aussitôt rentré à Croisset, en juin 1845, il prie un de ses camarades, Ernest Chevalier, substitut à Calvi, de lui envoyer des documents sur son personnage[2].

Puis, les deuils se succèdent dans sa famille. Il se lie vraisemblablement à cette époque avec Louise Colet. Des soucis, des préoccupations de toute sorte le détournent de ses projets littéraires. Il oublie Sampier Ornano, essaie, sans grand enthousiasme, d'améliorer l'ébauche de *L'Éducation sentimentale* et, finalement, revient à ce qu'il appellera plus tard sa « vieille toquade de Saint Antoine ».

Il y revint avec des alternatives de découragement et d'exaltation. La *Tentation* le fascinait et l'épouvantait tout ensemble, et ce fut ainsi jusqu'à la fin, jusqu'au jour où il mit le point final au bas de la dernière page du dernier manuscrit.

Dès le printemps de 1846, il se lance dans d'immenses lectures, sans but apparent, mais qui,

1. *Correspondance*, t. I, p. 87.
2. *Ibid.*, t. I, p. 91.

toutes, gravitaient plus ou moins autour de l'antiquité gréco-latine et conduisaient par d'infinis détours à ce sujet brûlant de *Saint Antoine* qu'il couvait toujours dans le secret de sa pensée.

Enfin il se décide, après deux ans d'un travail acharné, à peine interrompu par quelques fugues sentimentales et par un voyage en Bretagne. Dans sa solitude de Croisset, il s'était surchauffé l'imagination à un degré extraordinaire. Les textes l'avaient grisé, mais, bien plus encore, il était ivre de tous les appétits comprimés d'une jeunesse fougueuse (il avait vingt-sept ans), de tous les rêves tumultueux et superbes qui s'agitaient en lui. Ce fut le grand emballement. Il commença à écrire le 24 mai 1848[1], et il termina le mercredi 12 septembre 1849 : quinze mois et demi pour mettre debout une œuvre qui ne compte pas moins de 540 pages grand format ! Cela est prodigieux, quand on songe avec quelle difficulté et quelle lenteur il composa plus tard ses autres livres.

C'est aussi que nul autre ne lui tint plus au cœur. *Saint Antoine* fut au fond sa seule passion, l'affaire capitale de toute son existence. De même

---

1. Ces dates sont fournies par le manuscrit de 1849. Sur la dernière page, Flaubert a écrit : *Cy finit* La Tentation de saint Antoine. *Mercredi* 12 *septembre* 1849, *trois heures vingt de l'après-midi, temps de soleil et de vent. Commencé le mercredi* 24 *mai* 1848, *à trois heures un quart.* »

que les deux *Faust* reflètent à peu près toute la vie de Gœthe, de même les deux *Saint Antoine* sont comme un raccourci de la vie intellectuelle de Flaubert. A tout instant, il s'y remettait. Il retirait de leurs cartons les chers manuscrits, il s'enfermait avec eux pour les relire, il les corrigeait amoureusement, il en surchargeait les marges de notes au crayon. Dans ce milieu extravagant du Bas-Empire, il s'installait comme chez lui, il s'y reconnaissait, s'y chérissait dans l'exagération de ses qualités, de ses défauts et de ses manies. Cela seul pouvait l'intéresser *personnellement*, et c'est à croire qu'à ses yeux tout le reste n'était que de la « littérature ».

« Jamais, — écrivait-il à Mme Colet, — je ne retrouverai des éperduments de style comme je m'en suis donné là, pendant dix-huit grands mois ». En effet, aucune de ses compositions ultérieures ne fut enlevée avec une fougue, une ardeur pareilles, une spontanéité, une sincérité plus complètes, une sensibilité plus vibrante et plus fraîche. Il se précipita à corps perdu et l'âme en fête vers les horizons illimités de la légende et de l'histoire. Ce fut une chevauchée lyrique au grand galop, pour le seul plaisir d'aller, — une sorte de course au sublime. On s'en aperçoit quand on compare le manuscrit de 1849 à celui de 1874. Autant l'écri-

ture du dernier est menue, tatillonne, difficultueuse, tourmentée de ratures, autant celle du premier est large, copieuse, et comme couchée d'un trait sur le papier. Les corrections elles-mêmes sont aussi lisibles que le texte, et l'aspect des pages donne une impression d'allégresse, de facilité, de légèreté et de sûreté de main qui réjouit les yeux.

Qu'advint-il de cette œuvre conçue et exécutée avec une telle ferveur? Nous le savons par les *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp. Flaubert, sitôt le *Saint Antoine* achevé, avait convoqué Du Camp et Bouilhet pour une lecture qui dura quatre jours consécutifs, sans autres répits que les heures des repas et du sommeil. En ouvrant son manuscrit, il leur aurait dit : « Si vous ne poussez pas des hurlements d'enthousiasme, c'est que rien n'est capable de vous émouvoir!... » Hélas! ils ne hurlèrent point d'enthousiasme. Bouilhet, après en avoir conféré avec Du Camp, déclara brutalement à leur ami : « Nous pensons que tu dois jeter cela au feu! » Sur quoi, Flaubert, écrasé, aurait poussé un véritable cri de douleur[1].

Et pourtant le verdict de Bouilhet est, en partie, justifiable.

---

1. Cf. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I. p. 427 et suiv.

Il est manifeste que Flaubert, en écrivant cette première ébauche, n'avait nullement songé au lecteur. D'un bout à l'autre, il se lâche en expansions lyriques, qui finissent par devenir fatigantes pour tout autre que pour lui. Outre les longueurs, et une composition assez difficile à démêler, il y avait des fautes de goût criantes, une grosse couleur romantique qui datait déjà, un manque d'équilibre choquant. Bref, le manuscrit, dans l'état, était impubliable. Mais le vouer au feu, c'était aller vraiment un peu loin. On s'étonne du jugement radical et, en somme, peu intelligent de Louis Bouilhet. Peut-être lui et Du Camp étaient-ils excédés par ces trente-six heures de lecture, peut-être encore la déclamation ronflante de Flaubert avait-elle exagéré jusqu'au ridicule les effets d'un style déjà très monté. Cela est plus que probable. Néanmoins les deux censeurs restent sans excuse de n'avoir pas senti la richesse et la fécondité de ce chaos, d'avoir condamné sans appel des morceaux absolument parfaits de facture, comme l'épisode d'Hélène et de Simon le Magicien, celui d'Apollonius de Tyane, et combien d'autres!...

Quoi qu'il en soit, Flaubert, la mort dans l'âme, se rendit à leurs raisons. Il aurait même accepté de leurs mains — si l'on en croit Du Camp — le sujet de *Madame Bovary*, choisi tout exprès pour

l'assagir. Cela se passait dans la seconde quinzaine de septembre 1849.

En octobre, Flaubert s'embarque pour l'Orient — où il voyage deux années de suite. De retour à Croisset, il s'attelle, en rechignant, à la *Bovary*, qui devint pour lui — il s'en est assez plaint! — le plus cruel des pensums. Cependant il lui demeurait une tristesse et une humiliation d'avoir manqué le *Saint Antoine*. Dès que la *Bovary* est « ficelée » — à la fin de mai 1856, — il se replonge avidement dans le manuscrit abandonné. Il travaille à le corriger avec un tel entrain que, pour le commencement d'octobre, il a complètement mis au point cette première ébauche, où il a pratiqué de larges coupures et dont il a refait des passages entiers. Il regarde son œuvre comme définitivement achevée, il en est même plus satisfait que du roman qu'il vient d'écrire et qui, à son avis, est « raté ». — « Ce qui me console, écrit-il à Bouilhet, c'est l'espoir que *Saint Antoine* a maintenant un plan. *Cela me semble beaucoup plus sur ses pieds que la Bovary*[1]. » Et il est bien décidé à publier la *Tentation* à un intervalle raisonnable de son roman. Il la recopie entièrement sur beau papier. Le manuscrit est tout prêt pour l'impression.

1. *Correspondance*, t. III, p. 65.

Mais voilà que la *Bovary* lui attire une poursuite en correctionnelle. Il voit de fort près la prison, et c'est, dans Rouen, un scandale épouvantable! Quoiqu'il affecte des airs braves, l'avertissement lui donne tout de même à réfléchir. Il fait son examen de conscience et découvre avec effroi que *Saint Antoine* va être jugé une récidive aggravante de *Madame Bovary*. Un Pinart quelconque n'aurait, entre une foule de passages compromettants, que l'embarras du choix, pour étayer ses accusations d'immoralité et d'attaques contre la religion. C'eût été bien plus facile et bien plus accablant que pour le premier livre incriminé... Avouons-le, l'échappé de la correctionnelle préféra son repos aux tracasseries et aux poursuites qu'il pressentait. *Saint Antoine* fut ajourné à une époque plus clémente, — et le pauvre Flaubert en demeura, quelque temps, tout désemparé. Au plus fort de cette crise, il écrit à Maurice Schlesinger : « C'est à tel point que j'hésite à mettre mon roman en volume. J'ai envie de rentrer et pour toujours dans la solitude et le mutisme dont je suis sorti, de ne rien publier, pour ne plus faire parler de moi. Car il me paraît impossible, par le temps qui court, de rien dire : l'hypocrisie sociale est tellement féroce!... Les gens du monde les mieux disposés pour moi me trouvent *immoral*, *impie*. Je ferais

bien à l'avenir de ne pas dire ceci, cela, de prendre garde, etc., etc. *Ah! comme je suis embêté, cher ami!...* Je ne vois rien, en fouillant mon malheureux cerveau, qui ne soit répréhensible. *Ce que j'allais publier après mon roman, à savoir un livre qui m'a demandé plusieurs années de recherches et d'études arides, me ferait aller au bagne!* Et tous mes autres plans ont des inconvénients pareils. Comprenez-vous maintenant l'état facétieux où je me trouve[1]?... »

Les termes de cette lettre sont assez explicites, il me semble. Le livre qu'il *allait publier après son roman*, ce livre qui lui avait coûté « plusieurs années de recherches et d'études arides », c'est, à n'en pas douter, le *Saint Antoine*, qu'il avait recopié tout exprès, dont il était enchanté, au point de le préférer à *Madame Bovary*. Sans le hasard du procès, nous n'aurions pas d'autre version du *Saint Antoine* que celle-là, celle qu'il avait composée en 1849, puis revue et corrigée en 1856, — celle précisément que nous donnons au public.

Cependant Flaubert ne se résigna point tout à fait à « enterrer » la *Tentation*. Cette même année

---

1. *Correspondance*, t. III, p. 77-78. — Dans une autre lettre à M. Schlesinger, il dit expressément : « *J'avais un* [*volume*] *tout prêt à paraître. Mais la rigueur du temps me force à en ajourner indéfiniment la publication.* » (*Ibid.*, p. 82.)

1857, qui fut celle du procès, il en fit paraître dans *L'Artiste*, alors dirigé par son ami Théophile Gautier, plusieurs fragments très importants : le festin de Nabuchodonosor, l'arrivée de la Reine de Saba, Apollonius de Tyane, le Sphinx et la Chimère, les Bêtes fabuleuses. L'accueil ne paraît pas avoir été très chaleureux et, comme personne ne témoignait le désir de voir le reste, Flaubert se le tint décidément pour dit. Le manuscrit de *Saint Antoine* dormit[1] douze ans dans ses cartons, jusqu'en 1869, après l'achèvement de *L'Éducation sentimentale*.

Il se dédommagea de ce contre-temps et de ces mécomptes en déversant dans *Salammbô* la fureur lyrique qui l'oppressait. A tout prix, il voulait sortir du monde moderne qui — disait-il — lui « puait étrangement au nez », et, comme il ne pouvait s'en évader par Alexandrie et la Thébaïde, il se réfugia dans Carthage. Cette Carthage du IIIe siècle, c'était encore l'antiquité et c'était encore l'Afrique. Or, Flaubert aimait passionnément l'une et l'autre[2].

1. Il ne faudrait pas prendre cette expression au pied de la lettre. Dans l'intervalle de 1857 à 1869, Flaubert revit maintes fois son manuscrit et ses brouillons, — comme nous l'avons dit plus haut.

2. Sur cette prédilection de Flaubert pour l'Afrique, voir notre étude : « Flaubert et l'Afrique », parue dans *La Revue de Paris*, le 1er avril 1900.

II

On comprend maintenant le cas de conscience qui s'est posé pour Mme Grout et pour moi, lorsqu'il s'est agi de publier le manuscrit de la première *Tentation*.

Évidemment, cette version est celle qui aurait dû paraître. C'est une œuvre terminée, revue avec soin par l'auteur, alors qu'il était dans toute la maturité de son génie. Mais, d'autre part, il est trop certain que, douze ans plus tard, elle ne le satisfit plus, puisqu'il estima nécessaire de la remanier totalement, pour en tirer la version que nous possédons depuis 1874. Publier celle de 1856, n'était-ce point aller contre sa volonté formelle?

Notons d'abord que Flaubert, — homme de tous les scrupules et dont la vie se passa à douter de lui-même, — Flaubert n'aurait pas été plus content de la dernière version, s'il avait eu le loisir ou la fantaisie de la reprendre en détail. En octobre 1856, il était persuadé que le *Saint Antoine* première manière avait un plan solide et qu'il était enfin « sur ses pieds[1] ». L'année suivante, revire-

1. *Correspondance*, t. III, p. 65.

ment complet : le plan ne tient pas, la personnalité du saint est inconsistante, bref, c'est manqué encore une fois[1]. Il est évident qu'en 1874 le plan n'était guère meilleur et que la psychologie du personnage central restait tout aussi nébuleuse. Qui sait ce qu'eût fait Flaubert par la suite, si la *Tentation*, pour une cause ou pour une autre, fût rentrée de nouveau dans ses tiroirs[2]?...

Mais n'abusons pas de cet argument qui, en somme, est extérieur au débat.

Admettons que ce premier manuscrit soit très inférieur au dernier, que Flaubert l'ait absolument désavoué (ce que nous ne savons pas). Nous sera-t-il interdit de faire pour lui ce qu'on a fait pour tant d'autres grands écrivains, dont on a recueilli pieusement les moindres épaves? Mais il ne s'agit point d'un fragment quelconque, n'ayant qu'une valeur documentaire. Nous ne saurions trop le répéter : c'est un ouvrage original, dont la version de 1874 n'est qu'une réplique, — plus parfaite peut-être, — mais enfin une réplique. Dans ce cas n'y a-t-il pas un haut intérêt littéraire

1. *Correspondance*, t. III, p. 110.

2. Maxime Du Camp affirme positivement ce que nous ne faisons qu'insinuer ici. A propos de Flaubert et de la *Tentation* de 1874, on lit dans les *Souvenirs littéraires*, p. 435 : « Il nous a avoué depuis qu'il regrettait de n'avoir pas suivi notre conseil et de n'avoir pas gardé son travail en portefeuille. »

à pouvoir comparer les deux formes, à suivre la pensée du maître à travers ses évolutions, à assister, pour ainsi dire, phrase par phrase, au travail passionné et méticuleux du styliste admirable que fut Gustave Flaubert?

Ajoutons qu'il y a, dans cette première version, des « morceaux » entiers qui ne devaient point périr, qui dureront certainement autant que la langue et dont la beauté est au moins égale à celle de la *Tentation* définitive. Et puis enfin, cette œuvre de jeunesse — bonne ou mauvaise — nous révèle à plein une nature d'homme et d'artiste que nous ne faisions que deviner à travers sa correspondance. Ceux qui ont gémi sur l'acharnement de Flaubert à comprimer et à cacher son vrai « moi » seront peut-être heureux de le trouver ici plus étalé et plus à découvert. Chez lui, le fond originel était extrêmement riche. Il faut le reconnaître, à mesure qu'il vieillissait, son esprit s'est sans doute affermi dans ses tendances les plus sérieuses et les plus positives, mais bien des idées et des sentiments qui furent familiers à Flaubert adolescent — un certain mysticisme même — ont totalement disparu chez l'ironiste morose qui écrivit *Bouvard et Pécuchet*.

Et ainsi le *Saint Antoine* que nous publions n'est point une simple variante de l'autre. C'est,

dans son fond, une chose très différente, comme on va le voir.

III

Dans les deux *Tentations*, le personnage principal est le même. Bon nombre de personnages accessoires et, çà et là, des épisodes entiers figurent également dans la première et la seconde. Et cependant, malgré toutes ces analogies, les deux versions n'ont, pour ainsi dire, de commun que le titre.

Il ne faut pas oublier qu'il y a entre elles un intervalle de vingt ans. Cela explique presque tout. Le Flaubert de 1874 n'avait plus la jeunesse d'imagination et de sentiment, la ferveur, l'exubérance créatrice du Flaubert de 1849. Il avait laissé en route bien des illusions, des préjugés, des engouements juvéniles, mais, quand il s'interrogeait, il s'avouait que le meilleur de lui, c'était le romantique qu'il avait été et qui — en dépit de tous ses efforts pour l'extirper — continuait toujours à vivre au fond de son cœur.

Or, le romantique déborde dans le premier *Saint Antoine*. On le reconnaît à une certaine rhétorique redondante et truculente, dont Flaubert ne perdit jamais complètement l'habitude, à la

violence de la couleur, au lyrisme échevelé, au mélange du sérieux et du grotesque, à l'emploi fréquent de l'antithèse. Toute la *Tentation* primitive repose sur l'antithèse de l'Ascète et du Cochon, — l'un symbolisant la bassesse de l'instinct dans l'homme, le penchant originel vers l'ignoble ; l'autre exprimant la part divine de l'âme et de l'intelligence.

Enfin, comme chez les prosateurs romantiques, les métaphores, les comparaisons poétiques abondent. Plus que quiconque, Flaubert pourrait s'appeler « l'Imaginifique ». A la longue, on trouve qu'il abuse, et cette création perpétuelle d'images finit par sembler un jeu trop facile. Il y a même une foule de passages qui, par le mouvement, le rythme, l'éclat du style, la luxuriance du détail pittoresque, s'assimilent plutôt à un développement en vers qu'à un paragraphe de prose. Le couplet de la Mort qui commence ainsi : « Où sont-elles maintenant, toutes les femmes qui furent aimées?... » rappelle la manière de Victor Hugo dans *Les Feuilles d'automne* et *Les Chants du crépuscule*. C'est le grand lieu commun lyrique, tel qu'on le traitait aux environs de 1830!

La *Tentation* de 1874 est d'un style bien plus serré, bien plus travaillé, mais aussi plus sec et plus froid. Entre cette date et celle de la première

version, les Parnassiens ont établi leur discipline, et cela se sent à la surveillance jalouse que l'auteur exerce constamment sur lui-même, à la répression impitoyable de tous les écarts de plume ou d'imagination et, pour tout dire, à une sorte de perfection un peu glacée qui donne sans doute à l'œuvre une incomparable valeur d'art, mais qui lui ôte la spontanéité et la bonhomie de l'inspiration naïve.

Ces différences de forme sont encore bien superficielles. En voici de plus profondes. Le *Saint Antoine* de 1874 est une œuvre strictement *objective* et *impersonnelle* : c'est le contraire pour le premier. On pourrait assez bien le définir : une confession personnelle coulée dans le moule d'une moralité du moyen âge. Et, en effet, Flaubert — qu'il en ait eu conscience ou non — s'est substitué à son personnage[1]. Il se raconte et s'analyse à la place de saint Antoine : c'est lui qui parle, le plus souvent, par la bouche du solitaire; et, quand on connaît un peu les événements de sa vie intime, on les retrouve sans peine mêlés à la trame de la fiction. Il n'est que de comparer certaines phrases de la *Correspondance* à certaines phrases du *Saint Antoine*, pour deviner dans celles-ci l'écho plus ou moins amplifié de celles-là.

1. Il écrivait à Mme Colet : « J'ai été moi-même, dans *Saint Antoine*, le saint Antoine. » *Corresp.*, t. II, p. 73.

D'abord (le sujet l'y conviait), Flaubert a mis, dans cette confession déguisée, ses propres « tentations », ses convoitises qui furent *énormes*, pour employer son mot favori. Lui-même s'en vantait : « Aurai-je eu des envies, moi!... et de piètres [1] !... » Ses amis le plaisantaient de s'exciter sans cesse sur des jouissances ou des entreprises impossibles, et la grand'mère de Maxime Du Camp lui appliquait le dicton trivial : « Plus grands yeux que grand ventre! »

Il est, du moins, certain que personne, dans notre littérature, n'a aussi fortement exprimé la frénésie du désir. Toutes les ressources de son imagination s'épuisaient à faire resplendir l'objet convoité. Son tempérament d'ailleurs était assez généreux pour justifier tous les appétits et tous les emportements de la passion, et, lorsqu'il nous affirme que, seul, le sentiment de la Beauté l'a retenu sur la pente des désordres, nous pouvons l'en croire sur parole. Il se ruait, d'un élan fou, vers l'image fascinante des félicités ; puis, tout à coup, cette fièvre tombait, il reculait devant le néant, soudainement entrevu, des apparences tentatrices.

Et ainsi personne encore n'a plus tragiquement

1. *Correspondance*, t. III, p. 49.

dénoncé, avec l'hystérie romantique, la vanité du Désir. Toutes les choses du monde sont plus ou moins désirables, mais toutes sont également vaines. Flaubert aboutit par là à un nihilisme moral qui embrasse non seulement toutes les passions, mais toutes les formes de l'activité humaine, aussi bien les plus désintéressées que les plus égoïstes : duperie, la recherche de la gloire ; duperie, le dévouement ; duperie, la vertu ; duperie, la sainteté même ! Le bouddhisme, dans les pires excès de son ataraxie, n'a jamais été si loin !...

On sait comment il se résigna, comment il accepta de tourner, sans illusions, « la meule de la vie ». Mais ce que l'on sait moins, ce que l'on comprendra mieux en lisant les pages qui vont suivre, c'est qu'à l'exemple de son saint bien-aimé, il chercha souvent une consolation et une volupté étrange à caresser en esprit les tentations, même jugées décevantes et coupables. Les casuistes et les théologiens ont donné à cette manie le nom de *delectatio morosa*. Se complaire à l'évocation insistante et vaine de plaisirs illusoires, c'est le péché intellectuel dans toute sa malice, — c'est se courber amoureusement sur le vide sans fond, avec la pleine conscience que c'est le vide. Le vertige vous gagne, l'âme défaillante sombre dans la désespérance, — et c'est une incurable folie ! A peine

terrassée, la pensée perverse revient rôder, plus éperdue et plus avide que jamais, autour du gouffre défendu. Flaubert a raconté avec une terrible éloquence ces affres du désir sans espoir : « Les péchés sont dans ton cœur, — dit le diable à l'ermite, — et la désolation roule dans ta tête ! » Pour les possédés de la concupiscence intellectuelle, la réalité extérieure du Péché est inutile : le mal et l'enfer sont en eux !

Sans doute, les lecteurs non avertis du premier *Saint Antoine* distingueront malaisément dans les divagations du saint la voix propre de l'auteur. Elle y est pourtant ! Les hallucinations qu'il prête au solitaire sont les visions habituelles dont il s'enchantait et se désespérait. A la lettre, il fut amoureux, lui aussi, de la reine de Saba, il aurait voulu manger à la table de Nabuchodonosor, assister aux fêtes de Néron, se pencher entre les flambeaux des festins, pour voir passer la danse de Phryné...

Avec les désirs nostalgiques qui le dévoraient, il a déversé dans la *Tentation* toutes ses idées d'alors, — même ses idées littéraires. Le *Chant des Poètes et des Baladins* est non seulement la profession de foi romantique la plus complète qu'il ait écrite, mais la profession de ses goûts à lui, de ses bizarreries les plus singulières. Il y affirme son

amour du faux et du clinquant, où il découvre on ne sait quelle poésie dérisoire et navrante : « Les perruques sont aussi gentilles que les chevelures... les maillots roses valent les cuisses blanches... les appas de coton excitent à l'adultère !... » Et il est tout près de penser que l'écrivain doit être une espèce de saltimbanque affublé d'oripeaux et tout chatoyant de paillettes, qui gesticule et qui braille devant une baraque de foire. La souffrance elle-même doit se maquiller et grossir ses traits, se draper et prendre des poses théâtrales, lorsqu'elle se montre en public : « O poète, cache ta douleur sous des phrases d'une mélancolie pompeuse, comme les paysans de la Thébaïde qui bouchent les trous de leurs cabanes avec des planches de cercueils peints[1] ! »

Quelle contradiction déconcertante ! L'insincérité dans l'art élevée à la hauteur d'un dogme par un homme qui fut la sincérité et la probité mêmes dans son œuvre comme dans sa vie ! Flaubert a grossi ce paradoxe à plaisir. Mais qui ne sent qu'il y a là tout de même une part de vérité ? Paillons et pierres fausses ne font que souligner, plus lamentablement que le luxe véritable, la grotesque

1. Ces lignes ne figurent point dans les manuscrits. Nous les avons trouvées sur une chemise contenant des brouillons du *Saint Antoine*.

impuissance de notre effort vers la splendeur et la beauté. L'art le plus assoiffé de vérité échoue tristement devant l'expression des réalités les plus immédiates, celles qui sont le plus près de notre cœur. Il altère, malgré lui, jusqu'au cri de la douleur qui, pour être vraie, doit rester muette. C'est une erreur de dire :

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Hélas! les sanglots et les larmes, comme les extases et les joies, ne peuvent passer dans l'art qu'à la condition de se forcer et de mentir!

N'insistons point. La *Tentation* regorge d'idées, celles-là moins artificielles et moins voulues. Les unes sont bien à lui, elles tiennent au plus intime de sa nature d'artiste; les autres — comme il arrive toujours chez les jeunes gens qui écrivent — lui viennent d'ailleurs et se sont imposées à sa mémoire.

De tous les maîtres de sa pensée, c'est Spinoza qui lui a le plus fourni. On peut dire que la première *Tentation* est tout imprégnée de l'*Éthique*. Et même nous ne connaissons pas, en français, d'exposé plus pénétrant ni plus éloquent des vérités essentielles du spinozisme, que ce beau dialogue entre le diable et saint Antoine, qui

ouvre la troisième partie. Jusque dans la forme et dans l'agencement des scènes, il semble qu'on distingue encore une influence lointaine de la méthode spinoziste. Les visions de l'ascète se déroulent, s'engendrent et se détruisent les unes les autres, à la façon des modes, dans la Substance.

Pour Flaubert comme pour Spinoza, l'Univers se réduit à un jeu d'apparences, mais ces apparences sont réglées par un déterminisme qui exclut l'intervention du miracle et de la liberté humaine. Ce que nous appelons le Mal est aussi nécessaire que le Bien : il procède de la même cause et se manifeste selon les mêmes lois. Il naît, évolue et disparaît en vertu d'un ordre aussi inflexible que son contraire. Le meilleur n'a pas plus de raisons pour prolonger son existence que le pire. Toutes les civilisations, toutes les religions, — bonnes ou mauvaises, indistinctement, — ont subi le destin de la destruction inévitable. Le christianisme aussi mourra...

Et nous voici au cœur même du sujet. Comme dans une moralité du moyen âge, le sujet du *Saint Antoine*, c'est, d'une façon générale, le triomphe de la Foi sur l'Erreur, du Vice sur la Vertu, et, d'une facon particulière, le triomphe problématique, le salut d'une âme. Malgré les

tentations, les suggestions dissolvantes qui l'assaillent, l'ermite sera-t-il sauvé?

En réalité, Flaubert n'a pas donné de réponse à la question, ni de dénouement à son drame. Il n'en a pas donné, parce que sa pensée est plus radicale que celle de Spinoza. Lui, il est un sceptique absolu. Tandis que Spinoza croit à la science, — à l'avenir de la science, — Flaubert s'en défie comme de tous les systèmes, comme de toutes les explications possibles de l'Univers. Il met sur ses lèvres cet aveu d'humilité en présence de l'Orgueil : « Si tu savais comme je suis malade et quels bourdonnements j'ai dans la tête!... Pourquoi, ô mère, toutes ces écritures que j'épèle?... Le vent, parfois, éteint mon flambeau, — et alors je reste seul pleurant dans les ténèbres!... (*Se penchant à son oreille :*) Et puis j'ai peur! Car je vois passer sur les murs comme des ombres vagues qui m'épouvantent!... » Ces « ombres vagues », c'est tout l'Inconnu formidable qui échappera éternellement aux prises de la Science et qui l'inquiète malgré sa volonté d'ignorer le Mystère.

Flaubert ne croit pas davantage à la Raison : « Si c'était l'absurde, au contraire, qui fût le vrai?... » dit le diable à saint Antoine.

Et ainsi son livre n'a pas de conclusion. Il s'est interdit de conclure, car c'était là, chez lui, un

principe absolu. L'artiste, dans son œuvre, doit être comme Dieu dans la création. Mais Dieu n'a jamais conclu, Dieu n'a pas révélé son dernier mot. En conséquence, l'artiste se bornera à dessiner en toute conscience les formes qui passent sous ses yeux — en d'autres termes : — à *représenter*.

L'artiste moderne représentera donc ce qu'il voit, ce qu'il pressent. Or, Flaubert, en regardant l'humanité, constate que tout ce qui fut réputé le Mal, l'Erreur et la Laideur aux siècles de Foi, d'Héroïsme et de Beauté, est en train de s'épanouir sur la face du monde... Dans le langage toujours un peu débraillé de sa correspondance ou de sa conversation, il divisait sommairement l'histoire en trois grandes périodes : « Paganisme, — christianisme, — *mufflisme!* » Nous voici à la troisième étape ! Le délire de la science produit dans les cerveaux débiles de la masse une stupidité et une intolérance cent fois pires que les dogmatismes les plus étroits du passé. L'homme, dans la démence de sa vanité, se fait le centre des choses, — il s'adore lui-même, et l'abjection de son égoïsme va le ravaler au niveau de la brute. La folie dégradante de l'égalité tue les aristocraties naturelles. Les hautes facultés qui élaboraient autrefois la culture, qui portaient la raison et la beauté

comme des fruits délicats et rares, — ces facultés s'abâtardissent au contact déprimant des médiocres et des imbéciles. « Les dieux sont morts, mais Babel recommence!... » L'Antéchrist va venir!...

Est-ce à dire que cette vue pessimiste soit le dernier stade où se repose la pensée de Flaubert? — Il est trop spinoziste pour cela. Le monde ne s'arrête jamais, rien n'est définitif ici-bas! La substance éternelle continue à créer sans but et sans terme, les modes recommencent perpétuellement leurs évolutions. Ce qui a été sera, et peut-être que l'humanité, après avoir traversé toutes les phases du doute et de l'impiété, en viendra, comme saint Antoine, à « se remettre en prières ».

Cette synthèse finale manque dans la *Tentation* de 1874, et la discipline de l'idée maîtresse, comme la progression du développement, y est aussi moins sensible. Mais ce qui en est tout à fait absent, — ce qui distingue, en revanche, le premier *Saint Antoine*, — c'est l'accent religieux.

Évidemment, cette élimination de tout élément mystique dans la seconde version fut préméditée. Dans son œuvre remaniée, Flaubert s'est placé, comme Renan, au seul point de vue de la critique historique. Il ne s'efforce pas simplement de rester neutre dans le débat, on sent trop qu'à

cette date, son cœur, non plus que sa raison, n'est avec l'anachorète. Certes, il ne fut jamais, à aucune époque de sa vie, ce qui s'appelle un homme religieux. Sa piété d'enfant ne paraît pas avoir été bien fervente. L'exemple de sa famille — de sa mère elle-même élevée dans l'incrédulité du XVIIIe siècle — ne le poussait guère à la religion. Mais ses lectures assidues des Pères de l'Église et des hagiographes entretinrent en lui une sorte de sympathie fraternelle pour tous les solitaires et pour tous les héros de la vie intérieure. L'austérité presque monacale de son existence le rapprochait d'eux. Comme eux encore, le penchant le plus vif de sa nature le portait à la contemplation. Ces dispositions — nous le savons par sa nièce — persistèrent en lui jusqu'à la veille de sa mort. Mais chez le jeune écrivain du premier *Saint Antoine*, il y avait quelque chose de plus. Était-ce l'influence du néo-catholicisme qui flottait, pour ainsi dire, dans l'air de ce temps-là, ou bien sa sensibilité encore neuve s'ouvrait-elle plus facilement aux émotions religieuses? Toujours est-il que dans le premier *Saint Antoine* — bien loin de s'attacher exclusivement, comme dans l'autre, aux contradictions et aux absurdités du dogme — il a permis à la foi de l'ascète de parler son vrai langage. La spiritualité chrétienne s'y traduit avec une

réelle élévation et, parfois, avec une profondeur et une subtilité qui surprennent chez un laïque. Pour bien saisir jusqu'à quel point il avait pénétré les finesses de la psychologie mystique, qu'on nous permette de citer cette note que nous avons recueillie dans ses papiers et qui éclaire d'un jour singulier certaines étrangetés de son personnage :

« *Gradation du caractère de saint Antoine* : L'état de perfection, la véritable orthodoxie, le premier degré de la sainteté, c'est d'arriver à ne plus être capable ni de pécher ni de mériter. On devient une chose, la chose de Dieu. Il nous éprouve, on le met presque au défi de vous faire crier, tant on est endurci contre toute souffrance humaine, physique ou morale. Il peut aller jusqu'à vous ôter la foi comme une trop grande compensation et une trop vive jouissance. On se résigne, on se passe de foi, *on devient stupide tant que dure l'épreuve.* Mais, pour subir sans péril cette épreuve décisive, il faut avoir si bien détruit en soi le goût et la faculté de pécher que Satan ne puisse rien contre vous. C'est la victoire de saint Antoine, c'est un nouveau degré de sainteté[1]. »

1. Cette note n'est qu'une citation empruntée à un roman de G. Sand : *Mademoiselle de la Quintinie* (voir p. 256), qui parut en 1863. Ceci nous prouve, une fois de plus, que Flaubert ne cessait

Ainsi s'explique cette note jetée par Flaubert sur un de ses brouillons : *Ton général d'abrutissement, d'idiotisme et de fatigue* de la part de saint Antoine, rehaussé par sa colère aigre, à la fin, quand il chasse la Logique... » Il était indispensable, croyons-nous, de souligner ces indications, pour justifier la dépression, l'aplatissement du saint, et, en fin de compte, l'attitude passive qu'il garde depuis le début de la *Tentation* : saint Antoine est devenu *une chose*, la *chose de Dieu !*...

Flaubert s'est donc efforcé de donner un caractère bien défini à son héros. Il n'y a réussi qu'à moitié, puisque son œuvre est plutôt subjective et que, presque partout, on devine l'auteur derrière son personnage.

Au fond, il n'a voulu ni peindre un anachorète égyptien du IVe siècle, ni se raconter lui-même. Son dessein était beaucoup plus vaste. Il voulait, dans le raccourci d'une légende, figurer l'évolution de l'humanité tout entière. De là vient que le premier *Saint Antoine* a un caractère surtout symbolique, tandis que l'autre est surtout historique

de penser à son *Saint Antoine*, même alors qu'il était occupé ailleurs. En revanche, l'autre note que nous reproduisons semble contemporaine de la toute première version de 1849. Or, elle dit déjà tout l'essentiel de la précédente. Flaubert n'aura vu, en 1863, dans le passage de G. Sand, qu'une confirmation inattendue et singulièrement précise de sa propre pensée.

et critique. On dirait que, dans le dernier, il a limité sa tâche à reproduire la crise intellectuelle et morale qui a bouleversé l'âme antique, durant les derniers jours du paganisme. Aussi, la couleur locale y est-elle scrupuleusement observée. Il n'y a pas un seul détail de mœurs ou d'archéologie qui ne puisse convenir à l'époque où se place l'action. Au contraire, dans la première version, nous sautons continuellement du passé le plus lointain à la réalité la plus contemporaine. Il s'y rencontre jusqu'à une fantastique évocation du Paris moderne, avec ses avenues rectilignes, ses ponts en fer et les cheminées fuligineuses de ses usines. On y assiste à un enterrement dans la campagne normande et l'on y voit tourner les chevaux de bois de nos esplanades.

Pour toutes ces raisons, parce que le premier *Saint Antoine* est un drame symbolique, une moralité élargie et transformée par la grande imagination de Flaubert, les qualités dramatiques y sont aussi plus apparentes que dans la version de 1874.

D'abord, l'auteur — on se le rappelle — avait songé à adapter au théâtre cette légende de saint Antoine. Il y renonça forcément. Mais dans l'exécution du livre, ses intentions primitives se trahissent. Les répliques se succèdent, s'entre-choquent, avec toute la vivacité du dialogue naturel, et sou-

vent elles visent à « l'effet » scénique. Un grand nombre de tirades sont filées comme de véritables couplets dramatiques, ponctuées de reprises et terminées par la phrase sonore qui enlève les applaudissements. Enfin, il y a au moins une apparence d'action, — une action qui, sans être extrêmement mouvementée, nous paraît cependant mieux conduite que dans la dernière version.

D'abord, les Péchés commencent à tenter doucement l'anachorète, à insinuer en lui des appétits de jouissance : ce qui l'amène à souhaiter pour la sécurité de sa conscience, que la religion soit fausse. Il a des doutes sur le fond même du christianisme, sur la Bible et le Nouveau Testament. Puis, l'Esprit du mal lui montre ces doutes en quelque sorte incarnés et réalisés dans les Hérésies. En dernier lieu, il lui fait voir de faux prophètes aussi séduisants que les vrais : Simon le Magicien, Ennoïa, Apollonius de Tyane... Profitant de ce désarroi de sa pensée, les Péchés reviennent à la rescousse, il les repousse par orgueil. L'ermite se renferme dans sa chapelle, entre les trois Vertus théologales. Et c'est le premier acte du drame.

Au début du second, les Péchés reprochent à l'Orgueil de leur avoir dérobé leur proie. Avec son aide et celle de la Science, ils concertent une nou-

velle attaque, ils tentent le saint, — directement cette fois, en matérialisant leurs tentations, — et ils font passer sous ses yeux la courtisane Démonassa, Thamar l'impudique, Diane chasseresse et ses nymphes... Ils le transportent au festin de Nabuchodonosor, ils lui amènent la reine de Saba environnée de toute la pompe fastueuse et puérile des Orientaux et, après avoir épuisé les splendeurs de la Fable et de l'Histoire, ils le jettent en face de la Nature avec toutes ses Bêtes, imaginaires et réelles, avec les myriades de vies infinitésimales qui grouillent en elle... Nous sommes au point culminant de la tentation : l'ascète est gagné par le vertige de la Science.

Le troisième acte commence : Le Diable ayant satisfait saint Antoine, dans sa curiosité du savoir, lui en démontre la vanité. Que faire après cela?... Mourir? ou bien jouir, vivre de la vie des brutes?... Mais la Mort et la Volupté sont également mensongères. En dépit de leurs sollicitations, de tous les mirages qu'elles excitent autour du saint, il les repousse l'une et l'autre. Dans l'état de prostration et d'inertie intellectuelle où il est arrivé, un seul obstacle, — bien débile, — peut l'empêcher encore de se donner au Diable : une crainte obscure de l'au-delà, une vague terreur religieuse... Mais, les religions sont vaines comme le reste : tous les

dieux défilent devant le solitaire pour témoigner de leur néant. Jésus lui-même succombe sous le faix de sa croix. L'avènement de l'Antéchrist est proche. Est-ce la fin?... Non! Le soleil réapparaît tout à coup, dissipant les ténèbres hallucinatoires de la nuit. La Vérité pure resplendit dans le cœur de l'ascète comme la lumière matinale dans ses yeux... Le Diable, cependant, ne s'avoue point vaincu : « Je reviendrai! » — dit-il à l'ermite; — et, tandis que celui-ci s'agenouille pour rendre grâces à Dieu, la toile tombe sur un ricanement satanique qui se perd dans le lointain...

Telle est, dans son développement primitif, cette œuvre inégale et puissante. Il n'est pas bien sûr qu'elle recueille aujourd'hui plus de sympathies qu'en 1849 ou en 1874. Le bon Flaubert l'avouait lui-même, non sans un certain orgueil : « J'ai le don — disait-il — d'ahurir la critique. »

Et pourtant, ce premier *Saint Antoine* est peut-être l'expression la plus profonde et la plus parfaite que le pur romantisme ait laissée de lui-même. Le mal du siècle atteint là son paroxysme. Ni les Hugo, ni les Lamartine, ni même les Vigny et les Baudelaire ne sont descendus aussi avant dans le doute et le désespoir et ils n'en ont point fourni des raisons aussi fortement déduites. Si même on

n'y tient compte que de la reconstitution historique et de la couleur locale, nous ne croyons pas non plus que l'œuvre de Flaubert ait été dépassée. Or, elle est antérieure de plusieurs années à *La Légende des siècles* et aux *Poèmes antiques*.

Enfin, quand elle n'aurait pas ces mérites, elle se rachèterait encore par le style. On découvrira peut-être dans les morceaux que nous publions de nouveaux motifs de l'admirer et l'on s'apercevra que tout n'a pas été dit sur la virtuosité prodigieuse de Flaubert. Il reste, au moins, un des plus grands rhéteurs — sinon le plus grand — de notre langue.

Désormais, cette rhétorique si calculée, si sûre d'elle-même, apparaîtra, à ses débuts, comme l'instinct naïf et intempérant, comme l'ivresse verbale d'un très jeune artiste qui se réjouit de beaux sons. Ses dévots, ceux qui le lisent à haute voix, savent déjà quelle volupté intellectuelle, quelle délectation physique suscite en eux l'orchestration éclatante et subtile de ses périodes. Ils sauront maintenant que cet incomparable musicien en prose ne l'emporte pas seulement par des qualités de splendeur et de force, mais qu'il a connu aussi les demi-teintes, les suavités lamartiniennes, le charme des syllabes fuyantes et évocatrices. Telles chutes de phrases vous obsèdent

comme des fins de vers, ou des accords musicaux qui s'évanouissent en de longues résonances :

— *Et le port, où l'on se promène, les soirs...*

— *Et les reines qui se faisaient, au clair de lune, porter près des fontaines...*

— *La Juive, en inquiétude, qui cherche son messie...*

— *Éperdu, dans l'ombre, le monde, en bas, aurait passsé sans bruit...*

— *A tous les carrefours de l'âme, ô Luxure, on retrouve ta chanson, et tu passes au bout des idées comme la courtisane au bout des rues...*

Mais il y a autre chose que le style dans l'œuvre que voici : il y a Flaubert lui-même. Ceux qui l'aiment se réjouiront avec nous, en saluant la première *Tentation* ressuscitée, parce que ce livre de jeunesse fut vraiment l'œuvre d'amour, où il s'est donné tout entier.

Louis Bertrand.

LA *PREMIÈRE* TENTATION DE SAINT ANTOINE

(1849-1856)

PREMIÈRE PARTIE

Le soir, sur une montagne. A l'horizon, le désert; à droite, la cabane de saint Antoine, avec un banc près de la porte; à gauche, une petite chapelle. Une lampe y est accrochée au-dessus d'une image de la sainte Vierge.

Devant la cabane, par terre, quelques corbeilles en feuilles de palmier.

Dans une crevasse de la roche, le cochon de l'ermite dort à l'ombre.

Antoine est seul, sur le banc, occupé à faire ses paniers. Il lève la tête et regarde le soleil.

ANTOINE

Assez travaillé comme cela! prions!

Il se dirige vers la chapelle, puis il s'arrête.

Tout à l'heure, il sera temps! Quand l'ombre de

la croix aura atteint cette pierre, je commencerai mes oraisons.

Il se promène tout doucement de long en large, les bras pendants.

Le ciel pâlit, le gypaëte tournoie, les palmiers frissonnent, la lune va se lever, et demain? le soleil reviendra! puis il se couchera, et toujours ainsi! toujours!... moi, je me réveillerai, je prierai, j'achèverai ces corbeilles que je livre à des pasteurs pour qu'ils m'apportent du pain. Ensuite je prierai, je me réveillerai... et toujours ainsi! toujours!

Il soupire.

O mon Dieu! les fleuves s'ennuient-ils à laisser couler leurs ondes! la mer se fatigue-t-elle de battre ses rivages, et les arbres, quand ils se tordent dans les grands vents, n'ont-ils pas des envies de partir avec les oiseaux qui rasent leurs sommets?

Il regarde l'ombre de la croix.

Encore la largeur de deux sandales et ce sera le moment de la prière, il le faut!

Une tortue s'avance entre les roches. Antoine la regarde.

Vraiment cet animal est fort joli!...

Puis il s'endort.

Je suis bien fatigué ce soir! mon cilice me gêne! comme il est lourd!

Il se détourne et aperçoit l'ombre de la croix qui a dépassé la pierre.

Ah! misérable! qu'ai-je fait? allons! vite, vite!

Il frappe deux cailloux, enflamme une feuille sèche, et allume la petite lampe qu'il raccroche à la muraille : la nuit est presque venue, il s'agenouille.

Il y a des gens qui prient pour le seul plaisir de prier, qui s'humilient pour s'humilier, mais moi? est-ce par besoin ou par devoir?... assez, assez! plus de ces réflexions!... Salut, Marie pleine de grâces!... oh! que je t'aime! Que n'ai-je pu, dans la poussière de la route, suivre ton long voile bleu flottant, lorsque, au pas cadencé de l'âne voyageur, il se levait derrière toi et disparaissait sous les platanes!...

Antoine s'interrompt, la tortue s'avance, le cochon se réveille.

Cette figure! c'est comme si jamais je ne l'avais vue! je voudrais qu'elle fût plus grande...

UNE VOIX, presque indistincte, murmure :

Bien haute, n'est-ce pas?

ANTOINE tressaille.

Qui donc parle?

Il écoute.

Eh non! c'est moi qui pense!

LA VOIX reprend :

... Bien haute, n'est-ce pas, et en relief pour qu'on puisse la saisir avec les mains?

ANTOINE

... N'es-tu pas l'amour de ceux qui n'ont point d'amour?

LA VOIX

Prie-la, Antoine, elle t'aimera. Vois, elle te fait signe.

L'image tremble.

ANTOINE

Mais... elle a remué... Ah! c'est le vent peut-être!

LA VOIX

Le vent du soir, qui souffle des mers chaudes...

ANTOINE

Maudit soit-il, s'il amollit le cœur du solitaire!

LA VOIX

Comment? n'es-tu pas humble, chaste, fort?

ANTOINE

Moi?

LA VOIX

Oui! tu as dédaigné toutes les joies, les festins, les femmes, le tumulte des chars et la popularité.

ANTOINE, souriant.

Il est vrai! rien de ce qui tente les autres ne m'a séduit.

Il se remet en prière.

LE COCHON

Je mire dans les étangs ma robuste figure. J'aime à me voir : j'ai les pattes minces, les oreilles longues, les yeux petits, le ventre gros.

LA VOIX, plus forte.

Noë s'est enivré, Jacob a menti, Moïse a douté, Salomon a failli, Pierre a renié; mais toi?...

ANTOINE

Avec quoi m'enivrerais-je? A qui mentirais-je? Si je doutais, je ne serais pas là! Moins que personne j'ai failli, et jamais je n'ai renié le Seigneur.

LE COCHON

Sincèrement, je ne vois point de créature qui vaille mieux que moi.

Des ombres vagues apparaissent au fond de la scène, on entend des chuchotements. Le vent souffle, la lanterne se balance.

ANTOINE se remet en prières.

Tu es bénie entre toutes les femmes!...

LA VOIX répète :

Toutes les femmes!...

ANTOINE

Que ton nom...

LA VOIX

... plus suave qu'un baiser, mélancolique comme un soupir...

ANTOINE

Marie! Marie!

LA VOIX

Regarde ses cils fins qui s'abaissent, ses mains blanches comme des cierges, — et les yeux roulent, les lèvres frémissent...

Un coup de vent arrache l'image de la sainte Vierge, qui surgit grande comme nature.

ANTOINE

Oh! oh! elle se développe!... Qu'ai-je donc?...

LA VOIX

Rien! c'est une femme!

ANTOINE, se frappant le front.

Quelle idée!

LA VOIX

Regarde!

ANTOINE

Mais la voilà qui renverse sa tête, qui tord ses reins!

LA VOIX

Et les cheveux s'envolent!... Ah! les longs cheveux! les cheveux d'or, hume-les, baise-les!

ANTOINE

Assez! assez! De par le Seigneur, va-t'en, vision de l'enfer!

Tout disparaît, — le cochon gémit, — Antoine regarde au loin d'un air mélancolique.

LA VOIX reprend (1) :

C'est par là que s'avance dans les sables la litière de pourpre, remuant doucement, aux bras noirs des eunuques; elle enferme la fille des consuls qui soupire de langueur sous les grands pins de ses villas, la Lydienne épuisée qui ne veut plus

1. Le manuscrit de 1856 porte, sur une page collée à la page 5, la variante suivante :

LA VOIX reprend :

Une nuit, — c'était là Héliopolis, sur le Nil, — tu veillais, comme maintenant, écoutant tomber dans les vasques de porphyre le jet clair des fontaines, que les lions soufflaient par leurs narines. — Il y avait deux torches au chevet d'un lit, et, près du lit, dans un trépied d'airain, la myrrhe fumait. Un long voile étendu recouvrait quelque chose de maigre, en se creusant au milieu, avec la courbe molle d'une vague qui s'efface; puis il se bombait doucement vers le haut, et ses plis droits coulaient de chaque côté, jusqu'à terre : c'était la fille du questeur Martiallus, morte le matin même, le lendemain de ses noces.

A force d'y promener tes yeux, il te parut par moments que le drap d'un bout à l'autre frissonnait, et tu fis trois pas pour voir la figure, tu levas le voile.

La couronne funèbre, à nœuds serrés, entourait son front d'ivoire, ses prunelles pâlissaient dans la teinte laiteuse de ses

d'Adonis, la Juive en inquiétude qui cherche son Messie.

ANTOINE, lentement.

Oui!... elles sont malades...

LA VOIX

Elles viennent te raconter leurs souffrances. Il y en a qui dépérissent pour des danseurs, d'autres se pâment au son des flûtes, et ce n'est point, disent-elles, le danseur qu'elles aiment, ni la musique qui les enivre... Sans croire à l'oracle, elles ont pen-

---

yeux caves; elle semblait dormir, la bouche ouverte, car, sur le bord des dents, la langue passait.

Et tu te disais qu'hier encore elle vivait, qu'elle parlait, que ces bras avaient étreint... Ce cœur immobile avait battu, — et les murs gardaient, dans leurs angles, les oppressements de la dernière nuit, les paroles entrecoupées...

Tu te rapprochas, tu te penchais : il y avait, sur son col, du côté droit, une tache rose : tu devinas!... hah! hah!... Dans un myrte, l'alouette cria, les mariniers, sur le fleuve, reprirent leur chanson et tu te remis en prières...

ANTOINE

Oui!... oui!... je me rappelle!

LA VOIX

Les pointes de ses seins soulevaient sa tunique.

ANTOINE

... Et la bague d'or de son doigt frappée par une des torches lançait un grand rayon. C'était une nuit pareille. L'air était lourd, j'avais la poitrine défaillante...

ché leur oreille au bord des gouffres de la Thessalie, et ont acheté à des mages les plaques de métal qui se portent sur le ventre ; — elles se refusent à leurs époux, elles rient maintenant aux sacrifices, elles sont fatiguées de tous les dieux, mais elles voudraient savoir pourquoi la Madeleine suivait le Christ par les chemins, et les plus naïves, n'est-ce pas? te demandent si, pour plaire au Crucifié, il suffit de chérir son serviteur?...

ANTOINE, se tourmentant.

O mon Dieu! est-ce ma faute? Elles venaient, je les recevais, et il fallait bien ranimer les pécheresses, rassurer les chrétiennes, convertir les idolâtres.

LA VOIX

Oh! que ne pouvais-tu suivre l'idolâtre dans l'atrium, et t'agenouiller avec la chrétienne, sur les dalles fraîches des basiliques ; — mais c'est la pécheresse, Antoine, qu'il eût fallu ne pas quitter! Peu à peu, tu l'eusses déshabituée des hommes, tu aurais ôté de son front les bandelettes de pourpre, arraché de sa poitrine le collier plein d'orgueil, retiré de ses doigts les camées lourds.

ANTOINE, en colère.

Qu'elle prie! qu'elle pleure! qu'elle jeûne! un cilice! des épines!

LA VOIX

Elle essaie, elle s'enferme. La voilà seule et déshabillée, elle dénoue sa chaussure, l'urne suspendue balance des ombres sur la blancheur de son flanc nu. Mais elle n'ose encore, elle frémit; elle prend la chaînette à pointes recourbées, le sang part, ses yeux pâlissent, elle tombe, elle se pâme...

Antoine, en soupirant, s'étire les bras, le cochon se frotte le ventre contre terre: — les formes à peine entrevues jusque-là commencent à grandir. Ce sont les sept Péchés capitaux : Envie, Avarice, Luxure, Colère, Gourmandise, Paresse, Orgueil, — et une huitième plus petite, la Logique. Elles voltigent comme des ombres, légèrement, tout autour de saint Antoine et projettent leur silhouette sur les rochers.

ANTOINE regarde son cochon.

Quelle herbe a-t-il donc prise pour baver comme il fait?... D'habitude, cependant, tu sembles heureux, toi, et chaque matin, quand je me réveille...

L'ENVIE

D'autres, à la même heure, entendent le rire d'un enfant.

ANTOINE, soupirant.

Oui!...

L'ENVIE

Les fourmis ont une famille. Sur la surface des mers, les dauphins nagent ensemble... As-tu vu, dans les forêts, les louves vagabondes galoper, avec leurs petits à la gueule ?

ANTOINE

Mais moi, je suis plus solitaire que les bêtes féroces dans les bois et que les monstres sous l'océan.

LA LOGIQUE

Qui l'a voulu ? qui te retient ?

L'ENVIE

Tu souffres, tu as soif. D'autres maintenant, accoudés sur des lits d'ivoire, croquent la neige dans des patères d'argent.

ANTOINE

Oui... oui... cela est vrai !

L'AVARICE

Si tu n'avais pas donné ton bien aux pauvres...

LA GOURMANDISE

... tu aurais des celliers pleins.

LA PARESSE

... et tu dormirais étendu sur les toisons de tes brebis !

Silence.

L'ENVIE reprend :

Pourquoi n'achetais-tu pas une charge de publicain au péage de quelque pont? Tu aurais vu, de temps à autre, des voyageurs qui t'auraient conté des nouvelles... des étrangers drôlement vêtus... des soldats qui aiment à rire.

L'AVARICE

Tu aurais sculpté des images pieuses pour les vendre aux pèlerins, et tu aurais mis l'argent dans un pot, que tu aurais enfoui en terre dans ta cabane.

ANTOINE

Non!... non!...

LA COLÈRE

Il te fallait une épée lourde battant ton mollet nu! — Tu aurais, avec tes hardis compagnons, traversé les forêts sombres, campé sur la bruyère et bu l'eau des fleuves barbares.

ANTOINE

Non!... non!...

L'ORGUEIL

Si l'orgueil de ta vertu ne t'avait pas jeté dans l'ignorance qui t'enferme, tu serais un sage maintenant, un docteur, un maître!

LA LOGIQUE

Tu saurais la cause des éclipses et des maladies, la vertu des plantes, le calcul des étoiles, la terre, le ciel...

L'ORGUEIL

Les Rois curieux de ta parole te feraient asseoir à leurs côtés.

L'AVARICE

Et ils te renverraient chargé de présents magnifiques, que l'on emballerait dans des coffres!

Silence.

LA LOGIQUE reprend :

Qui t'empêchait d'être prêtre?...

L'ORGUEIL

Le soupçonnes-tu, l'ineffable plaisir de faire, avec des paroles, descendre le Très-Haut?

LA LUXURE

Et d'agiter comme le vent le cœur des femmes timides!

L'ENVIE

Retourne à Alexandrie, prêche les catéchumènes, pérore dans les Conciles!... Pourquoi, comme un autre, ne serais-tu pas évêque?

ANTOINE

Mais la présence de tout ce monde m'effraierait, — moi, qui parfois éprouve, dans ma conscience, des embarras infinis à discerner ce qui est juste.

LA LOGIQUE

Aussi tu pèches souvent, faute de conseil.

LA PARESSE

Il fallait rester chez les moines!

LA LOGIQUE

C'eût été une façon de vivre heureuse, grasse, sainte.

ANTOINE, soupirant.

Oui!...

LES PÉCHÉS, répétant l'un après l'autre :

Oui!... oui!... oui!...

LA LOGIQUE

Et considère ton existence maintenant!

ANTOINE

Ah! je le sais! C'est une agonie plutôt! Quelquefois cependant... j'ai eu des éclairs de béatitude où il me semblait...

LA LOGIQUE, l'interrompant.

Non, le souvenir t'abuse! Car le bonheur, quand on tourne la tête pour le revoir, baigne sa cime dans une vapeur d'or et semble toucher les cieux, comme les montagnes qui, sans en être plus hautes, allongent leur ombre au crépuscule.

ANTOINE, tout doucement, se met à pleurer.

Hélas! hélas! comme un homme qui voudrait dormir et que la vermine harcèle, qui se passe les mains sur la figure, qui gémit et qui sanglote, — au sein des ténèbres sans cesse éveillé, — je sens quelque chose d'insaisissable et de nombreux, qui court, qui revient, qui me brûle et qui m'agace, qui me chatouille et qui me dévore. Que faut-il

faire, Seigneur? où fuir, où demeurer? Ordonne! Je pleure comme un idiot qu'on a battu, je tourne à l'abandon, comme la roue détachée d'un char.

LA LOGIQUE

C'est parce que tu souffres que tu te perds de plus en plus.

ANTOINE

Comment?

LA LOGIQUE

On place sur l'autel des chandeliers d'or avec des fleurs épanouies, et l'on enferme les os des martyrs sous des perles fines et des topazes. Pourquoi donc, te refusant au bonheur, étales-tu continuellement comme une draperie funèbre sur ton âme, sans songer que le talon de Dieu s'y pose?

ANTOINE, ébahi.

La Pénitence alors serait inutile?

LA LOGIQUE

Ne t'inquiète pas tant des œuvres. Qu'importe l'action! Devant le Très-Haut, les cèdres et les brins d'herbe sont de taille pareille. Où donc est le mérite de ta vertu et la grandeur de ta bassesse?

ANTOINE

Cependant... la Loi...

LA LOGIQUE

Ce sont les Juifs qui disent : la Loi ! — les Sadducéens qui la prêchent, et les Pharisiens qui la vendent. Jésus n'est-il pas venu la détruire? ne s'appelait-il pas l'Épée ? est-ce la loi qui a nourri les multitudes, apaisé les flots furieux et flamboyé sur le Thabor ?... La Loi ! les prophètes ont été égorgés en son nom ; elle a crucifié Jésus, lapidé saint Étienne ; Pierre est mort par elle, et Paul aussi, tous les martyrs. — C'est la malédiction du Serpent dont le fils de Dieu est venu racheter les nations. — Enfermé jadis en Israël, l'Esprit, libre maintenant, peut se dilater, tout à l'aise, dans sa grandeur ! Qu'il s'envole au midi, au septentrion, au couchant, à l'aurore !... Car Samarie n'est plus maudite et Babylone elle-même a été relevée de sa tristesse.

ANTOINE

Oh ! Seigneur ! Seigneur ! je sens surgir en moi comme une inondation.

LA LOGIQUE

Qu'elle monte ! — elle te lave

Silence.

ANTOINE, tâchant de ressaisir ses idées.

Cependant... le Fils a été envoyé par le Père... afin...

LA LOGIQUE

Pourquoi pas le Père par le Fils ?

ANTOINE

Il devait venir après !

LA LOGIQUE

Comme fait par lui, sans doute ?

ANTOINE

Non !

LA LOGIQUE

Qui a créé le monde ?

ANTOINE

Le Père.

LA LOGIQUE

Et où était le Fils, alors ?

Vis-à-vis des Péchés capitaux, derrière la chapelle, apparaissent d'autres ombres moins grandes et plus nombreuses.

Et où était le Fils, alors ? Était-il le Christ,

puisque le Christ fut homme, et qu'il n'y avait pas d'hommes ? Et l'Esprit, que faisait-il ?

ANTOINE

Ils étaient ensemble.

LA LOGIQUE

Ensemble ! trois Dieux !

ANTOINE

Non ! ils étaient un.

LA LOGIQUE

Mais puisque Jésus était Dieu quoique étant homme, où était Dieu tandis qu'il vivait ? que faisait Dieu lorsqu'il mourut? où était Dieu, quand il est mort? car il est mort...

ANTOINE, se signant.

Et ressuscité !

LA LOGIQUE

Mais s'il était avant la vie, il n'eut pas besoin de ressusciter pour être de nouveau, après la mort? Qu'a-t-il fait de son corps humain? Qu'est-il advenu de son âme humaine? L'a-t-il rattachée à son âme de Dieu? Ce serait donc un homme qui serait Dieu,

qui s'ajouterait à Dieu, un Dieu qui serait chair; et comme il n'est qu'un avec le Père et l'Esprit, le Père et l'Esprit seraient chair, tous seraient chair: il n'y aurait que la chair?...

ANTOINE

Non! non! tout esprit!

LA LOGIQUE

En effet, car Jésus est Dieu. Mais Jésus naquit, mangea, marcha, dormit, souffrit, mourut: est-ce que l'Esprit naît? Est-ce qu'il souffre, est-ce qu'il mange, est-ce qu'il marche, peut-il mourir? Jésus n'a donc éprouvé ni la naissance ni la mort, — ou bien il n'était pas esprit.

ANTOINE

C'est l'homme en lui qui a souffert.

LA LOGIQUE

Et non le Dieu, cela est sûr! s'il eût été Dieu...

ANTOINE

Mais oui, il était Dieu!

LA LOGIQUE

Il n'a donc pas souffert alors, — il a fait semblant

de souffrir. Il n'est pas né de Marie, mais il a paru naître. Quand on le clouait sur la croix, il regardait d'en haut son corps qu'on suppliciait; quand il a levé le troisième jour la pierre de son tombeau, c'était comme une vapeur qui en est sortie, un fantôme, je ne sais quoi. Thomas s'en doutait, qui a voulu toucher ses plaies. Mais il lui était facile de simuler des plaies puisqu'il simulait un corps : si c'eût été un vrai corps comme le tien, aurait-il pu traverser les murs et se transporter dans l'espace? Or, si ce n'était pas un corps, si ce n'était pas un homme... Jésus est bien le Christ, n'est-ce pas? tu ne crois pas que le Christ ait été Melchisédech, ni Sem, ni Theodotus, ni Vespasien?

ANTOINE

Oui! Jésus est le Christ!

LA LOGIQUE

Et le Christ est Jésus... Mais pour exister cependant, il faut avoir un corps, il faut être, et puisque ce corps, il ne l'avait pas, donc il n'a pas existé, donc il n'a pas été, le Christ est un mensonge!

ANTOINE, se désolant.

Oh! oh! c'est malgré moi, tout cela est tombé dans ma tête l'un après l'autre. Pardon, Seigneur! pardon! qu'il est mal...

LA LOGIQUE, l'interrompant :

Qu'est-ce que le mal ?

ANTOINE, étonné.

Ce qui n'est pas le bien.

LA LOGIQUE

Ah ! ah ! tu philosophises comme un Grec ! Tu dis le mal, le bien, le bon, le mauvais. Voyons, habile homme : le mal, c'est ce qui n'est pas le bien, et le bien, sans doute, ce qui n'est pas le mal, — ensuite ?...

ANTOINE, irrité.

Eh non ! le mal, c'est ce qui est défendu par Dieu.

LA LOGIQUE

A coup sûr ! tel que l'homicide, l'adultère, l'idolatrie, le vol, la trahison et la rébellion contre la Loi : c'est pour cela qu'il a ordonné à Abraham de sacrifier Isaac qui était son fils, à Judith d'égorger Holopherne qui était son amant, à Jahel d'assassiner Sisara qui était son hôte, et à tout le peuple d'exterminer les autres peuples, de massacrer les animaux, d'éventrer les femmes enceintes, et qu'il a fait forniquer Abraham avec Agar, Ozée avec la courtisane, et que Jacob volait Laban, que Moïse

volait le roi d'Égypte, que David était chef de voleurs, que les citoyens volaient l'étranger, que le peuple volait les villes alliées, pillait les villes vaincues, et que, depuis Aaron jusqu'à Sédécias, on a adoré le serpent d'airain, qu'on a gratifié Rahab et récompensé le traître de Bethel, et que *Lui*, enfin, il a envoyé son Fils afin de détruire la Loi qu'il avait faite. Si elle était bonne, pourquoi la renverser? si elle était mauvaise, pourquoi l'avoir donnée? Y a-t-il quelque chose de bon qui ne soit mauvais? quelque chose de mauvais qui ne soit bon? Le bien est-il? le mal est-il? Y a-t-il une vérité? où est le mensonge?... Les sages ont cherché et n'ont rien trouvé, les prophètes ont parlé et n'ont rien dit : tu feras comme eux, les siècles feront comme toi!... Allons! sans t'inquiéter de l'ouvrage, tourne la meule de la vie et siffle en la tournant!

ANTOINE

Que m'importe à moi! Connais-je les desseins de Dieu?

LA LOGIQUE

Pourquoi donc adorer en lui ce que tu exécrerais dans un homme, puisque tu t'inclines devant le mal.

ANTOINE

Mais c'est dans le Diable qu'est le mal!

LA LOGIQUE

Et qui a fait le Diable ?

ANTOINE

Dieu !

LA LOGIQUE

Si le Diable fut créé par lui et que la création soit sortie de sa parole, avant que cette parole fut dite, la parole était en lui, et, avant que le Diable ne vint au monde, le Diable y était donc, et avec tout son enfer!... A-t-il un corps?

ANTOINE

Le Diable?... un corps?...

LA LOGIQUE

S'il en avait un, il ne serait pas partout à la fois comme Dieu qui, étant esprit, est partout à la fois. Mais s'il est esprit, il est donc Dieu ou plutôt partie de Dieu. Mais enlever une partie au tout, n'est-ce pas détruire le tout? Or, retrancher à Dieu une partie de Dieu, c'est nier Dieu : — tu ne nies pas Dieu, — tu adores Dieu...

Alors la Logique, sous la forme d'un nain noir, vêtu de parchemin, avec des ergots monstrueux aux quatre membres et se tenant tantôt d'un pied, tantôt de l'autre.

sur une sphère qui roule, se penche à l'oreille de saint Antoine :

Tu adores Dieu : adore le Diable!

L'ORGUEIL, criant :

A moi, mes filles!

paraît derrière l'ermite.

La chevelure hérissée, les yeux rouges, le teint blême, la stature haute, le sourcil relevé. Un grand manteau de pourpre dont elle s'enveloppe cache les ulcères de ses jambes, et elle baisse le menton pour regarder dans sa poitrine un serpent qui la ronge. — On entend des sifflements, des aboiements, des cymbales qui sonnent, des clochettes qui tintent, et les Hérésies s'avancent, par longues files séparées, portant sur leurs têtes des serpents ou des fleurs. — dans leurs mains, des fouets, des livres, des zodiaques, des glaives, des idoles, des colliers d'amulettes autour du cou, des tatouages sur la figure avec des costumes de la Chaldée, de la Perse et des Indes, — le visage enflammé comme des fournaises, d'autres plus pâles que des ombres. — Il y a des magiciens à longue barbe, des prophétesses, les cheveux épars, des nains qui hurlent. Leurs haleines font une vapeur dans la nuit et leurs yeux étincellent comme la pupille des chats sauvages.

Elles s'amassent, en se grimpant sur les épaules. La Logique, qui bat la mesure avec un bâton de fer, conduit leur marche, l'Orgueil ricane d'une façon stridente. — Antoine dans sa cellule frémit. — A mesure qu'elles approchent, une des ombres précédentes apparaît dans sa forme particulière et se mêle à leurs groupes.

C'est d'abord : la Luxure, rouge de cheveux, blanche de peau, très grasse, vêtue d'une robe jaune rehaussée de perles et de diamants. Elle est aveugle. De ses doigts chargés d'émeraudes, elle relève sa robe doucement, jusqu'à la hauteur des chevilles.

La Gourmandise a le cou maigre, les lèvres violettes, le nez bleu, ses dents pourries retombent sur son menton et sa tunique tachée de graisse et de vin laisse déborder son ventre, qui lui couvre les cuisses.

La Colère est cuirassée d'airain, ruisselle de sang; des flammes jaillissent de son casque fermé, — deux boules de plomb terminent ses bras.

L'Envie, aux oreilles énormes, se pince les lèvres, se ronge les ongles, s'égratigne le visage, se couche derrière tous les Péchés, se vautre sur le sol et leur mord le talon.

L'Avarice, vieille femme en haillons recousus, agite continuellement dans l'air sa main droite qui a dix doigts, et de la gauche elle retient des pièces d'argent dans ses poches trop pleines.

La Paresse, sans pieds ni bras, se traîne péniblement sur le ventre et soupire.

Toutes les Hérésies maintenant sont confondues. — Les Péchés, plus grands qu'elles, les poussent par derrière.

Des nuages bruns roulent sur la lune, elle apparaît çà et là entre leurs déchirures et illumine la scène d'un reflet verdâtre.

LES HÉRÉSIES augmentent, entourent la cabane, vont jusqu'au seuil de la chapelle; elles disent en adoucissant leurs voix :

Pourquoi trembler, bon ermite? nous sommes les Pensées mêmes avec qui tu causais tout à l'heure : ne crains rien, bon saint Antoine, ne crains rien !

ANTOINE

Oh! comme il y en a! J'ai peur!

LES PATRICIANISTES

Peur de la chair, n'est-ce pas? Elle est mauvaise.

ANTOINE

Oui !

LES PATRICIANISTES

C'est par elle que nous sommes maudits !

ANTOINE

En effet !

LES PATRICIANISTES

Et maudits par le père du Verbe, source de tout esprit et dont la chair est l'ennemie, comme le Diable est son ennemi. — S'il l'avait créé cependant, aurait-il maudit son œuvre? Les corps font les corps, l'Esprit fait l'esprit : le Diable a donc fait le corps, a fait l'homme, Satan est son auteur.

LES PATERNIENS

Pas tout entier! depuis la poitrine seulement jusqu'en bas. Dieu a formé la tête où pousse la pensée, le cœur où palpite la vie. Mais c'est le Diable qui a fait la digestion, la génération et l'envie de voyager qui circule dans les pieds.

UNE HÉRÉSIE

Oui! L'homme est de deux parties quant au corps, d'une seule quant à l'esprit; de trois en tout. Dieu, de même, est de trois parties, dont le Père est la première, le Fils la seconde, le Saint-Esprit

la troisième, et la Trinité en constitue l'ensemble.

ANTOINE, rêvant.

L'ensemble!...

LES SABELLINS

Eh! non! Père, Fils, Saint-Esprit sont une même personne.

ANTOINE, vivement.

Oh! oui!... oui!... c'est cela!...

LES SABELLINS

Ils sont l'Unité-Dieu. Et puisque le Fils a souffert, lui qui est Dieu, le Père et l'Esprit qui sont ce même Dieu ont donc souffert.

Ils s'avancent.

ANTOINE recule.

Non! non!

TOUTES LES HÉRÉSIES

Qu'est-ce donc que Dieu?

ANTOINE, rêvant.

Dieu?...

AUDIUS

De sa substance indéfinie, il a tiré les mondes

avec les âmes. C'est un grand esprit qui a un corps.

ANTOINE

Laissez-moi! laissez-moi!

LES HÉRÉSIES

Qu'est-ce donc que l'âme?

ANTOINE, rêvant.

L'âme?...

LES TERTULLANISTES (*sic*).

Elle est faite de flamme et d'air. Elle réside en un corps, elle occupe un lieu, elle sent dans la géhenne une intolérable douleur sur la langue. Mais l'esprit n'a ni siège ni lieu. Il est étranger à la peine comme au plaisir. Dieu seul est donc immatériel et l'âme est bien un corps.

ANTOINE

Un corps! qui a dit cela?

TERTULLIEN, le pallium sur le dos.

Moi!

ANTOINE

Vous, illustre Septimus, qui poursuiviez tant les idolâtres!... et voilà même que vous êtes vêtu comme un philosophe stoïque!...

TERTULLIEN

Oh! j'ai écrit là-dessus un traité que tu aurais dû lire.

LES HÉRÉSIES

C'est un païen! honni soit-il!

TERTULLIEN, disparaissant.

Tu renies le maître! que toute clarté t'abandonne!

LES HÉRÉSIES, pressant toujours saint Antoine.

Nous ne t'abandonnons point, nous autres, nous restons!... Qui était le Christ? d'où venait sa chair? était-elle humaine ou divine?

ANTOINE

Divine! (Se reprenant :) humaine!

LES HÉRÉSIES, toutes à la fois :

C'est vrai!... c'est vrai!

LES APOLLINARISTES

C'était la chair du Verbe et non la chair de Marie. Lui, l'Esprit, avoir séjourné dans un ventre!

LES ANTIDICOMARISTES

Pourquoi pas?

LES MÉNANDRINS, LES CORINTHIENS

Puisque le Christ n'était qu'un sage!

ARIUS

Horreur! désolation! c'était Dieu le Fils, créé par le Père et créateur lui-même de l'Esprit-Saint.

LES THÉODOTISTES

C'était Théodotus! On l'a connu!

LES SÉTHIANIENS

C'était Sem fils de Noë!

LES GNOSTIQUES

C'était l'enfant des Eons, l'époux d'Arhamoth repentie, le père du Démiurge qui fit le Cosmocrator et l'Antropos!

Antoine étourdi reste immobile et les Ophites s'avancent, portant un immense serpent-python, à couleur dorée, avec des taches de saphir et des taches noires. Pour le maintenir horizontalement, les enfants le lèvent au bout de leurs bras, les femmes le retiennent sur leur poitrine, les hommes l'appuient contre leur ventre. Ils s'arrêtent devant saint Antoine et forment, avec le

serpent qu'ils déroulent, un grand demi-cercle, à l'entrée duquel se tiennent un vieillard en robe blanche, pinçant de la lyre, et un enfant nu jouant de la flûte, sur un air doux et joyeux, quoique plein de lenteur.

LES OPHITES commencent.

C'était lui! Moïse le savait!

ANTOINE, criant.

Mais non!... comment cela?

LES OPHITES

Moïse le savait qui éleva dans le désert le serpent d'airain.

Antoine ouvre des yeux stupéfaits, — ils reprennent :

Ses spirales sont les cercles des mondes, les métaux ont pris leurs couleurs aux taches de sa peau. De ce qu'il mange rien n'est rendu, il absorbe tout.

Assise sous un tébérinthe, elle le regardait monter. Son corps gluant se collait contre l'écorce et les feuilles vertes s'enflammaient à son haleine.

Quand il eut passé par toutes les branches, il reparut. Les os de sa mâchoire s'écartèrent, le fruit tomba.

Il le retint sur ses dents, et, suspendu par la queue au tronc du grand arbre, il balançait devant le visage d'Ève sa tête sifflante aux paupières enivrées.

Elle le suivait attentive; il s'arrêta.

La poitrine d'Ève battait, la queue du serpent se tordait, un lotus s'ouvrit, les dattes des palmiers mûrirent. Elle tendit la main.

Il était bon, le fruit superbe. Elle en ramassa l'écorce pour s'en parfumer la poitrine.

S'ils en avaient goûté davantage, ils seraient dieux maintenant, selon la promesse du tentateur.

Sois adoré, grand serpent noir qui as des taches d'or comme le ciel a des étoiles! beau serpent que chérissent les filles d'Ève! Au grattement de l'ongle sur la corde tendue, éveille-toi! Au ronflement du roseau creux, éveille-toi! Pousse tes anneaux! Allons! allons! et viens sur nos autels lécher les pains eucharistiques que nous offrons au Seigneur.

Les Ophites enferment saint Antoine dans le cercle du serpent. Il saute par-dessus à pieds joints. Tout disparaît.

ANTOINE, seul, lentement.

Voilà bien la plus exécrable abomination qu'on puisse jamais concevoir!

Pourquoi, d'ailleurs, le fils de Dieu aurait-il choisi, entre toutes, la figure de cette froide bête, au crâne plat qui semble garder, dans le mutisme de sa forme sinueuse, le mystère du mal?... Non! non, il ne l'aurait pas voulu, lui qui était tout amour et sacrifice. « Prenez et mangez, dit-il, ceci est mon corps, et prenez et buvez, dit-il... »

Une outre tombe aux pieds de saint Antoine.

LES ASCITES, hommes et femmes ivres, se mettent à courir autour, en dansant

Vive le vin! qu'il déborde! qu'il inonde! Il est le Christ. Quand son flanc fut percé, c'est du vin qui coula, le vin de la Bonne Nouvelle que nous honorons dans cette peau de chèvre.

ANTOINE, exaspéré.

Mais les païens n'ont rien fait de si épouvantablement infâme!

LES SÉVERIENS

Non! jamais! Le vin a germé par la vertu de Satan! C'est la fureur et la luxure!

LES AQUARIENS

Aussi nous ne buvons que de l'eau, symbole du Verbe.

LES ASTOTYRITES

Anathème sur la chair, sur ceux qui en usent, sur ceux qui la prêchent!

ANTOINE

Eh! je ne la prêche pas! je n'en use pas.

Des applaudissements éclatent derrière saint Antoine. Il se détourne et il voit

LES MANICHÉENS, vêtus de robes noires semées de lunes d'argent, avec des anneaux d'or aux oreilles, — très maigres et les cheveux relevés par des peignes.

Captive dans la matière qu'elle féconde, la divinité...

ANTOINE s'écrie :

Ah! impossible, cela!

LES MANICHÉENS

Mais dans l'hostie, Antoine, qui est l'hostie?

Il baisse la tête.

... la divinité s'efforce d'en sortir, afin de rejoindre son principe. Elle s'échappe du repos, de l'action, du geste, du regard, et, fuyant ainsi par tant d'occasions diverses, il ne reste plus en nous qu'un résidu grossier, principe du mal, d'où les corps sont faits. Car pour enfermer les particules divines, Saclas, prince des ténèbres, imagina la génération, et alors il créa deux enfants : Adam et Ève.

Mais, puisque la chair retient Dieu, prévenons les captivités où il languit, détruisons dans son germe la cause qui l'écrase. Il doit s'écarter des femmes, celui dont les reins ne sont pas à l'épreuve, ou plutôt, extrayant de lui-même les parties lumineuses engagées, qu'il se délecte avec lenteur dans la réjouissance de sa solitude; — puis il

se sentira le cœur joyeux, songeant qu'il a délivré Dieu.

ANTOINE

Oh! oh! il me semble que je glisse sans arrêter, sur les marches de l'enfer!

LES GNOSTIQUES. Chœur énorme, composé de groupes différents : Saturniens, Marcosiens, Valentiniens, Nicolaïstes, Elxaïtes, etc.

N'écoute pas ces hommes tristes, ce sont des païens de l'Asie. Leur grand prophète Manès fut écorché, comme imposteur, avec une pointe de roseau, et sa peau empaillée, pendue aux portes de Ctésiphon.

Nous t'apprendrons, nous autres qui sommes les sages, les savants, les purs, que le grand Dieu éternel, inaccessible et impassible n'est pas le créateur du monde... Veux-tu savoir la vie de Jésus avant son apparition, la mesure exacte de sa taille, le nom de l'étoile où est son trône? Voici le livre de Norra, femme de Noë. Elle l'écrivit dans l'arche durant les nuits, assise sur le dos d'un éléphant, à la lueur des éclairs. C'est celui-là, ouvre-le!

Essaie!... Une ligne seulement...

L'ORGUEIL

Que risques-tu?

ANTOINE

Après tout!...

LA LOGIQUE

Les pensées qui t'obsèdent s'enfuiront peut-être !

L'ORGUEIL lui passe le livre ouvert par-dessus son épaule. Ses yeux tombent sur cette phrase :

« Au commencement Bythos était. De sa Pensée naquit l'Intelligence qui épousa la Vérité. De la Vérité et de l'Intelligence sortirent le Verbe et la Vie qui enfantèrent cinq couples pareils. Du Verbe et de la Vie issurent l'Homme et l'Église qui formèrent six autres couples, parmi lesquels Paracletos et Pistis produisirent Sophia et Teletos.

« Ces quinze couples font les quinze Syzygies secondaires composées des trente Eons suprêmes qui constituent le Plérôme ou Ensemble supérieur et qui sont Dieu. »

LES HÉRÉSIES, à part.

Il lit ! il lit ! il est à nous !

ANTOINE, continuant.

« Barbelo est le prince du huitième ciel. Ialdabaoth a fait les anges, la terre et les six cieux au-dessous de lui. Il a la forme d'un âne. »

Antoine rejette le livre avec fureur.

LES GNOSTIQUES se resserrent autour de lui, en disant :

Pourquoi ? Recommence ! tu n'as pas compris.

LES VALENTINIENS, traçant avec leur doigt des chiffres sur le sable.

Regarde les trois cent soixante-cinq cieux correspondant aux membres du corps...

ANTOINE, fermant les yeux.

Je ne veux pas les connaître.

LES BASILIDIENS

Le mot **ΑΒΡΑΚΑΣ** signifie...

ANTOINE, se bouchant les oreilles.

Je ne veux pas l'entendre...

LES SATURNIENS

Nous te dirons le nom des sept anges qui ont fait...

ANTOINE

Non! non!

LES COLORBASIENS

Celui des sept étoiles d'où procède la vie des hommes.

ANTOINE

Non! non!

LES THÉRAPEUTES

Attends! attends! nous allons danser la danse du Passage de la mer Rouge et chanter l'hymne du Soleil!

LES RABDALISTES, désignant avec leurs baguettes plusieurs points dans l'espace.

Vois-tu, comme le sang dans un grand corps, circuler l'Haensoph universel dans les veines cachées de tous les mondes?...

ANTOINE, au milieu des Hérésies.

Par où fuir?... Des voix me hurlent aux oreilles! Où suis-je donc? A quoi pensai-je?... Ah oui! à l'essence du verbe!... Eh bien?...

Les Hérésies, faisant un grand cercle autour de lui, restent sur la pointe du pied, la bouche béante.

Mais je ne comprends rien à tout cela, moi! Mon âme tourbillonne et se déchire dans ces pensées comme la voile d'un vaisseau dans l'ouragan. Ah! je n'en veux plus! Arrière! arrière!

Tout disparaît. — Silence.

Mais la damnation est derrière toi, misérable! Oh! l'épouvante de l'éternité me glace jusqu'aux entrailles, comme la voûte sombre d'un grand sépulcre.

On entend de vagues lamentations. Il écoute.

Qui donc sanglote? Est-ce un voyageur assassiné dans la montagne?...

Il ramasse une liane et l'allume à la petite lampe de la chapelle. Il cherche, abaissant et élevant sa torche. Les pleurs semblent se rapprocher.

Tiens! c'est une femme!

Et l'on voit s'avancer une femme dont les bandeaux noirs tombent le long de sa figure. — Une tunique de pourpre en lambeaux découvre son bras amaigri où résonne un bracelet de corail. Elle a sous les yeux des bourrelets rouges, sur les joues, des marques de morsure, aux bras, des traces de coups.

Elle s'appuie, en pleurant, sur l'épaule d'un homme chauve habillé d'une grande robe de même couleur rouge.

Il a une longue barbe grise et tient à sa main un petit vase de bronze qu'il dépose à terre.

SIMON LE MAGICIEN, à Hélène.

Arrête-toi!

HÉLÈNE, gémissant sur le sein de Simon.

Père! Père! j'ai soif!

SIMON

Que ta soif soit passée!

HÉLÈNE

Père, je voudrais dormir.

SIMON

Éveille-toi !

HÉLÈNE

Oh ! Père, quand pourrai-je m'asseoir ?

SIMON

Debout !

ANTOINE, ébahi.

Qu'a-t-elle donc fait ?

SIMON, appelant trois fois.

Ennoïa ! Ennoïa ! Ennoïa !... Il demande ce que tu as fait. Raconte ce que tu as à dire.

HÉLÈNE, comme se réveillant d'un long sommeil.

Ce que j'ai à dire, ô Père ?...

SIMON

D'où viens-tu ?

HÉLÈNE jette les yeux tout autour d'elle, lève la tête vers les nuages, se recueille un instant, puis elle commence d'une voix couverte

J'ai souvenir d'un pays lointain, d'un pays oublié. La queue du paon, immense et déployée, en ferme l'horizon, et, par l'intervalle des plumes, on voit un ciel vert comme du saphir. Dans les

cèdres, avec des huppes de diamant et des ailes couleur d'or, les oiseaux poussent leurs cris, pareils à des harpes qui se brisent. J'étais le clair de lune. Je perçais les feuillages. J'illuminais de ma figure l'éther bleuâtre des nuits d'été!

ANTOINE, à Simon, lui faisant signe qu'elle est folle.

Ah! ah! je comprends!... Quelque pauvre enfant que vous aurez recueillie!

SIMON, le doigt sur la bouche.

Chut! chut!

HÉLÈNE reprend :

A la proue de la trirème, où il y avait une tête de bélier, qui à chaque coup des vagues s'enfonçait sous l'eau, je restais immobile. Le vent soufflait, la carène fendait l'écume. Il me disait : « Que m'importe, si je trouble ma patrie, si je perds ma couronne!... Tu m'appartiendras dans ma maison. »

Ménélas en pleurs agita les îles. On partit avec des boucliers, avec des lances, avec des chevaux qui piaffaient d'effroi sur le pont des navires.

Ah! qu'elle était douce, la chambre de son palais! il se couchait sur la pourpre des lits d'ivoire et, jouant avec le bout de ma chevelure, il me chantait des airs d'amour.

Le soir venu, je montais sur le rempart, je voyais les deux camps, les fanaux qu'on allumait,

Ulysse, sur le bord de sa tente, causant avec ses amis, Achille tout armé qui faisait courir son char le long du rivage de la mer.

ANTOINE

Mais elle est folle tout à fait! Pourquoi donc?...

SIMON, le doigt sur la bouche.

Chut! chut!

HÉLÈNE

J'étais dans une forêt, des hommes ont passé. Ils m'ont prise et, m'attachant avec des cordes, m'ont emportée sur leurs chameaux.

Ils se glissaient sur moi dans mon sommeil. Ce fut le Prince d'abord, puis les capitaines, puis les soldats, puis les valets de pied qui soignent les ânes.

Ils m'ont lavée dans la fontaine, mais mon sang qui coulait a rougi les eaux, et mes pieds poudreux ont troublé la source. Ils m'ont graissée avec des huiles, ils m'ont frottée avec des onguents, et ils m'ont vendue au peuple pour que je l'amuse.

C'était à Tyr la Syrienne, près du port, dans un carrefour étroit..... Un soir, nue, debout et le cistre en main, je faisais danser des matelots grecs. La pluie d'orage ruisselait sur le bouge, la vapeur des vins montait avec les haleines et la fumée des lampes. Un homme tout à coup

entra, sans que la porte fût ouverte. Il levait son bras gauche en écartant deux doigts. Le vent fit craquer les murs, les trépieds s'allumèrent, je courus à lui.

SIMON

Oh! je te cherchais, mais je t'ai trouvée, je t'ai rachetée!

C'est celle-là, Antoine, qu'on appelle Charis, Σιγή, Ennoïa, Barbelo. Elle était la pensée du Père, le *Nous* indestructible qui créa les mondes. Mais les anges ses fils la chassèrent de son empire. Alors elle fut la Lune, le type femelle, l'accord parfait, l'angle aigu. Puis, pour se dilater plus à l'aise dans l'infini, dont ils l'exclurent, ils l'enfermèrent à la fin sous une forme de femme.

Elle a été l'Hélène des Troyens, dont le poète Stésichore a maudit la mémoire. Elle a été Lucrèce, la belle dame violée par les rois. Elle a été la Dalilah qui coupait les cheveux de Samson, elle a été cette fille des Juifs qui s'écartait du camp pour se livrer aux boucs et que les douze tribus ont lapidée. Elle a aimé la fornication, le mensonge, l'idolâtrie et la sottise. Elle s'est dégradée dans toutes les corruptions, avilie dans toutes les misères, prostituée à tous les peuples, elle a chanté à tous les carrefours, elle a baisé tous les visages.

A Tyr, elle était la maîtresse des voleurs. Elle buvait avec eux pendant les nuits, et elle cachait les assassins dans la verminé de son lit tiède.

C'est moi! moi! Père pour les Samaritains, Fils pour les Juifs, Saint-Esprit pour les nations, qui suis venu la faire remonter dans sa splendeur et la rétablir au sein du Père, — et maintenant, inséparables l'un de l'autre, nous allons, délivrant l'Esprit et terrifiant les Dieux.

J'ai prêché dans Ephraïm et dans Issakar, à Samarie et dans les bourgs, dans la vallée de Mageddo, le long du torrent de Bizor, et depuis Zoata jusqu'à Arnoun, et au delà des montagnes, à Bostra et à Damas.

Je suis venu pour détruire la loi de Moïse, pour renverser les prescriptions, pour purifier les impuretés. Je convoque au grand amour les âmes des fils d'Adam, qu'elles soient frénétiques de luxure ou affolées de pénitence. Viennent à moi ceux qui sont couverts de boue, ceux qui sont couverts de sang, ceux qui sont couverts de vin! Par le baptême nouveau, comme par la torche de résine que l'on traîne dans les maisons lépreuses pour brûler sur les murs les taches de rousseur qui les dévorent, je les rincerai jusqu'aux entrailles, jusqu'au fond de leur être.

Feu! allume-toi! Saute, cours, ravage, purifie, sang d'Ennoïa, âme de Dieu même!

Une flamme blanche paraît à la surface du vase, s'en échappe, voltige de côté et d'autre et poursuit saint Antoine.

A la cour de Néron, j'ai volé dans le cirque, et volé si haut qu'on ne m'a plus revu. Ma statue

est debout dans l'île du Tibre. Je suis la Force, la Beauté le Maître! Ennoïa est Minerve. Je suis Apollon dieu du jour! Je suis Mercure le Bleu! Je suis Jupiter le Foudroyant! Je suis le Christ! Je suis le Paraclet! Je suis le Seigneur! Je suis ce qui est en Dieu! Je suis Dieu même!

ANTOINE

Ah! si j'avais de l'eau bénite!

Le feu s'éteint. Ennoïa jette un cri aigu et disparait avec Simon.

ANTOINE, haletant, regarde autour de lui.

Non!... plus rien!... ah!

Il s'essuie le front sur sa manche.

Oh! comme ces flammes couraient!...

Il ricane.

Allons donc! Quelles illusions! l'Esprit de Dieu ne descend pas jusque-là! Et l'âme une fois rivée au mal, il n'est plus quoi qu'ils disent...

Cependant... si, par un effort suprême, elle secouait ce fardeau de la matière qui l'écrase... pourquoi ne remonterait-elle pas à Dieu?... Et alors... l'intervalle de la vie disparaissant... toutes les œuvres qu'elle comporte se trouveraient indifférentes.

Aussitôt apparaissent les Elxaites, couverts de grands manteaux violets et la figure cachée sous des masques de bêtes fauves.

Croyons! qu'importe le reste! Mangez des viandes impures, si l'Esprit a faim du Verbe. Phinéas adora Diane et saint Pierre renia Jésus : car le martyre est impie et la convoitise de la souffrance une tentation du mal.

ANTOINE répète :

Une tentation?...

Et arrivent LES CAÏNITES, les cheveux noués par une vipère qui s'enroule à leur cou et laisse retomber sa tête sur leurs épaules.

Réhabilitons les maudits! Adorons les exécrés! Plus qu'Abraham et que les prophètes, que saint Paul et que tous les saints, ils ont travaillé pour ton âme et se sont damnés pour elle.

Gloire à Caïn! Gloire à Sodome! Gloire à Judas!

Caïn créa la race des forts! Sodome épouvanta la terre par son châtiment, et c'est Judas qui fut cause que le fils de Dieu sauva le monde.

ANTOINE, lentement.

Judas?... oui... en effet...

LES CARPOCRATIENS, nus jusqu'à la ceinture, avec des fleurs dans leur main, de grands cheveux, la barbe entière, les ongles longs. Ils portent tous à l'oreille une marque rouge, et sur la poitrine un soleil tatoué.

Exécutez la tâche des corps! Il le faut!

L'esprit éperdu vagabonde parmi les hasards de

la vie, et il ne rentrera au sein immobile de Prounicos qu'après avoir accompli dans sa chair toutes les œuvres de la chair... Viens avec nous aux agapes, la nuit. Les femmes nues, couronnées d'hyacinthes, mangent, à la lueur des torches qui se mirent dans les plats d'or. Elles sont à tous, comme nos biens, comme nos livres, comme le soleil et comme Dieu. Nous chantons à table des chansons de funérailles, nous nous lacérons avec des couteaux et nous buvons le sang de nos bras. Nous montons sur l'autel, et nous encensons avec des encensoirs.

LA FAUSSE PROPHÉTESSE DE CAPPADOCE, dont l'énorme chevelure rouge descend jusqu'aux talons. Elle brandit un pin enflammé, et s'appuie, de la main gauche, sur le museau d'une tigresse, qui se frotte contre sa cuisse.

L'esprit est dans la flamme, dans la chair, dans l'ouragan. Il en va jaillir pour toi par l'invocation terrible. Écoute-la! Je te roulerai dans mon amour tout au fond de l'abîme. Viens! viens!

Et elle secoue sa torche dont les gouttes de feu tombent aux pieds de saint Antoine. La tigresse bombe son dos.

ANTOINE, épouvanté, recule.

Oh! oh! oh! elles vont me prendre! J'ai peur! La bête rugit! Comment sont-elles venues jusqu'à moi? C'est par ma faute, mon Dieu! pitié! pitié!

Il saisit sa discipline, et la fait tourner rapidement comme une fronde. Les Hérésies s'éloignent, baissant la tête dans leurs épaules, avec des gestes effrayés.

Ah! j'en étais sûr! Le signe de la Pénitence les met en fuite! C'est la pensée seule qui fait le mal! Plus de ces rêveries où l'âme se perd! L'action! l'action!

Il se flagelle, et LES MONTANISTES s'avancent dans des tuniques sombres, la tête couverte de cendre, les bras croisés.

Courage, Antoine! Imite-nous : six fois par mois des jeûnes entiers, trois carêmes par an, la flagellation tous les soirs! — Et nous baptisons les morts, nous voilons les vierges, nous proscrivons les seconds mariages.

LES TATIENS, têtes rasées, enfermés dans des sacs noirs, s'écrient :

Il faut les proscrire tous!... L'arbre de l'Eden qui portait chaque année douze fruits rouges comme du sang, c'est la femme! Celui qui dort à son ombre ne se réveillera que dans l'enfer!

ANTOINE, mélancoliquement.

C'est pour fuir ce sommeil que j'ai cherché la solitude!

Le groupe des Montanistes s'entr'ouvre et l'on voit s'avancer deux femmes très pâles, vêtues de manteaux bruns. — MAXIMILLA est brune, PRISCILLA est blonde. Elles rejettent en arrière leur capuchon, et elles disent :

Du temps que nous vivions chez nos maris, nous

sortions dès le matin sans litière ni suivantes, pour aller dans les tavernes corrompre des geôliers. Nous visitions les confesseurs, nous chantions des psaumes, nous parlions des anges. Nos époux, pendant ce temps-là, se tourmentaient à la maison.

Oh! mère de Dieu, ils ont avec leurs caresses troublé la calme profondeur de la foi, comme avec des pierres que l'on jetterait dans un puits, l'une après l'autre.

Antoine s'avance pour les mieux voir.

PRISCILLA se met à dire :

J'étais au bain, les murs ruisselaient, l'eau coulait et je m'endormais au vague bourdonnement des rues qui montait jusqu'à moi.

Tout à coup, j'entendis des clameurs. On criait : « C'est un magicien! c'est le Diable », et la foule s'arrêta devant notre maison, en face du temple d'Esculape. Je me levai sans prendre ma chaussure et me haussai avec les poignets, jusqu'à la hauteur du soupirail.

Sur le péristyle du temple, il y avait un homme vêtu en affranchi qui portait un carcan de fer à son cou. Il prenait des charbons dans un réchaud et il s'en faisait sur la poitrine de larges traînées, en appelant : « Jésus, Jésus! » Le peuple disait : « Cela n'est pas permis, lapidons-le. » D'autres applaudissaient. Lui, il continuait, et quand il était fatigué de

gesticuler avec la main droite, il gesticulait avec la main gauche.

C'étaient des choses inouïes, transportantes! Des fleurs toutes grandes ouvertes tournoyaient devant mes yeux, et j'entendais, dans les espaces, comme la mélodie d'un archet d'or. Mes bras lâchèrent les barreaux, mon corps tomba. Je ne sais s'il avait fini, ou si c'est moi qui avais cessé de l'entendre. Mais la piscine était vide, et sur les dalles sablées de poudre bleue, la lune, entrant, allongeait des rayons clairs.

ANTOINE, prêtant l'oreille.

De qui donc parlent-elles?

MAXIMILLA

Nous revenions de Tarse par les montagnes, lorsqu'à un détour du chemin nous vîmes un homme sous un figuier.

Il cueillait les feuilles et les jetait au vent. Il arrachait les fruits et les écrasait par terre.

Il nous cria de loin : « Arrêtez-vous! », et il se précipita en nous injuriant. Les esclaves accoururent. Il éclata de rire. Les chevaux se cabrèrent, les molosses hurlaient tous.

Il était debout, au bord du précipice. La sueur coulait sur son visage olivâtre. Le vent de la montagne faisait claquer son manteau noir.

Il nous appelait par nos noms, il nous reprochait

la vanité de nos œuvres, la turpitude de nos corps, et il levait le poing du côté des dromadaires, à cause des clochettes d'argent qu'ils portaient sous la mâchoire. Sa fureur me versait l'épouvante dans les entrailles : c'était je ne sais quel voluptueux langage mêlé de brise et de parfums, qui me berçait, m'enivrait.

D'abord les esclaves s'approchèrent : — « Maître, dirent-ils, nos bêtes sont fatiguées » ; puis ce furent les femmes : « Voici la nuit, nous avons peur » ; et les esclaves s'en allèrent. — Les enfants se mirent à crier : « Nous avons faim » ; et comme on n'avait pas répondu aux femmes, elles disparurent. Lui, il parlait : sa voix sifflait, ses paroles tombaient, précipitées, coupantes, comme des poignards qui faisaient saigner mon cœur et le dégorgeaient.

Je sentis quelqu'un près de moi : c'était l'époux. J'écoutais l'autre. Il sanglotait, il se traînait à genoux sur les pierres en s'écriant : « Tu m'abandonnes ! » Et je répondis : « Oui, va-t'en ! ».

Antoine ouvre la bouche, mais PRISCILLA et MAXIMILLA se mettent à chanter :

Le Père domine ! le Fils pâtit ! l'Esprit flamboie ! Le Paraclet est à nous ! L'Esprit est à nous ! Car nous sommes les amantes du grand Montanus !

Et elles désignent près d'elles un eunuque noir, vêtu d'un manteau fauve à galon d'argent, fermé sur sa poitrine par deux ossements de mort.

MONTANUS

Ce n'est point Montanus que vous aimez, mais l'esprit de Dieu emplissant son âme. Car je ne suis pas un homme, vous le savez, vous autres, qui languissez de désirs sur ma poitrine imberbe.

Vous êtes, ô mes chéries, l'inassouvissable Amour, puisque à présent vous vous délectez dans la douleur et que l'existence vous fait mal, comme un ulcère qui suinte. Sanglotez ! pleurez ! Que vos yeux soient blêmes, comme un manteau couleur d'azur qui a déteint sous les orages. Appelez-moi ! Je vous coucherai sur les chevalets ! Fouettez avec des chardons verts la peau blanche de vos corps. Quand le sang coulera, j'arriverai. Oh ! j'accourrai !... pour le sucer avec ma bouche.

Maximilla et Priscilla passent leurs bras autour de sa taille et restent la tête posée sur son épaule, tout en faisant un signe à saint Antoine.

ANTOINE

Au nom du Christ ! Au nom de la Vierge ! par la vertu de tous les anges...

LES MONTANISTES

Non ! tu ne nous chasseras pas ! Zotime de Comane a été vaincu par Maximilla. Sotas, évêque d'Anquiale, par Priscilla. Nous avons des saints qui sont plus saints que tes saints, des

martyrs plus martyrs que tes martyrs. Connais-tu Alexandre, Théodote et Thermison? On a arraché les yeux, les dents et les ongles à Alexandre de Phrygie. On lui a frotté la peau avec du miel, on a versé dessus des guêpes furieuses et on l'a lié par une corde à la queue d'un taureau qui marchait au pas dans une prairie. On a déchiré Thermison avec des couteaux de bois, et on a fait couler sur sa figure le sang de ses entrailles. Mais Satan, au haut d'une montagne, a battu Thermison pendant six nuits avec le tronc d'un cèdre qui avait toutes ses branches; et il l'a rejeté comme une pierre, dans la vallée.

Allons, viens! Jésus a souffert le martyre. Qu'est ta douleur près de la sienne?

ANTOINE, amèrement.

Oh! rien! Je le sais! les larmes de toutes les générations qui, réunies, formeraient des océans, sont, devant ces pleurs éternels, comme une goutte d'eau sur une feuille.

Silence.

LES MONTANISTES reprennent :

L'amour déborde du cœur saignant. L'extase aux yeux fermés contemple les splendeurs célestes, et la suprême intelligence t'arrivera par les angoisses de la matière, comme la foudre qui n'apparaît que dans les déchirures des nuages.

ANTOINE

Oh! oui! oui! mon corps me gêne! Il m'écrase! il m'étouffe!

LES VALÉRIENS, très grands, très maigres, avec un poignard à la ceinture, une couronne d'épines sur le front. Ils prennent leur poignard d'une main, leur couronne de l'autre; — et ils disent :

Voilà qui tranche la luxure! Voici qui endolorit l'orgueil. Est-ce la douleur que tu crains, lâche? Est-ce la peur de ta chair, hypocrite? Tu te couches près d'elle, tu la regardes dormir; elle se réveillera plus dévorante que les lions. Étouffe-la donc, coupe-la donc, extermine-la!

ANTOINE

Ah! une haine me prend contre moi! j'exècre la vie, la terre et le soleil!

Des cris féroces éclatent et LES DONATISTES CIRCONCELLIONS apparaissent, sales, hideux, vêtus de peaux de chèvres et portant des massues de fer sur l'épaule.

Malédiction sur le monde! malédiction sur nous-mêmes! maudit l'homme, maudite la femme, maudit l'enfant! Écrasez le fruit, troublez la source.

Pillez le riche qui se trouve heureux, qui mange beaucoup; battez le pauvre qui envie la housse de l'âne, le repas du chien, le nid de l'oiseau, et qui

se désole solitairement que chacun ne soit pas un misérable comme lui.

Nourrissez les ours, appelez les vautours, sifflez les crocodiles et l'ichneumon sur le rivage!

Nous, « les capitaines des Saints », nous détruisons la matière pour hâter la fin du monde, nous assassinons, incendions, massacrons! Nous perçons les digues, nous répandons l'argent dans la mer.

Le salut n'est que dans le martyre, nous nous donnons le martyre. Nous nous enlevons la peau des pieds, et nous courons sur les galets. Nous enfonçons des broches de fer dans nos entrailles. Nous nous roulons tout nus, dans la neige.

Nous nous égorgeons en criant : « Louange à Dieu! » Nous montons sur les édifices pour nous précipiter la tête en bas. Nous nous couchons sous la roue des chars. Nous nous jetons dans la gueule des fours.

Honni soit le baptême! Honnie l'eucharistie! Honni le mariage! Honni le viatique!

La Pénitence seule lave les âmes.

Jésus ne se touche point. Jésus ne se mange point. Damnation sur l'adultère consacré! C'est avec la Douleur qu'il faut s'unir. Damnation sur la vanité du moribond qui croit la chair éternelle. Damnation sur la sottise de ceux qui l'espèrent, sur l'infamie de ceux qui l'enseignent. Damnation sur toi! Damnation sur nous! Damnation sur tous et gloire à la Mort!

ANTOINE

Horreur!

Un coup de tonnerre éclate, une fumée épaisse couvre la scène. Antoine ne distingue plus rien.

Je n'ai pas rêvé pourtant?... Non... elles étaient là!... rugissant autour de moi, et ma pensée s'écroulait sous elles, comme les îlots de sable dans les fleuves, qui tombent, par grands blocs, sous les pattes lourdes des crocodiles. Elles parlaient toutes ensemble, et si vite, qu'il m'était impossible de distinguer leurs voix.

Se remettant peu à peu.

Mais il y en avait... qui n'étaient pas... complètement détestables. Comment cela se faisait-il? Il fallait leur répondre... Je n'ai pas tout vu.

Il regarde vaguement de côté et d'autre et il pousse un cri, en apercevant, dans le brouillard, deux hommes couverts de longs vêtements qui descendent jusqu'à leurs pieds. Le premier est de haute taille, de figure douce, de maintien grave ; ses cheveux blonds, séparés par une raie comme ceux du Christ, descendent régulièrement sur ses épaules. Il a jeté un bâton blanc, qu'il portait à la main et que son compagnon a reçu, en faisant une révérence, à la manière des Orientaux.

Ce dernier, vêtu pareillement d'une tunique blanche sans broderie, est petit, gras, camard, d'encolure ramassée, les cheveux crêpus, une mine naïve.

Ils sont tous les deux sans chaussure, nu-tête et couverts de poussière, comme des gens qui arrivent de voyage.

Que voulez-vous? parlez!... Allez-vous-en!

DAMIS : c'est le petit homme.

Là! là! bon ermite! Ce que je veux? je n'en sais rien! Voici le maître. Quant à partir, la charité du moins exigerait...

ANTOINE

Ah! excusez-moi! J'ai la tête si troublée!... Que vous faut-il?... Asseyez-vous.

Damis s'asseoit, — l'autre reste debout.

Et votre maître?

DAMIS, en souriant.

Oh! il n'a besoin de rien! C'est un sage! Quant à moi, bon ermite je vous demanderai un peu d'eau, car j'ai grand'soif.

Antoine va chercher une cruche dans sa cellule, et, la levant lui-même, offre à boire à Damis.
Peu à peu, la fumée disparait.
Damis, après avoir bu :

Pouah! qu'elle est mauvaise, vous devriez bien l'enfermer sous de la verdure!

ANTOINE

C'est qu'il n'y a pas un brin d'herbe aux environs, seigneur!

DAMIS

Ah! n'auriez-vous rien, dites-moi, à mettre sous la dent? car j'ai grand'faim!

Antoine va dans sa cabane et en rapporte un morceau de pain noir, desséché.

Damis, mord à même :

Qu'il est dur!

ANTOINE

Je n'en ai pas d'autre, seigneur!

DAMIS

Ah!

Il casse le pain, en retire la mie et jette les croûtes. Le cochon se précipite dessus : Antoine fait un geste de colère pour le battre.

Laissez donc! ne faut-il pas que chacun vive!

Silence.

ANTOINE reprend.

Et vous venez?

DAMIS

Oh! de loin... de très loin!

ANTOINE

Et... vous allez?

DAMIS, désignant l'autre.

Où il voudra.

ANTOINE

Qui est-il donc?

DAMIS

Apollonius!

Antoine fait un geste d'ignorance.

Apollonius! (Plus fort :) Apollonius de Tyane!

ANTOINE

Je n'en ai jamais entendu parler.

DAMIS, en colère.

Comment! jamais!... Ah! je vois bien, brave homme, que vous ignorez complètement ce qui se passe.

ANTOINE

Il est vrai, seigneur, mes jours étant consacrés à la religion.

DAMIS

C'est comme lui.

ANTOINE, à part.

Comme lui!

Il considère Apollonius.

Il a l'air d'un saint en effet... Je voudrais bien l'entretenir... j'ai tort peut-être... car...

La fumée est partie, le temps est très clair, la lune brille.

DAMIS

A quoi songez-vous donc, que vous ne parlez plus?

ANTOINE

Je songe... oh! rien!

Damis se rapproche d'Apollonius et fait plusieurs tours autour de lui, la taille courbée, sans lever la tête; — à la fin :

APOLLONIUS, toujours immobile.

Qu'est-ce?

DAMIS

Maître! c'est un ermite galiléen qui demande à savoir les origines de la sagesse.

APOLLONIUS

Qu'il approche!

Antoine hésite.

DAMIS

Approche!

APOLLONIUS, d'une voix tonnante.

Approche!
Tu voudrais connaître qui je suis, ce que j'ai fait, ce que je pense; n'est-ce pas cela, enfant?

ANTOINE, embarrassé.

Si ces choses, toutefois, peuvent contribuer à mon salut.

APOLLONIUS

Réjouis-toi! Je vais te les dire!

DAMIS, bas à Antoine.

Est-ce possible! Il faut qu'il vous ait, du premier

coup d'œil, reconnu des inclinations extraordinaires pour la philosophie.

Il se frotte les mains.

Je vais en profiter aussi, moi !

APOLLONIUS

Je te raconterai, d'abord, la longue route que j'ai parcourue pour acquérir la Doctrine, — et si tu trouves, dans toute ma vie, une seule action mauvaise, tu m'arrêteras. Car celui-là doit scandaliser par ses paroles, qui a méfait par ses œuvres.

DAMIS, à Antoine.

Quel homme juste ! hein ?

ANTOINE

Décidément, je crois qu'il est sincère !

APOLLONIUS

La nuit de ma naissance, ma mère crut se voir cueillant des fleurs, sur le bord d'un lac. Un éclair parut, et elle me mit au monde, à la voix des cygnes qui chantaient dans son rêve.

Jusqu'à quinze ans, on m'a plongé trois fois par jour dans la fontaine Asbadée, dont l'eau rend les parjures hydropiques, et l'on me frottait avec les feuilles du cnyza pour me faire chaste.

Une princesse palmyrienne vint un soir me trouver, m'offrant des trésors qu'elle savait être dans des tombeaux. Une hierodoule du temple de Diane s'égorgea, désespérée, avec le couteau des sacrifices; et le gouverneur de Cilicie, à la fin de ses promesses, s'écria, devant toute ma famille, qu'il me ferait mourir. Mais c'est lui qui mourut trois jours après, assassiné par les Romains.

DAMIS, à saint Antoine, en le frappant du coude.

Hein? quand je vous disais!... quel homme!

APOLLONIUS

J'ai, pendant quatre ans de suite, gardé le silence complet des Pythagoriciens. La douleur la plus imprévue ne m'arrachait pas un soupir, et au théâtre, quand j'entrais, on s'écartait de moi, comme d'un fantôme.

DAMIS

Auriez-vous fait cela, vous?

APOLLONIUS

Le temps de mon silence accompli, j'entrepris seul d'instruire les prêtres qui avaient perdu la tradition, et je formulai cette prière : « O Dieux! »

ANTOINE

Comment : « dieux »?... Les dieux?... Que dit-il?

DAMIS

Laissez-le poursuivre, taisez-vous!

APOLLONIUS

Alors je suis parti pour connaître toutes les religions, pour consulter tous les oracles. J'ai devisé avec les gymnosophistes du Gange, avec les devins de Chaldée, avec les mages de Babylone. Je suis monté sur les quatorze Olympes, j'ai sondé les lacs de Scythie, j'ai mesuré la grandeur du désert.

DAMIS

C'est pourtant vrai, tout cela. J'y étais, moi!

APOLLONIUS

J'ai d'abord été depuis le Pont jusqu'à la mer d'Hyrcanie, j'en ai fait le tour; et, par le pays des Baraomates, où est enterré Bucéphale, je suis descendu vers Ninive. Aux portes de la ville, il y avait une statue de femme, vêtue à la mode barbare. Un homme s'approcha.

DAMIS

Moi! moi! mon bon maître. Oh! comme je vous aimai tout de suite! Vous étiez plus doux qu'une fille et plus beau qu'un dieu!

APOLLONIUS, sans l'entendre.

Il voulait m'accompagner pour me servir d'interprète.

DAMIS

Mais vous répondîtes que vous compreniez tous les langages et que vous deviniez toutes les pensées. Alors j'ai baisé le bas de votre manteau, et je me suis mis à marcher derrière vous.

APOLLONIUS

Après Ctésiphon, nous entrâmes sur les terres de Babylone.

DAMIS

Et le satrape poussa un cri, en voyant un homme si pâle.

ANTOINE

La singulière histoire!

DAMIS

N'est-ce pas le lendemain, maître, que nous rencontrâmes cette monstrueuse tigresse qui avait huit petits dans le ventre? Alors vous dites : « Notre séjour auprès du Roi sera d'un an et huit mois. » Je n'ai jamais pu comprendre...

APOLLONIUS

Le Roi m'a reçu debout, près d'un trône d'argent, dans une salle ronde, constellée d'étoiles, d'où pendaient à des fils que l'on n'apercevait pas quatre grands oiseaux d'or, les deux ailes étendues.

ANTOINE, rêvant.

Est-ce qu'il y a sur la terre des choses pareilles?

DAMIS

C'est là une ville, cette Babylone! Tout le monde y est riche; les maisons, peintes en bleu, ont des portes de bronze, avec un escalier qui descend vers le fleuve.

Dessinant par terre avec son bâton.

Comme cela, voyez-vous! Et puis, ce sont des temples, des places, des bains, des aqueducs! Les palais sont couverts de cuivre rouge; et l'intérieur donc, si vous saviez!

APOLLONIUS

Sur la muraille du septentrion, s'élève une tour de marbre blanc qui en supporte une seconde, une troisième, une quatrième, une cinquième, et il y en a trois autres encore! Ces tours sont des tombeaux... La huitième est une chapelle avec un lit. Personne n'y entre que la femme choisie par les prêtres pour le Dieu Bélus. Le roi de Babylone m'y fit loger.

DAMIS

A peine si l'on me regardait, moi. Aussi je restais seul à me promener par les rues. Je m'informais des usages; je visitais les ateliers; j'examinais les grandes machines qui portent l'eau dans les jardins. Mais il m'ennuyait d'être séparé du maître.

APOLLONIUS

Au bout d'un an et huit mois...

Antoine tressaille.

... un soir nous sortîmes de Babylone par la route des Indes. Au clair de la lune, nous vîmes tout à coup une empuse.

DAMIS

Oui-dà! Elle sautait sur son sabot de fer. Elle

hennissait comme un âne, elle galopait dans les rochers. Mais il lui cria des injures et elle disparut.

ANTOINE

Où veulent-ils donc en venir?

APOLLONIUS, continuant.

A Taxilla, Phraortes, roi du Gange, nous a montré sa garde d'hommes noirs, hauts de cinq coudées, et, dans les jardins de son palais, sous un pavillon de brocart vert, un éléphant gigantesque, que ses femmes s'amusaient à parfumer. Il avait autour des défenses des colliers d'or et, sur l'un d'eux, on lisait : « Le fils de Jupiter a consacré Ajax au Soleil. » C'était l'éléphant de Porus, qui s'était enfui de Babylone après la mort d'Alexandre.

DAMIS

Et qu'on avait retrouvé dans une forêt.

ANTOINE

Ils parlent abondamment, comme des gens ivres.

APOLLONIUS

Phraortes nous fit asseoir à sa table. Elle était

couverte de grands oiseaux. Il y avait de gros fruits sur des feuilles larges, des antilopes avec leurs cornes.

DAMIS

Quel drôle de pays ! Les seigneurs, tout en buvant, s'amusent à lancer des flèches sous les pieds d'un enfant qui danse. — Mais je n'approuve pas ce plaisir-là : il en pourrait résulter des malheurs.

APOLLONIUS

Quand je fus prêt à partir, le roi me donna un parasol et il me dit : « J'ai sur l'Indus un haras de chameaux blancs. Lorsque tu n'en voudras plus, souffle-leur dans les oreilles, ils reviendront. »

Nous descendîmes le long du fleuve, marchant la nuit à la lueur des lucioles qui brillaient dans les bambous. L'esclave sifflait un air, pour écarter les serpents, et nos chameaux se courbaient les reins en passant sous les arbres, comme sous des portes trop basses.

Un jour, un enfant noir, qui tenait à sa main un caducée d'or, nous conduisit au collège des sages. Sarchas, leur chef, me parla de mes ancêtres, de toutes mes pensées, de toutes mes actions, de toutes mes existences. Il avait été le fleuve Indus, et il me rappela que j'avais conduit des barques sur le Nil, au temps du roi Sésostris.

DAMIS

Mais moi, on ne me dit rien, de sorte que je ne sais pas qui j'ai été.

ANTOINE, les considérant avec étonnement.

Ils ont l'air vague comme des ombres.

APOLLONIUS

Et nous continuâmes vers l'océan.

Nous avons rencontré sur le bord les Cynocéphales gorgés de lait qui s'en revenaient de leur expédition dans l'île Taprobane. Avec eux était la Vénus indienne, la femme noire et blanche, qui dansait toute nue au milieu des singes. Elle avait autour de la taille des tambourins d'ivoire, et elle riait d'une façon démesurée.

Les flots tièdes poussaient devant nous, sur le sable, des perles blondes, l'ambre craquait sous nos pas, des squelettes de baleines blanchissaient dans la crevasse des falaises, et de longs nids d'herbes vertes suspendus à leurs côtes se balançaient au vent.

La terre continuellement se rétrécissait, elle se fit à la fin plus étroite qu'une sandale. Nous nous arrêtâmes, et après avoir jeté vers le soleil des gouttes de la mer, nous tournâmes à droite pour revenir.

Nous sommes revenus par la région d'argent, par le pays des Gangarides, par le promontoire Comaria, par la contrée des Sachalites, des Adramites et des Homérites; puis, à travers les monts Cassaniens, la mer Rouge et l'île Topazos, nous avons pénétré en Éthiopie, par le royaume des Pygmées.

ANTOINE, à part.

Comme la terre est grande!

DAMIS

Et quand nous sommes rentrés chez nous, tous ceux que nous avions connus jadis étaient morts.

Antoine baisse la tête.

APOLLONIUS reprend :

Alors on commença dans le monde à parler de moi. La peste ravageait Ephèse : j'ai fait lapider un vieux mendiant...

DAMIS

Et la peste s'en est allée!

ANTOINE

Comment! il chasse les maladies.

APOLLONIUS

A Cnide, j'ai guéri l'amoureux de la Vénus...

DAMIS

Oui ! un fou qui même avait promis de l'épouser. Aimer une femme, passe encore, mais une statue, quelle sottise ! Le Maître lui posa la main sur le cœur, et l'amour aussitôt s'éteignit.

ANTOINE

Quoi ! il délivre des démons ?

APOLLONIUS

A Tarente, on portait au bûcher une jeune fille morte...

DAMIS

Le Maître lui toucha les lèvres, et elle s'est relevée, en appelant sa mère.

ANTOINE

Comment ! il ressuscite les morts ?

APOLLONIUS

J'ai prédit le pouvoir à Vespasien...

ANTOINE

Quoi! il devine l'avenir?

APOLLONIUS

Étant à table, avec lui, aux bains de Baïa...

DAMIS

Il y avait à Corinthe...

ANTOINE

Excusez-moi, étrangers, mais il est tard.

DAMIS

... un jeune homme qu'on appelait Ménippe...

ANTOINE

C'est l'heure de la première veille! Allez-vous-en!

APOLLONIUS

... un chien entra, portant à la gueule une main coupée...

DAMIS

Un soir, dans un faubourg, il rencontra une femme...

ANTOINE

Vous ne m'entendez pas? retirez-vous!

APOLLONIUS

Il rôdait vaguement autour des lits...

ANTOINE

Assez! assez!

APOLLONIUS

On voulait le chasser, mais moi...

DAMIS

Ménippe donc se rendit chez elle; ils s'aimèrent...

APOLLONIUS

Et battant la mosaïque avec sa queue, il déposa cette main sur les genoux de Flavius.

DAMIS

Mais le matin, aux leçons de l'école, Ménippe était pâle...

ANTOINE, bondissant.

Encore! Ah! qu'ils continuent, puisqu'il n'y a pas...

DAMIS

Le Maître lui dit : « O beau jeune homme, tu caresses un serpent; un serpent te caresse! A quand les noces? » Nous allâmes tous à la noce...

ANTOINE

J'ai tort! j'ai tort, bien sûr, d'écouter tout cela.

DAMIS

Dès le vestibule, des serviteurs se remuaient, les portes s'ouvraient; on n'entendait cependant ni le bruit des pas, ni le bruit des portes. Le Maître se plaça près de Ménippe. Aussitôt la fiancée fut prise de colère contre les philosophes. Mais la vaisselle d'or qui était sur les tables disparut, les échansons, les cuisiniers, les pannetiers disparurent; le toit s'envola, les murs s'écroulèrent, et Apollonius resta seul, debout, ayant à ses pieds cette femme tout en pleurs. C'était une vampire qui rassasiait d'amour les beaux jeunes hommes, afin de manger leur chair, — parce que rien n'est meilleur pour ces sortes de fantômes que le sang des amoureux.

APOLLONIUS

Si tu veux savoir l'art...

ANTOINE

Je ne veux rien savoir! Allez-vous-en!

DAMIS

Quel mal donc t'avons-nous fait?

ANTOINE

Aucun... mais... Non! qu'ils s'en aillent!

APOLLONIUS

Le soir de notre arrivée aux portes de Rome...

ANTOINE, vivement.

Oh! oui! oui! parlez-moi de la ville des papes!

APOLLONIUS, continuant.

... un homme ivre nous accosta, qui chantait d'une voix douce. C'était un épithalame de Néron, et il avait le pouvoir de faire mourir quiconque l'écoutait négligemment. Il portait à son dos, dans une boîte d'ivoire, une corde d'argent prise à la cithare de l'empereur. J'ai haussé les épaules. Il nous a jeté de la boue au visage. Alors, j'ai défait ma ceinture, et je la lui ai placée dans la main...

DAMIS

Vous avez eu bien tort, par exemple!

APOLLONIUS

L'Empereur, pendant la nuit, me fit appeler à sa maison. Il jouait aux osselets avec Sporus, accoudé du bras gauche sur une table d'agate. Il se détourna et, fronçant ses sourcils blonds : « Pourquoi ne me crains-tu pas? » — me demanda-t-il. « Parce que le Dieu qui t'a fait terrible, m'a fait intrépide », — répondis-je.

ANTOINE, rêvant.

Il y a là-dedans quelque chose d'inexplicable qui m'épouvante.

Silence.

DAMIS reprend d'une voix aiguë:

Toute l'Asie, d'ailleurs, pourra vous dire...

ANTOINE, en sursaut.

Je n'ai pas le temps! à une autre fois! Je suis malade!

DAMIS

Écoutez-donc! Il a vu, d'Ephèse, tuer Domitien qui était à Rome...

ANTOINE, s'efforçant de rire.

Est-ce possible !

DAMIS

Oui, au théâtre, en plein jour, le quatorzième des calendes d'octobre, il s'écria tout à coup : « On égorge César ! » et il ajoutait de temps à autre : « Il roule par terre ; oh ! comme il se débat ! il se relève ; il essaie de fuir ; les portes sont fermées ! Ah ! c'est fini ! le voilà mort ! » Ce jour-là, en effet, Titus Flavius Domitianus fut assassiné, comme vous savez.

ANTOINE, réfléchissant.

Sans le secours du Diable... certainement...

APOLLONIUS

Il avait voulu me faire mourir, ce Domitien ! Damis avec Démétrius s'était enfui par mon ordre et je restais seul dans ma prison...

DAMIS

C'était une terrible hardiesse, il faut avouer !

APOLLONIUS

Vers la cinquième heure, les soldats m'ame-

nèrent au tribunal. J'avais ma harangue toute prête que je tenais sous mon manteau...

DAMIS

Nous étions sur le rivage de Pouzzoles, nous autres! Nous vous croyions mort; nous pleurions, chacun allait s'en retourner chez soi, quand vers la sixième heure, tout à coup vous apparûtes...

ANTOINE, à part.

Comme Jésus !

DAMIS

Nous tremblions, mais vous nous dîtes : « Touchez-moi ! »...

ANTOINE

Oh! non! cela n'est point! Vous mentez, n'est-ce pas, vous mentez?

DAMIS

Et alors nous sommes repartis tous ensemble.

Silence. Damis considère saint Antoine, et APOLLONIUS, se rapprochant, lui crie dans les oreilles :

C'est que je suis descendu dans l'antre de Trophonius, fils d'Apollon! C'est que je fais les liba-

tions par l'oreille des amphores! C'est que je connais des prières indiennes!... J'ai pétri, pour les femmes de Syracuse, les phallus de miel rose qu'elles portent en hurlant sur les montagnes. J'ai reçu l'écharpe des Cabires! j'ai serré contre mon cœur le serpent de Sabasius! j'ai lavé Cybèle au flot des golfes campaniens, et j'ai passé trois lunes dans les cavernes de Samothrace!

DAMIS, riant bêtement.

Ah! ah! ah! aux mystères de la Bonne Déesse!

APOLLONIUS

Et maintenant, veux-tu venir avec nous, voir des étoiles plus larges et des Dieux nouveaux?

ANTOINE

Non! continuez seuls!

DAMIS

Partons!

ANTOINE

Fuyez! fuyez!

APOLLONIUS

Nous allons au Nord, du côté des cygnes et des neiges. Sur le désert blanc, galope le chevreuil

cornu dont les yeux pleurent de froid; les hippopodes aveugles cassent avec leurs pieds la plante d'outremer.

DAMIS

Viens! c'est l'aurore, le coq a chanté, le cheval a henni, la voile est prête.

ANTOINE

Non! le coq n'a point chanté! J'entends le grillon dans les sables et je vois la lune qui reste en place.

APOLLONIUS

Au delà des montagnes, bien loin là-bas, nous allons cueillir la pomme des Hespérides et chercher dans les parfums la raison de l'amour. Nous humerons l'odeur du myrrhodion qui fait mourir les faibles. Nous nous baignerons dans le lac d'huile rose de l'île Junonia. Tu verras, dormant sur les primevères, le lézard géant qui se réveille tous les siècles, quand tombe à sa maturité l'escarboucle naturelle de ses yeux. Les étoiles palpitent comme des regards, les cascades chantent comme des harpes, des énivrements s'exhalent des fleurs écloses; ton esprit s'élargira parmi les airs, et, dans ton cœur comme sur ta face...

DAMIS

Maître! il est temps! Le vent va se lever, les hirondelles s'éveillent, la feuille du myrte est envolée!

APOLLONIUS

Oui! partons.

ANTOINE

Non! moi je reste!

APOLLONIUS

Veux-tu que je t'enseigne où pousse la plante Balis qui ressuscite les morts?

DAMIS

Demande-lui qu'il te donne l'androdamas qui attire l'argent, le fer et l'airain.

APOLLONIUS, lui offrant une petite rondelle de cuivre.

Veux-tu le xéneston? Le voici! Prends-le donc! Tu pourras descendre dans les volcans, traverser le feu, voler dans l'air.

ANTOINE

Oh! qu'ils me font mal! qu'ils me font mal!

DAMIS

Tu comprendras la voix de tous les êtres, les rugissements, les hennissements, les roucoulements.

APOLLONIUS

Car j'ai retrouvé, j'en suis sûr, le secret de Tirésias.

DAMIS

Il sait encore des chansons qui font venir à soi celui qu'on désire.

APOLLONIUS

J'ai appris des Arabes le langage des vautours et j'ai lu dans les grottes de Stropharabarnax la manière d'épouvanter le rhinocéros et d'endormir les crocodiles.

DAMIS

Quand nous voyagions autrefois, nous entendions, à travers les lianes, courir les licornes blanches. Elles se couchaient à plat ventre, pour qu'il montât sur elles.

APOLLONIUS

Tu monteras sur elles, aussi. Tu te tiendras aux oreilles. Nous irons, nous irons !

ANTOINE, pleurant.

Oh ! oh !

APOLLONIUS

Qu'as-tu ? viens donc !

ANTOINE, sanglotant.

Oh ! oh !

DAMIS

Serre ta ceinture ! noue tes sandales !

ANTOINE, sanglotant plus fort.

Oh ! oh ! oh ! oh !

APOLLONIUS

Et en route je t'expliquerai le sens des statues — pourquoi Jupiter est assis, Apollon debout, Vénus noire à Corinthe, carrée dans Athènes, conique à Paphos.

ANTOINE

Oh ! qu'ils s'en aillent, mon Dieu ! qu'ils s'en aillent !

APOLLONIUS

La connais-tu, la Vénus Uranienne qui scintille sous son arc d'étoiles? T'a-t-on dit les mystères de l'Aphrodite-Prévoyante? As-tu senti les étreintes de Vénus Barbue, ou médité les colères d'Astarté Furieuse? N'aie souci, j'arracherai leurs voiles, je briserai leurs armures, tu marcheras sur leurs temples, — et nous parviendrons jusqu'à la Mystérieuse et l'Inaltérable, jusqu'à celle des Maîtres, des héros et des purs, la Vénus Apostrophienne qui détourne les passions et tue la chair.

DAMIS

Et quand nous trouverons une pierre de sépulcre assez large, nous jouerons aux skirapies de Minerve, qui se jouent la nuit, dans l'automne, à la pleine lune rousse.

APOLLONIUS, frappant du pied.

Pourquoi donc ne vient-il pas?

DAMIS, frappant aussi du pied.

En marche!

APOLLONIUS, regardant Antoine fixement.

Doutes-tu de moi?

DAMIS, menaçant.

Doutes-tu de lui?
Sifflez, maître, le lion de Numidie, celui qui contenait l'âme d'Amasis.

ANTOINE

Mon Dieu! mon Dieu! est-ce qu'ils vont me prendre?

APOLLONIUS

Quel est ton désir? Le temps seulement d'y songer...

ANTOINE, joignant les mains.

Je glisse! arrêtez-moi!...

APOLLONIUS

Est-ce la science? est-ce la gloire? Veux-tu rafraîchir tes yeux sur des jasmins humides? Veux-tu sentir ton corps s'enfoncer comme en une onde, dans la chair douce des femmes pâmées?

ANTOINE, se tenant la tête et criant douloureusement :

Oh! encore! encore!

DAMIS

Oui, vraiment! De la montagne entr'ouverte, les diamants vont couler. Sur la croix que voici, les roses vont fleurir. Les sirènes à croupe de nacre vont te caresser de leurs chevelures et te bercer de leurs chansons.

ANTOINE

Saint Esprit! délivrez-moi!

APOLLONIUS

Veux-tu que je me change en arbre, en léopard, en rivière?

ANTOINE

Sainte Vierge, mère de Dieu, priez pour moi!

APOLLONIUS

Veux-tu que je fasse reculer la lune?

ANTOINE

Sainte Trinité, sauvez-moi!

APOLLONIUS

Veux-tu que je te montre Jérusalem toute éclairée pour le Sabbat?

ANTOINE

Jésus ! Jésus ! à mon aide !

APOLLONIUS

Veux-tu que je le fasse apparaître, Jésus?

ANTOINE, hébété.

Quoi?... Comment?...

APOLLONIUS

Ici, là!... Ce sera lui, pas un autre! Tu verras les trous de ses mains, le sang de sa plaie. Il jettera sa couronne, il maudira son père, il m'adorera le dos courbé.

DAMIS, bas à Antoine.

Dis que tu veux bien ! dis que tu veux bien !

ANTOINE se passe la main sur le visage, promène un regard effaré de tous côtés, puis, l'arrêtant sur Apollonius :

Va-t'en ! va-t'en ! va-t'en, maudit ! Retourne en enfer !

APOLLONIUS, exaspéré.

J'en arrive, j'en suis sorti pour t'y conduire! Les cuves de nitre bouillonnent, les charbons

flambent, les dents d'acier claquent, et les ombres se pressent aux soupiraux pour te voir passer.

ANTOINE, s'arrachant les cheveux.

Moi! grand Dieu! L'enfer pour moi!

L'ORGUEIL, surgissant derrière saint Antoine et lui mettant la main sur l'épaule.

Allons donc! un saint! est-ce possible?

DAMIS, avec des gestes engageants.

Voyons, bon ermite! cher saint Antoine! homme pur! homme illustre! homme qu'on ne saurait assez louer! Ne vous effrayez pas, cela tient à sa manière de dire exagérée! C'est une façon qu'il a prise aux Orientaux, mais il est bon, il est saint, il peut...

Damis s'arrête, et saint Antoine regarde APOLLONIUS, qui se met à dire d'une voix véhémente et suave tout ensemble :

Mais, plus loin que tous les mondes, au delà des cieux, par-dessus toutes les formes, rayonne le monde impénétrable et inaccessible des idées, tout plein du Verbe. Nous en partirons, nous franchirons d'un saut l'immense espace, et tu saisiras dans son infinité l'Éternel, l'Être!... Allons! en marche! donne-moi la main!

Et la terre, tout à coup se creusant en entonnoir, fait un

large abîme. Apollonius grandit, grandit. Des nuages couleur de sang roulent sous ses pieds nus, sa tunique blanche brille comme de la neige.

Un cercle d'or autour de sa tête, vibre dans l'air avec un mouvement élastique. Il tend la main gauche à saint Antoine et, de la droite, lui montre le ciel dans une attitude souveraine inspirée.

ANTOINE, éperdu.

Une ambition tumultueuse m'enlève à des hauteurs qui m'épouvantent, le sol fuit comme une onde, ma tête éclate.

Il se cramponne à la croix tant qu'il peut.

LES VALÉRIENS

Tiens! voilà nos couteaux!

LES CIRCONCELLIONS, reparaissant.

Tiens! voilà nos poignards!

LES CARPOCRATIENS

Tiens! voilà nos fleurs!

LES MONTANISTES

Tiens! voilà nos cilices, nos poisons, nos croix, nos chevalets.

MAXIMILLA et PRISCILLA, pleurant.

O doux Antoine ! nous entends-tu ? Arrive.

LES SABÉENS

Viens prier avec nous dans nos temples de granit qui sont en forme d'étoiles.

LES MANICHÉENS

Non ! cours à la fête du Bhéma. Tu t'asseoiras dans la chaire de Manès. Nous te frotterons de benjoin, tu boiras du vin cuit et tu comprendras les deux Principes, les douze Vases, les cinq Natures et les huit Terres, avec l'Omophore portant le monde sur ses épaules, et le Splenditenens à six visages qui le tient entre ses doigts pour empêcher qu'il ne vacille.

LES GNOSTIQUES

Nous t'ouvrirons la Gnose et tu monteras vers les Syzygies rayonnantes, qui te porteront au sein du Bythos éternel, dans le cercle immuable du Plérôme.

D'autres Hérésies arrivent.

ANTOINE, s'arrachant les cheveux.

Ah ! elles reviennent !

SIMON LE MAGICIEN, avec Ennoïa, habillée tout en or.

Oui! et elle revient aussi, elle! Comme toi, elle a souffert, mais la voilà joyeuse maintenant, et prête à chanter sans en finir! La trouves-tu belle, hein? la veux-tu? c'est l'Idée! aime-la donc! La pénitence l'avive et l'amour la brûle!

ANTOINE

Quelle prière dire? Qui implorer?

LA FAUSSE PROPHÉTESSE DE CAPPADOCE, passant au galop au fond de la scène, penchée sur le cou de sa tigresse et secouant sa résine.

Moi! moi!

LES PÉCHÉS CAPITAUX crient tous :

Nous! nous!

LA LUXURE

Réjouis ta chair!

LA PARESSE

Ne pense plus!

L'AVARICE

Cherche l'argent!

L'ENVIE

Dieu te hait! hais Dieu!

LES CIRCONCELLIONS

Tue-toi! tue-toi!

Les Hérésies et les Péchés entourent saint Antoine. Maximilla et Priscilla pleurent; Ennoia se met à chanter; Apollonius, avec son bâton blanc, trace des cercles de feu dans l'air; les Gnostiques ouvrent leurs livres; la Fausse Prophétesse, à l'horizon, se balance sur sa bête.

ANTOINE, éperdu.

Ah! Seigneur! Seigneur! raffermis ma foi! donne-moi l'espérance! fais que je t'aime! redouble ta colère s'il te plaît! mais pitié! pitié!

Trois blanches figures, les Vertus théologales, apparaissent sur le seuil de la chapelle.
Antoine, se débat.

Je vais à vous! aidez-moi!

LES PÉCHÉS

Quoi! tu nous repousses! nous sommes la joie!

LES HÉRÉSIES

Ah! tu nous abandonnes! nous, les filles de l'Église, la nature complexe du dogme chrétien! Car il agonisera quand nous serons mortes!

Antoine fait des efforts pour rejoindre les trois Vertus. L'Orgueil arrive par derrière et le pousse dans le dos, en avant. — Alors les Hérésies s'écartent et les Péchés reculent. La Luxure, en soupirant, s'asseoit sur le cochon et étale dessus sa belle robe à paillettes; la Paresse s'endort; la Colère ronge ses poings; l'Avarice, se baissant, fouille à terre; l'Envie met sa main devant ses yeux et regarde au loin; la Gourmandise s'accouve.

L'Orgueil reste debout.

DEUXIÈME PARTIE

Saint Antoine est dans la chapelle, entre les trois Vertus théologales. On entend un grand rire. Le Diable paraît, terrible, hideux, velu, — la bouche garnie de défenses comme un sanglier, et des flammes violettes lui sortent des yeux. L'Orgueil se redresse, l'Envie siffle, la Luxure se gratte les reins, l'Avarice tend la main, la Colère hurle, la Gourmandise fait claquer ses mâchoires, la Paresse soupire.

LE DIABLE

Ah ! je vous enfermerai dans la Géhenne et je vous fouetterai avec les cupidités d'un autre monde pour ranimer vos forces éteintes ! N'y a-t-il plus...

LES PÉCHÉS, tous à la fois.

C'est l'Orgueil qui l'a sauvé ! nous l'allions prendre !

LA LUXURE

Elle glace les cœurs sous des résolutions vertueuses !

L'AVARICE

Elle jette au vent mes trésors !

LA COLÈRE

Elle a inventé la clémence !

LA GOURMANDISE

Elle a institué le jeûne !

LA PARESSE

Son pied me frappe...

L'ENVIE

Elle me repousse ! Je m'agite continuellement à courir dans son ombre !

L'ORGUEIL descend une marche de la chapelle, tourne la tête sur l'épaule, entreferme ses paupières et répond :

T'ai-je jamais supplié de me suivre, toi Envie? Pourquoi viens-tu sucer à ma poitrine le venin qui la gonfle? Cela te ranime, avoue-le ! Tu te délectes, Avarice, à frotter tes regards sur la dorure de mes

palais, — et c'est moi, Colère, qui fais sonner les tambours! Ignores-tu donc, Gourmandise imbécile, les illusions que je te donne? Je cisèle tes plats, je régale les parasites! A moi les défis de mangeailles, les paris de boire dont on crève, et la cruauté du goinfre qui digère!

LES PÉCHÉS

Ah! comme elle se vante! comme elle bavarde!

L'ORGUEIL

Mais toi, Luxure, tu me devrais chérir!

J'emplis le cœur des patriciennes, et c'est là ce ce qui fait à leur sein ce majestueux mouvement si placide et si beau. J'ai la soie qui bruit, le bracelet qui sonne, la chaussure qui craque, la toilette éhontée, l'œil ouvert et l'âpre excitation que vous envoie l'insolence des attitudes. Je suis l'audace! je te pousse aux aventures! Toutes les ignominies se sèchent à mon foyer... Entends-tu hennir d'orgueil les prostitutions triomphantes?

LES PÉCHÉS

Eh! qu'importe, nous souffrons, nous autres!

L'ENVIE

Non! Père! c'est moi qu'il faut plaindre. Mes ongles sont usés : aiguise-les!



LA GOURMANDISE

Me voilà pleine jusqu'à la gorge ! — La peau du ventre me crève. Mais j'ai toujours faim, j'ai toujours soif ! Imagine quelque chose qui soit en dehors des nourritures et même de la création !

L'AVARICE

J'ai pourtant ravagé la terre, percé les montagnes, égorgé les animaux, abattu les forêts et vendu tout ce qu'il y avait à vendre : le corps et l'âme, les pleurs et le rire, le baiser, l'idée ! Oh ! si je pouvais attraper les rayons du soleil pour les fondre en pièces d'or !

LA COLÈRE

Frotte-moi, ô Père, avec un vinaigre distillé par la Haine. Car je tombe de langueur au sourire de la Luxure, ou bien aux séductions de l'Avarice. Que je casse ! que je broie ! que je tue ! Il me semble que j'ai l'Océan dans ma poitrine. Des fureurs s'y entre-choquent, et je frémis comme la falaise au battement des marées.

LA PARESSE, bâillant.

Sur un mol édredon... au souffle d'une brise... en bateau... ne faisant rien... hâh... hâh !

Elle s'endort.

LA LUXURE

Je voudrais, comme dans un gouffre qui n'en finirait, sentir que je descends continuellement, dans la volupté... Où est-elle, cette chose qu'il me semble poursuivre à travers la possession? Car j'entrevois, au fond du plaisir, comme un vague soleil dont les rayons m'éblouissent et dont la chaleur m'enflamme.

Oh! si j'avais, pour palper, des mains sur tout mon corps! si j'avais pour baiser, des lèvres au bout des doigts!

LE DIABLE

Ne criez pas si haut! Travaillez toutes ensemble! Aidez-moi!

Désignant saiut Antoine.

Faites éclore en sa pensée des imaginations nouvelles, et il aura un désespoir atroce, des déchirements de convoitise, des rages d'ennui! Qu'il passe des langueurs de la Paresse dans les frénésies de la Colère! Qu'il s'affame tout à coup devant des festins s'illuminant, qu'il se traîne en rut sur les planches de sa cabane, qu'il se compare aux heureux et qu'il exècre le monde! Qu'il s'exalte dans la pénitence et qu'il éclate d'orgueil! Qu'il soit à vous! qu'il soit à moi! Allez! convoquez les démons, vos fils et vos petits-fils, avec toutes les

fièvres, les fantaisies délirantes et les vastes amertumes.

Le Diable se retire au fond de la scène, s'asseoit sur la Paresse, pose la Luxure entre ses jambes et déploie, comme une chauve-souris, ses grandes ailes verdâtres, où les autres Péchés viennent s'abriter.

L'Orgueil, par derrière, passe la tête sur son épaule et le baise au front.

ANTOINE, entre les Vertus.

Reviendront-elles?

L'ESPÉRANCE

Nous sommes là! ne crains rien!

LA FOI, debout, toute droite et immobile.

Crois ce que tu ne vois pas, crois ce que tu ne sais pas, — et ne demande point à voir ce que tu espères, ni à connaître ce que tu adores! Les profanes n'écoutent que la voix des sens et le témoignage de l'entendement, mais les fils du Christ méprisent leurs sens et s'en rapportent à la parole du Verbe. Car le Verbe est éternel, les sens mourront et l'entendement s'évaporera, comme l'odeur d'un vin répandu!... Espère la grâce pour l'obtenir, garde-la pour qu'elle s'augmente, n'en désespère pas pour qu'elle revienne!

LA CHARITÉ, à genoux, comme auprès d'un moribond.

Jeûne pour les pécheurs, prie pour les idolâtres, macère-toi pour les impurs! arrache de ton âme toutes les affections du monde! Moins il y en aura, plus elle se tiendra haute, comme les sapins, sur les montagnes, qui vont diminuant de feuillage, à mesure qu'ils se rapprochent des cieux!

ANTOINE

Oh! parlez! parlez! Une douceur infinie me pénètre!

L'ESPÉRANCE, levant vers le ciel ses grands yeux bleus.

La barque roulait sur les flots, et Jésus dormait.

On entendait dans les ténèbres le vent qui criait, tout en colère : « Levez-vous, Maître, dirent-ils, et chassez les vents! »

La barque est ton cœur qui porte la Foi. Ne la laisse pas dormir, car la tempête augmentait parce que le Seigneur dormait. Quand il rouvrit la paupière, elle disparut.

Pour traverser d'un bord à l'autre, n'aie donc souci des éclairs qui t'éblouissent, des vagues qui t'assourdissent, — ni de la rame, ni de la voile, ni de la nuit, ni de l'orage! Le Seigneur n'est-il pas là?

ANTOINE, se serrant contre les Vertus.

Oh ! plus près ! plus près !

LA FOI

Hosannah ! gloire à Dieu !

Les Péchés tout à coup se mettent à hurler

ANTOINE, en sursaut.

Ah ! sauvez-moi !

LES VERTUS

Courage, Antoine ! Les tentations du Diable assailliront toujours la croyance du Seigneur, et les nefs tressailliront d'harmonie sous les rafales de l'ouragan qui flagellera leurs murs.

LES PÉCHÉS

Ils s'écrouleront à la fin[1], car nous sommes éternellement jeunes comme l'aurore, fortes comme la chair, immortelles comme l'esprit.

---

1. Ici s'intercale un passage supprimé par Flaubert et qui figure dans le manuscrit de 1856, sur une page collée à la page 76 :

LA FOI

Je grandirai, je deviendrai valeureuse et dominatrice.

LE DIABLE

Oui, allons! entrons! chassons-les!

UNE VOIX D'ENFANT

Mère! mère! attends-moi!

Et l'on voit accourir la Science, enfant en cheveux blancs et aux pieds grêles.

LA SCIENCE, à l'Orgueil.

Si tu savais comme je suis malade et quels bourdonnements j'ai dans la tête! Pourquoi, ô mère,

---

LA COLÈRE

Moi, je maudirai, je persécuterai, je brûlerai, j'assassinerai.

LA CHARITÉ

Je prodiguerai mon sang dans les apostolats. Je verserai l'aumône avec les consolations, et je laverai toutes les misères, depuis la plaie du lépreux jusqu'au sarcasme de l'impie.

L'ORGUEIL

Moi, j'emplirai l'église de pompes assyriennes. J'y mettrai des vases d'or, de la pourpre, des incrustations de diamants, des baldaquins en plumes d'autruche, — et le successeur de saint Pierre fera baiser par les rois le satin de ses sandales.

L'AVARICE

Je vendrai les os des martyrs, le rachat du crime, la chair de Dieu, les joies du Ciel.

L'ESPÉRANCE

La voix des cloches se répandra dans les airs, comme des

toutes ces écritures que j'épèle? Le vent parfois éteint mon flambeau, et alors, je reste seul pleurant dans les ténèbres...

LES PÉCHÉS

Qu'a-t-il donc? que lui faut-il?

L'AVARICE

Veux-tu venir avec moi?

---

séraphins qui chantent; et tous les peuples béniront le Très-Haut dans une langue sonore et pontificale.

LA LOGIQUE

Une rage démoniaque les fera délirer à l'infini. Il y aura des débordements de parole, des fleuves de sang.

LA FOI

Le parfum de mes encensoirs purifiera les âmes, et les plus forts se dégageront de toute étreinte, pour mieux aviver l'amour céleste, qui les brûlera continuellement.

LA LUXURE

Et l'homme toujours béant après mes joies, placera dans l'église son éternelle divinité : la Femme! Il la rêvera couronnée d'étoiles, souriante, blonde, les joues roses et les seins gonflés de lait, comme une Cybèle de Syrie!

LA LOGIQUE

Ainsi chacun assouvira, dans cette religion, les propres cupidités de son cœur. Le maître l'aimera pour les soumissions qu'elle exige, l'esclave pour les affranchissements qu'elle promet, le poète pour ses formes, le philosophe pour sa morale, d'autres pour sa politique ou son antiquité; car nous la pénétrerons de nos haleines, et nous l'enflammerons de nos ardeurs, puisque [nous sommes éternellement jeunes...].

LA SCIENCE

Non! j'ai poli les diamants, j'ai battu les monnaies, j'ai tissé les étoffes!

LA GOURMANDISE

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE

Non! je sais faire pousser la vigne et comment se chassent les bêtes.

L'ENVIE

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE

Non! je n'ai pas de haine.

LA COLÈRE

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE

Non! rien ne m'irrite!

LA PARESSE

Repose-toi!

LA SCIENCE

Non !... Comme les astres qu'elle contemple, ma pensée va toujours d'elle-même, accomplissant son irrésistible voyage, et nous décrivons ensemble dans les cieux de gigantesques paraboles.

LA LUXURE

Veux-tu venir avec moi ?

LA SCIENCE

Non ! je t'ai harassée d'ardeurs inquisitives, j'ai vu suer ton fard sous les efforts que tu faisais pour avoir du plaisir.

O Luxure, tu circules en liberté, belle et levant la tête. A tous les carrefours de l'âme, on retrouve ta chanson, et tu passes au bout des idées, comme la courtisane au bout des rues. Mais tu ne dis pas les ulcères qui rongent ton cœur, ni l'immense ennui qui suppure de l'amour !

Va-t'en ! va-t'en ! je suis las de ton visage.

J'aime mieux les fucus au flanc des falaises que tes cheveux dénoués ! J'aime mieux le clair de lune s'allongeant dans les ondes que ton regard éperdu se noyant dans la tendresse. J'aime mieux le marbre, la couleur, l'insecte et le caillou ! J'aime mieux ma solitude que ta maison et mon désespoir que tes chagrins.

L'ORGUEIL

Console-toi, petit! tu grandiras! Je te ferai boire d'un bon vin amer et coucher sur des herbes sauvages!

Antoine est toujours à genoux entre les trois Vertus théologales qui étendent devant lui leurs robes blanches pour l'abriter, mais

LE DIABLE prend la Science par la main, et, lui montrant la Foi dans la chapelle :

Regarde!... tu l'extermineras!

LA SCIENCE, donnant des coups de pied contre la porte.

Ouvrez-moi! il est temps!

LES PÉCHÉS grattent le mur avec leurs ongles.

Oh! le ciel s'ébranle! tout va crouler!

LA SCIENCE

Je te dirai les origines! je t'étalerai des preuves : tu verras...

LA FOI

N'importe! continue!

ANTOINE

Père qui êtes aux cieux...

Les Péchés hurlent, il se détourne.

Ah! que ferais-je?...

LA FOI

Prie le Fils!

LA SCIENCE

Origène pourtant l'a défendu!

LA FOI

Implore les Anges!

L'ORGUEIL

Mais ils ne peuvent, puisqu'ils sont incorporels, participer comme toi aux mérites de Jésus Christ! Ils n'ont pas souffert, ils n'ont pas de vertu: Ils te jalouseraient, s'ils te connaissaient.

LA CHARITÉ

Pense aux martyrs!

LA SCIENCE

Mais toutes les religions, tous les amours et tous les vices ont eu leurs martyrs, comme ton Dieu

ANTOINE

Oh! que je voudrais m'en aller prier sur leurs tombeaux!...

LA GOURMANDISE

La nuit, n'est-ce pas? quand les petites lampes grésillent dans le brouillard, parmi les plats de viande et les coupes qui fument... Les fidèles font des orgies pour le salut des morts, et ils s'en retournent le matin, en chancelant dans les herbes.

ANTOINE, tirant les Vertus par leurs robes.

Répondez donc! dites quelque chose! agissez vite!

LA FOI

Le dogme...

LA LOGIQUE, l'interrompant.

Rien ne le prouve!

LA CHARITÉ

La bonté du Seigneur...

L'ENVIE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! ah !

L'ESPÉRANCE

Les joies du Paradis...

LA LOGIQUE

Lequel donc ? Est-ce le jardin de Moïse ou la Jérusalem lumineuse, ou le ciel immonde d'Epiphane ? Iras-tu dans les planètes de Manès, dans les Champs Elysées des idolâtres, dans l'Empyrée vague des philosophes ?

Apporteras-tu avec toi, dans le firmament mystique, ton corps humain ressuscité ? Mais la chair et le sang n'y entrent pas, disait saint Paul !

Et saint Antoine n'entend plus la voix des Vertus dont les lèvres continuent à frémir d'un mouvement rapide et monotone, comme des feuilles d'arbre agitées. Il tend les oreilles et il reste tout béant.

LA LOGIQUE

Pourquoi tentait-Il Judas en lui confiant la bourse !

L'ENVIE

Il n'a pas succombé, Lui, car un ange le soutenait dans son angoisse.

LA LOGIQUE

Il n'était point pur du Péché, puisqu'Il naquit de la femme.

LA SCIENCE

Il descendait de Rahab la paillarde, de Bethsabé l'adultère, de Thamar l'incestueuse.

LA LOGIQUE

Pourquoi ne vint-Il pas chez Lazare, pourquoi repoussait-t-Il sa mère?

Pourquoi avait-Il besoin du baptême? Pourquoi avait-Il peur de mourir?

ANTOINE, aux Vertus.

Oh! vous pâlissez!

TOUS A LA FOIS

Ah! tu chanteras! tu danseras! tu riras!

Il court éperdu, pour fuir.

L'ORGUEIL crie :

Assez prié, Antoine ! tu as la grâce !

ANTOINE

Comment?... et les Tentations qui sont là ?

Le Diable fait aux Péchés un signe rapide.

L'ORGUEIL

Elles n'y sont plus ! regarde !

Les Péchés ont disparu.

ANTOINE, examinant.

Oui... en effet...

L'Orgueil, avec le serpent qu'elle tient dans sa poitrine, frappe la Foi au visage, et les Vertus s'en vont sans que l'ermite s'en aperçoive.

L'ORGUEIL reprend :

Sors de ta chapelle ! Sors donc ! hume l'air !

ANTOINE, dehors.

Comme la nuit est douce ! Comme le temps est pur ! Comme les étoiles scintillent !

Il se promène, les bras pendants. L'Orgueil marche derrière lui dans son ombre.

Comment les autres hommes peuvent-ils pourvoir à leur salut avec leur femme, leur métier, tous les tracas de la vie?.. Moi, grâce au ciel, rien ne me dérange. Je commence le matin par faire ma prière. Ensuite je donne à manger au cochon : cela m'amuse; puis je balaie ma case, je prends mes paniers; enfin arrive l'heure de l'oraison...

On entend rire le Diable.

J'ai été bien tourmenté tantôt... oui!... cruellement!... Oh! Je ne laisserai plus les mauvaises pensées revenir! Je sais maintenant comme elles s'y prennent.

Son pied heurte quelque chose : — il le ramasse.

Tiens! une coupe en argent! Il y a dedans une pièce d'or... Quoi? une seconde! une autre! Oh! oh! oh!

La coupe se remplit de pièces d'or.

Mais quelle couleur!... Cela change!... c'est de l'émeraude! oh! oh!... et elle se fait toute transparente! lumineuse!... C'est du diamant! elle me brûle! Ah!

Des rubis, des turquoises, des onyx, des perles et des topazes débordent de la coupe. Antoine lâche les mains. Elle se tient en l'air, et allongeant sa tige, s'épanouit par le haut, comme un grand lotus, d'où ruisselle continuellement une cascade de pierres précieuses.

Non! je ne veux pas!

Il donne un coup de pied dans la coupe : la vision disparaît.

Ah! quand donc serai-je tranquille? Quel pécheur je fais! Je ne puis avoir une idée sans perdre mon âme! A moi! à moi, souffrances de la chair!

Il saute sur sa discipline.

LE COCHON se réveille.

Quel rêve!

J'étais au bord d'un étang. J'y suis entré, car j'avais soif, et l'onde, tout à coup, s'est changée en lavure de vaisselle. Alors une brise chaude comme une exhalaison de cuisine a poussé vers ma gueule des restes de nourriture qui flottaient au loin, çà et là. Plus j'en mangeais, plus j'en voulais manger, et je m'avançais continuellement, faisant avec mon corps un sillon dans cette bouillie claire. J'y nageais éperdu, je me disais : « Dépêchons-nous »! La pourriture de tout un monde s'étalait autour de moi pour satisfaire mon appétit. J'entrevoyais, dans la brume, des caillots de sang noir, des flaques d'huile, des intestins bleus et les excréments de toutes les bêtes, avec le vomissement des orgies et le pus verdâtre qui suinte des plaies. Cela s'épaississait sous moi. J'enfonçais des quatre pattes; une averse nauséabonde, qui tombait menue comme des aiguilles, me piquait

les yeux, mais j'avalais toujours, car c'était bon. Bouillant de plus en plus et me pressant les côtes, le lac immense me brûlait, m'étouffait. Je voulais fuir, je ne pouvais remuer; je fermais la bouche, — il fallait la rouvrir; — et alors d'autres choses d'elles-mêmes s'y précipitaient, tout me gargouillait dans le ventre, tout me clapotait aux oreilles. Je hurlais, je râlais, je mangeais!... pouah! pouah! j'ai envie de me briser le crâne contre les pierres, pour me débarrasser de ma pensée!

ANTOINE, se fustigeant.

Aïe!... n'importe! pas de lâcheté... Oh là!... tiens, pécheur! tiens! souffre donc! pleure donc! crie donc!... Encore, crie!... crie!... Eh bien?... Je compterai jusqu'à cent! jusqu'à mille!

Il s'arrête.

Non, tu ne me vaincras pas, faiblesse de la chair!... Saigne, saigne!

Il recommence.

Mais!... je ne sens plus rien! Les piquants, sans doute, s'accrochent à ma tunique?

Il défait sa robe qui tombe jusqu'à sa ceinture. Il reprend sa flagellation, les coups résonnent.

Bon! sur la poitrine! dans le dos! sur les bras! sur les reins! sur le visage! J'ai besoin de battre! cela m'assouvit! plus fort donc!... Oh! oh! oh!...

Mais j'ai envie de rire maintenant. — Ha! ha! ha!... Je sens comme si des mains me chatouillaient tout le corps... déchirons-le! Oh là! ho! Mes nerfs se rompent!... Eh bien ?...

Il s'arrête.

C'est peut-être l'extase qui atténue les souffrances de la chair? je veux l'en écraser! Pas de grâce pour elle! va!

Il se fustige avec frénésie. Le Diable, placé par derrière, lui a pris le bras et le fait aller d'un mouvement furieux.

Malgré moi, mon bras continue! Qui me pousse?... Quels supplices! quelles délices! Je n'en puis plus! mon être se fond... je meurs.

Il s'évanouit et il croit voir :

Une rue avec des platanes en fleurs; à gauche dans l'angle, une petite maison dont la porte entr'ouverte laisse apercevoir une cour bordée de colonnes doriques, supportant les logements du premier étage: — l'on distingue, entre les colonnes, d'autres portes couvertes d'une laque bleue et rehaussées par des marquetteries en cuivre.

Au milieu de la cour, à genoux, une femme, en tunique jaune, emplit des corbeilles et des boîtes. Debout, près d'elle, appuyée contre une colonne et la regardant faire, se tient une autre femme, tout en blanc; son vêtement, fixé sur les épaules par une agrafe d'or, pend à grands plis droits, et le bout de ses pieds nus dépasse dans des sandales découvertes. Deux larges nattes blondes, tressées en losanges symétriques, s'évasent sur les oreilles et vont s'attacher par derrière à un tortis de perles fines d'où retombe en petites boucles tout le reste de sa chevelure.

LA COURTISANE

Dépêche-toi, Lampito ! il faut partir, avant même que les matelots ne soient éveillés !

La femme à genoux sanglote et l'autre femme reprend :

As-tu mis l'onguent de Délos dans les boîtes de plomb, et mes sandales de Patara dans le sachet à poudre d'iris ?

LAMPITO

Oui, maîtresse ! voici encore la lysimachia pour les cheveux, les pattes de mouches pour les sourcils, les racines d'acanthe pour le visage.

LA COURTISANE

Cache au fond, sous mes robes de Sybaris, les planchettes de sapin qui resserrent la taille, n'oublie pas le calcul d'onagre que m'a vendu le mage, ni l'ecbolada d'Égypte qui prévient les accouchements.

LAMPITO

Ah ! maîtresse, je ne te reverrai donc plus.

Elle pleure.

Saint Antoine se voit lui-même, voit un autre saint Antoine dans la rue, devant la maison de la Courtisane.

LA COURTISANE

Mets encore tout ce que j'ai de nard, de rhodinum, de safran, — et d'huiles d'amandes surtout; car là-bas, m'a-t-on dit, elles sont mauvaises. Puisqu'il m'aime depuis ce jour où il s'aperçut, au réveil, que sa barbe sentait bon, pour avoir dormi la figure sur ma poitrine, je dois faire que mon corps transpire de molles odeurs.

LAMPITO

Il est donc bien riche, ô maîtresse, ce roi de Pergame?

LA COURTISANE

Oui, Lampito, il est riche! et je ne veux pas, quand je serai vieille, mendier chez mes amants d'autrefois, ou devenir la complaisante des matelots. Dans cinq ans, dans dix ans, j'aurai beaucoup d'argent, Lampito! Je reviendrai, — et si je ne puis, comme Lamia, bâtir un portique à Sicyone, ou, comme Cleiné la joueuse de flûte, peupler le Péloponèse de mes statues d'airain, j'aurai (du moins je l'espère) de quoi nourrir de gâteaux carthaginois mon roquet de Syracuse. — Je prendrai un train de maison à la mode persique, avec des paons dans ma cour et des robes en pourpre d'Hermione brochées de lierres d'or, — et l'on dira: « C'est Démonassa la Corinthienne qui est revenue

vivre parmi nous! Heureux celui qu'elle aime! » Car la femme riche, ô Lampito, est toujours désirée!

LAMPITO

O maîtresse! la jeunesse d'Athènes va dépérir d'ennui!

Saint Antoine s'avance vers la porte.

LA COURTISANE

Qui donc marche dans la rue, Lampito?

LAMPITO

Maîtresse, c'est sans doute le vent qui souffle dans les platanes.

LA COURTISANE

J'ai peur des Archontes : s'ils savaient que je dois partir, ils m'arrêteraient.

LAMPITO

Mais au Carrefour-Doré, trois mules t'attendent, avec un guide sûr qui connaît les défilés.

LE FAUX ANTOINE, dans la rue.

Entrerai-je? n'entrerai-je pas?

LAMPITO

Ah ! que les festins seront tristes ! Aucune, comme toi, ne savait, dans la bibasis dorienne, soulever à temps égaux son jupon rayé, ni danser la martypsa d'une façon plus merveilleuse ! Quand tu tournais autour des lits, la taille renversée, le bras droit étendu, en faisant, dans tes mains, sonner tes crotales noires, le vent de ton écharpe remuait les cheveux sur le front des convives, qui se penchaient entre les flambeaux, pour voir passer ta danse.

Le faux Antoine s'arrête.

LA COURTISANE

Qui donc soupire dehors, Lampito?

LAMPITO

Personne, maîtresse !... Sans doute les tourterelles qui roucoulent sur la terrasse.

LE FAUX ANTOINE

Si j'entrais ?...

LAMPITO

Tu buvais du Mendès dans les coupes carchésiennes. Tu t'asseyais sur les genoux des grands, et chacun, te prenant par la taille, voulait que tu

dises quelque chose. — Les philosophes échauffés dissertaient sur le Beau, les peintres, avec de grands gestes, s'ébahissaient de ton profil, et les poètes, pâlissant, se sentaient frissonner sous leurs tuniques.

Ce ne sont pas des Barbares qui peuvent non plus t'applaudir, lorsque tu t'allonges comme un nageur sur l'épigonion aux quarante cordes d'or, ou quand, sous l'archet d'ivoire, ronfle ta cithare creuse, et que ta bouche aux doux accents s'ouvre pour les mélodies de la Muse. O Démonassa, toi qui as les sourcils courbes comme l'arc d'Apollon et dont le visage est beau comme la mer tranquille, tu n'auras plus les longues Thesmophories se déroulant avec des chœurs sur le chemin d'Eleusis, ni le théâtre de Bacchus qui glapit de la voix des mimes, ni le port, où l'on se promène, les soirs!...

LA COURTISANE

Mais, Lampito, quelqu'un frappe à la porte!

LAMPITO

Non, maîtresse!... c'est l'auvent qui bat contre le mur.

LE FAUX ANTOINE, tenant le marteau.

Mes genoux tremblent, je n'oserai.

LA COURTISANE, se promenant sous les colonnes la tête basse, les bras pendants.

Hélas ! hélas ! il faut partir !... Adieu les longues causeries de l'atelier avec les bons sculpteurs, au bruit des ciseaux de fer qui sonnaient sur les marbres de Paros. Le maître, nu bras, pétrissait la brune argile. Du haut de l'escabeau, où je posais debout, je voyais son vaste front se plisser d'inquiétude. Il cherchait sur mon corps la forme conçue, — et il s'épouvantait en l'y découvrant tout à coup plus splendide même que l'idéal, et moi, je riais à voir l'art se désespérer, à cause du dessin de ma rotule et des fossettes de mon dos.

Le faux Antoine pousse la porte.

LAMPITO, se jetant sur Démonassa.

Maîtresse ! maîtresse ! c'est l'étranger qui m'avait dit de n'en rien dire !...

Tout disparaît.

ANTOINE se relève.

Où étais-je donc?... dans une rue d'Athènes?... Je n'y ai jamais été cependant !... N'importe ! je suis sûr que les choses s'y trouvent ainsi.

D'où vient que j'y pense encore?... Cela est mal ! Mais pourquoi ?... Le moindre de mes désirs est tellement clos d'obstacles, que j'y peux circuler tout

à mon aise, sans aucune crainte de péril. Si même je n'étais venu dans la solitude qu'après l'exercice des passions, leur rêve maintenant ne me tourmenterait pas... peut-être. Je connaîtrais les caresses qui damnent... le charme des affections maudites... les férocités du plaisir...

Il se frappe le front.

Ah! encore! encore! où ma pensée court elle? Je finis par perdre toute possession de moi-même, tant elle se trouve diffuse et répandue.

Il se croise les bras et soupire.

Autrefois pourtant j'étais calme, je vivais dans la simplicité de ma foi, et, chaque matin, quand je m'éveillais, je sentais mon âme s'épanouir sous le regard de Dieu, comme une prairie couverte de rosée qui fume au soleil!... — Oui, autrefois! au commencement... je venais de quitter la maison...

LE COCHON

J'ai souvenir d'une basse-cour, entre quatre murs, avec une mare bourbeuse, un large fumier gras et une auge de bois neuf, toujours pleine de son. Je dormais à l'ombre, le groin posé sur des tétines roses, et j'avais continuellement dans la gorge le goût du lait.

ANTOINE

Qui l'habite maintenant, la maison paternelle?... Oh! comme ma mère pleurait, quand je suis

parti!... Pense-t-elle à moi toujours?... Vit-elle encore?... Elle doit être bien vieille... bien vieille!...

Et, clignant des yeux vers l'horizon, il aperçoit tout au loin, au milieu des sables, de petites cabanes en terre grise sous un bouquet de palmiers dont les rameaux se balancent. Des chiens se traînent sur les seuils déserts, un troupeau de buffles passe et même il distingue, dans les palissades de roseau sec, des poules picorant du blé, sous le ventre des ânes.

Mais UNE VIEILLE FEMME, qui file au fuseau, sort de sa maison en regardant d'un air inquiet. — Elle est toute courbée, ridée, maigre, couverte de haillons, et, de temps à autre, pour essuyer ses paupières rouges, elle prend à pleines mains les longs cheveux qui lui pendent sur les épaules, plus blancs et pêle-mêle que le lin de sa quenouille, et elle murmure :

Les publicains ont tout enlevé!... Je suis malade... Je vais mourir... Où est-il donc?

ANTOINE

Me voilà, mère! c'est moi! c'est moi! je reviens!

Et, courant les bras étendus, il se heurte contre la roche et s'y ensanglante le visage. — Il regarde autour de lui. La lampe brûle, le cochon sommeille, les bribes des paniers, par terre, se soulèvent au vent.

Il pleure.

Ah! je suis blessé!... je souffre!... Je n'ai pourtant jamais fait de mal à personne, moi! D'où vient tout cela? pourquoi donc?

Silence. Il reprend :

Il faudrait... que je puisse fixer mon attention sur quelque chose d'inébranlable et qu'elle n'en bougeât pas ; — mais sur quoi ?... Ah ! si j'essayais de lire cette vieille Bible que l'ermite Paul, en mourant, m'a donnée !

Il va dans sa cabane, en rapporte un livre, s'asseoit sur le banc, feuillette tout au hasard, puis il lit :

« ... après s'être consolé de cette perte, alla à Thamnas avec Hiras d'Odolla, le pasteur de ses troupeaux... »

Ah !... cela me fait du bien... ma tête se dégage !

« ... pour voir ceux qui tondaient ses brebis... »

Un bêlement part de l'horizon.

C'est comme si j'y étais... et même il me semble qu'au loin...

Une lueur ardente poudroie dans l'atmosphère : les terrains se haussent, et le sable tout doucement disparaît sous l'herbe.

« Thamar ayant été avertie que Judas, son beau-père, allait à Thamnas... »

De grandes montagnes découpent dans un ciel violet leurs pics bleus escalopés. Il y a des tentes sur les collines, avec des troupeaux de moutons noirs. On entend crier des pasteurs ; les clochettes tintent.

Et, continuant à lire, Antoine voit en face de lui deux chemins qui s'entre-croisent.

Une femme vient s'asseoir au bord. Ses prunelles brillent dans la fente de son voile blanc qui lui passe

à plusieurs tours sur le visage, et écarte de sa tête ses gros anneaux d'or, en soulevant le bout de ses oreilles. La brise colle contre son ventre sa robe d'été qui s'agite derrière elle, en claquant à l'air, comme un drapeau.

Un pasteur s'avance vêtu d'un manteau jaune attaché autour de son front par un cercle d'airain. Il porte un bâton recourbé et marche gravement dans des sandales en peau de bouc.

Il s'approche, — ils sont face à face, — ils se parlent bas. L'homme retire de son doigt une bague d'argent, de sa tête le cercle d'airain, dépose son bâton, et LA FEMME passe la bague à son doigt, le cercle à son bras, prend le bâton et dit :

Tout de suite!... là!...

LE PASTEUR

Mais les crottes de bouc abîmeraient ta belle robe.

Ils s'éloignent et le pasteur reprend :

Il doit y avoir, aux environs, quelque citerne abandonnée...

LA FEMME

Tu es sot comme un enfant, pasteur à barbe longue!

LE PASTEUR, en riant.

Quelle joyeuse fille tu fais! toi. Je voudrais bien voir ta figure.

LA FEMME, d'un air effrayé.

Non pas! non pas!

Elle s'accouve, sa robe jaune s'accroche par la frange aux épines, et le soleil devient si fort, si lumineux, qu'ils disparaissent dans un éblouissement. — Les roches se fendent, les herbes s'enflamment, toute la vallée fume comme si elle était couverte de cratères. De grands nuages glissent sur le ciel, pareils à d'immenses voiles de pourpre emportés par le vent.

ANTOINE, haletant, laisse tomber la Bible.

Oh! j'ai soif! ma chair brûle!

Tout disparaît, et, à la lueur oblique de la lune, on aperçoit une onde claire, qui va se perdant sous des troncs d'arbres. — Les grosses racines hors de l'eau sont couvertes de mousse. Les branches supérieures se courbent en dôme, et, çà et là, passe un jour verdâtre qui chatoie sur les feuilles, tremblotte à la pointe des herbes, scintille contre les cailloux, allonge des moires sur le sable mouillé. Des vapeurs blanches, suspendues, se déchirent lentement. La rosée coule le long des écorces, et un grand saule traverse tout, avec une liane qui retombe, d'un bout à l'autre.

Ah! qu'il fait bon! il pleut! J'entends les gouttes... et ma poitrine se dilate à des senteurs de verdure... comme autrefois, dans ma jeunesse, quand je courais sur les montagnes après les cerfs légers...

Il tombe en rêverie.

Et la voix des chiens m'arrivait avec le bruit des torrents et le murmure du feuillage.

Deux lévriers accouplés passent leurs museaux par les branches, tout en tirant sur la corde que retient du doigt une jeune femme court-vêtue. Elle marche vite en regardant derrière elle. Un petit carquois lui bat sur le dos. La fraîcheur du matin a rendu rose sa figure ovale couronnée de cheveux bruns humides.

Elle jette sur le gazon ses flèches et son arc, attache à un troëne ses chiens qu'elle apaise, et, s'appuyant sur une seule jambe, se met à défaire le lacet de sa chaussure crétoise.

Des fluides de feu me courent sous la chair, — des envies de vivre me prennent. Tout mon être rugit ! J'ai faim, j'ai soif !...

Antoine s'avance. D'autres femmes accourent. Elles retirent leurs vêtements qu'elles accrochent aux branches des arbres. Elles frissonnent, entrent dans l'eau, la tâtent avec le pied, s'en jettent au visage. Elles rient, — il rit. Elles se penchent, — Antoine se penche.

Ah ! ah ! ah ! vive la gaîté ! Je barbotte, je bois, je suis heureux ! Il ne me manque qu'une table bien servie !...

Alors se découvre sous un ciel noir une salle immense, éclairée par des candélabres d'or.

Des socles de porphyre, supportant des colonnes à demi perdues dans l'ombre, tant elles sont hautes, vont s'alignant à la file, en dehors des tables, qui se prolongent jusqu'à l'horizon, où apparaissent, dans une vapeur lumineuse, des architectures énormes, pyramides, coupoles, escaliers, perrons, — des arcades avec des colonnades et des obélisques sur des dômes. Entre les lits de

bronze à pieds d'argent et les longues buires d'où ruisselle un vin noir, des chœurs de musiciens couronnés de violettes pincent de grandes harpes, en chantant d'une voix vibrante, — et, tout au fond, plus haut, seul, coiffé de la tiare et vêtu d'écarlate, mange et boit, le Roi Nabuchodonosor.

Derrière lui, une statue colossale faite à son image étouffe des peuples entre ses bras, et, portant un diadème de pierres creuses qui renferment des lampes, projette tout à l'entour des rayonnements bleus.

Aux quatre coins de sa table, quatre prêtres, en manteaux blancs et bonnets pointus, tiennent des encensoirs dont ils l'encensent. Par terre, sous lui, rampent les rois captifs sans pieds ni mains, auxquels il jette à manger; et plus bas se tiennent ses frères, avec un bandeau sur les yeux, étant tous aveugles.

Les esclaves courent portant des plats, des femmes circulent versant à boire, les corbeilles crient sous le poids des pains, et un dromadaire chargé d'outres percées passe et revient, laissant couler de la verveine pour rafraîchir les dalles. Les couteaux miroitent, les fleurs s'effeuillent, les pyramides de fruits s'écroulent, les candélabres brûlent.

Des belluaires amènent en souriant des lions qui se mettent à gronder. Des danseuses, les cheveux pris dans des filets, tournent sur les mains, en crachant du feu par les narines. Des bateleurs nègres jonglent, des oiseaux s'envolent, des enfants nus se lancent des pelotes de neige qui s'écrasent en tombant contre les argenteries claires. Les cymbales retentissent, le roi boit. Il essuie avec son bras les parfums de sa figure. Il mange dans les vases sacrés. Il roule des yeux.

C'est comme le bruit de la mer, tant il y a de monde! Et un nuage flotte sur le festin, tant il y a de viandes et d'haleines! Quelquefois une flammèche des grands flambeaux s'envole, arrachée par le vent, et traverse la nuit comme une étoile qui file.

Tout à coup un homme vêtu de peaux de chèvre apparaît. Le roi tombe de son trône, les colonnes avec leurs chapiteaux se renversent comme des arbres, les plats s'entre-choquent comme des vagues d'or, tout le

monde se lève et l'on n'aperçoit plus que des dos qui fuient...

Antoine se retrouve devant sa cabane. Il fait grand jour.

Comment!... le soleil brille! — et tout à l'heure j'étais dans la nuit! Voilà bien ma cabane cependant, c'est bien moi. (Il se palpe.) Voilà mon corps! voilà mes mains! Mon cœur palpite; et le cochon est toujours là... vautré sur le sable avec l'écume à la bouche. Voyons! voyons! remettons-nous! Je suis seul!... Non! personne n'est venu; cela est sûr!

Mais il voit en face de lui trois cavaliers montés sur des onagres, vêtus de robes vertes, tenant des lys à la main et se ressemblant tous de figure. Ils ne bougent point, — les onagres non plus, qui, abaissant leurs oreilles longues, et, tendant le cou, montrent leurs gencives, en écartant les lèvres.

Antoine se retourne; et il voit trois autres cavaliers semblables, sur de pareils onagres, dans la même posture.

Il se recule. Alors les onagres, tous à la fois, font un pas et frottent leur museau contre lui, en essayant de mordre son vêtement.

Un bruit de tamtam et de clochettes. Une grande clameur, des voix qui crient: « Par ici!... par ici!... c'est là! » — et des étendards paraissent entre les fentes de la montagne, avec des têtes de chameaux en licol de soie rouge, des mulets chargés de bagages, et des femmes couvertes de voiles jaunes, montées à califourchon sur des chevaux pie.

Les bêtes haletantes se couchent. Les esclaves se précipitent sur les ballots, pour en dénouer les cordes avec leurs dents. On déroule des tapis bariolés, on étale par terre des choses qui brillent.

Un éléphant blanc, caparaçonné d'un filet d'or, accourt en secouant le bouquet de plumes d'autruches attaché à son frontal. Sur son dos, parmi des coussins de laine bleue, jambes croisées, paupières à demi closes et se balançant la tête, il y a une femme si splendidement vêtue qu'elle envoie des rayons tout autour d'elle, et derrière, à la croupe, debout sur un pied, un nègre en bottines rouges, avec des bracelets de corail, tient à sa main une grande feuille ronde, dont il l'évente, en souriant.

La foule se prosterne, l'éléphant plie les genoux, et la reine de Saba, se laissant glisser de son épaule, descend sur les tapis et s'avance vers saint Antoine.

Sa robe en brocart d'or, divisée régulièrement par des falbalas de perles, de jais et de saphirs, lui serre la taille dans un corsage étroit rehaussé d'applications de couleur qui représentent les douze signes du zodiaque. Elle a des patins très hauts dont l'un est noir et semé d'étoiles d'argent, avec un croissant de lune, et l'autre, qui est blanc, est couvert de gouttelettes d'or, avec un soleil au milieu.

Ses larges manches, garnies d'émeraudes et de plumes d'oiseaux, laissent voir à nu son petit bras rond orné, au poignet, d'un bracelet d'ébène ; et ses mains, chargées de bagues, se terminent par des ongles si pointus, que le bout de ses doigts ressemble presque à des aiguilles. Une chaîne d'or plate lui passant sous le menton monte le long de ses joues, s'enroule en spirale autour de sa haute coiffure, poudrée de poudre bleue, puis, redescendant, lui effleure les épaules et vient s'attacher sur la poitrine à un petit scorpion de diamant qui allonge la langue entre ses seins.

Deux grosses perles blondes tirent ses oreilles. Le bord de ses paupières est peint en noir. — Elle a sur la pommette gauche une tache brune, et elle respire en ouvrant la bouche, comme si son corset la gênait.

Elle secoue, tout en marchant, un parasol vert à manche d'ivoire, entouré de sonnettes vermeilles, — et douze négrillons crépus portent la longue queue de sa belle robe, dont un singe tient l'extrémité qu'il soulève de temps à autre, pour regarder dessous.

LA REINE DE SABA

Ah ! bel ermite ! bel ermite ! mon cœur défaille !

ANTOINE, en se reculant.

Va-t'en ! tu es une illusion ! je le sais ! arrière !

LA REINE DE SABA

A force de piétiner d'impatience, il m'est venu des calus au talon et j'ai cassé un de mes ongles. J'envoyais des bergers qui restaient debout sur les montagnes, la main étendue devant les yeux, et des chasseurs qui criaient ton nom dans les bois, et des espions qui parcouraient toutes les routes, en demandant à chaque passant : « L'avez-vous vu ? »

Le soir, enfin, je descendais de ma tour, c'est-à-dire que mes servantes m'emportaient dans leurs bras ; car je m'évanouissais régulièrement, quand se levait l'étoile de Sirius.

ANTOINE, à part.

Mais j'ai beau fermer mes paupières, je l'aperçois toujours !...

LA REINE DE SABA

On me faisait revenir, en brûlant des herbes, et l'on m'introduisait dans la bouche, avec une spa-

tule de fer, une confiture des Indes qui a la vertu de rendre les rois heureux, et dont j'ai tant avalé qu'il m'en reste au fond de la gorge une démangeaison.

Je passais mes nuits le visage tourné vers la muraille, et je pleurais ! Mes larmes, à la longue, ont fait deux petits trous sur la mosaïque, comme des flaques d'eau de mer dans les rochers. — Car je t'aime... Oh oui ! beaucoup !

Elle lui prend la barbe.

Ris donc, bel ermite ! ris donc ! Je suis très gaie, tu verras ! Je pince de la lyre, je danse comme une abeille et je sais une foule d'histoires à raconter, toutes plus divertissantes les unes que les autres.

Tu ne t'imagines pas la longue route que nous avons faite ! L'ongle des chameaux est usé, et voilà les onagres des courriers verts qui sont morts de fatigue.

Antoine regarde, et les onagres en effet sont étendus par terre, immobiles.

Depuis trois grandes lunes, ils ont couru d'un train égal, avec un caillou dans les dents pour couper le vent, la queue toujours droite, le jarret toujours plié et galopant toujours ! On n'en retrouvera pas de pareils ! Ils me venaient de mon grand-père maternel, l'empereur Saharil, fils d'Iakhschab, fils d'Iaarab, fils de Kastan. Ah ! s'ils vivaient encore, nous les attellerions à une litière

pour nous en retourner vite à la maison. Mais... Comment?... à quoi songes-tu?

Elle l'examine.

Ah! quand tu seras mon mari, je t'habillerai, je te parfumerai, je t'épilerai.

Antoine reste tout immobile, plus raide qu'un pieu, pâle comme un mort et les yeux écarquillés.

Tu as l'air triste! à cause donc? est-ce de quitter ta cabane? Moi, j'ai tout quitté pour toi, — jusqu'au roi Salomon qui, cependant, a beaucoup de sagesse, vingt mille chariots de guerre, et une belle barbe! Je t'ai apporté mes cadeaux de noces. Choisis!

Elle se promène entre les rangées d'esclaves et les marchandises.

Voici du baume de Génézareth, de l'encens du Cap Gardefan, du ladanon, du cinnamome et du silphium bon à mettre dans les sauces. Il y a là-dedans des broderies d'Assur, des ivoires du Gange, de la pourpre d'Elisa; et cette boîte de neige contient une outre de Chalibon, vin réservé pour les rois d'Assyrie et qui se boit pur dans une corne de licorne. Voilà des colliers, des agrafes, des filets, des parasols, de la poudre d'or de Baasa, du cassiteros de Tartessus, du bois bleu de Pandio, des fourrures blanches d'Issedonie, des escarboucles de l'île Palœsimonde, et des cure-dents

faits avec les poils du tachas, — animal perdu qui se trouve sous la terre. Ces coussins sont d'Emath et ces franges à manteau, de Palmyre. Sur ce tapis de Babylone, il y a... Mais viens donc! viens donc!

Elle tire saint Antoine par la manche. Il résiste. Elle continue :

Ce tissu mince qui craque sous les doigts, avec un bruit d'étincelles, est la fameuse toile jaune apportée par les marchands de la Bactriane. Il leur faut quarante-trois interprètes dans leur voyage. Je t'en ferai faire des robes que tu mettras à la maison.

Poussez les crochets de l'étui en sycomore et donnez-moi la cassette d'ivoire qui est au garot de mon éléphant!

On retire d'une boite quelque chose de rond recouvert d'une peau, et l'on apporte un petit coffret chargé de ciselures.

Veux-tu le bouclier de Djian-ben-Djian, celui qui a bâti les Pyramides? Le voilà! il est composé de sept peaux de dragons mises l'une sur l'autre, jointes par des vis de diamant et qui ont été tannées dans de la bile de parricide. Il représente d'un côté toutes les guerres qui ont eu lieu depuis l'invention des armes, et, de l'autre, toutes les guerres qui auront lieu jusqu'à la fin du monde. La foudre rebondit dessus, comme une balle de

liège. Si tu es brave, tu le passeras à ton bras et tu le porteras à la chasse.

Mais si tu avais ce que j'ai dans ma petite boîte! Retourne-la! tâche de l'ouvrir! Personne n'y parviendrait. Embrasse-moi, je te le dirai.

Elle prend saint Antoine par les deux joues; il la repousse á bras tendus.

C'était une nuit que le roi Salomon perdait la tête. Enfin, nous conclûmes un marché. Il se leva et, sortant à pas de loup...

Elle fait une pirouette.

Ah! ah! bel ermite! tu ne le sauras pas! tu ne le sauras pas!

Elle secoue son parasol, dont toutes les clochettes tintent..

J'ai bien d'autres choses encore, va! J'ai des trésors enfermés dans des galeries où l'on se perd comme dans un bois. J'ai des palais d'été en treillage de roseaux et des palais d'hiver en marbre noir. Au milieu de lacs grands comme des mers, j'ai des îles rondes comme des pièces d'argent, toutes couvertes de nacre et dont les rivages font de la musique au battement des flots tièdes qui se roulent vers le sable. Les esclaves de mes cuisines prennent des oiseaux dans mes volières et pêchent le poisson dans mes viviers. J'ai des graveurs continuellement assis pour creuser mon portrait

sur des pierres dures, des fondeurs haletants qui coulent mes statues, des parfumeurs qui mêlent le suc des plantes à des vinaigres et battent des pâtes. J'ai des couturières qui me coupent des étoffes, des orfèvres qui me travaillent des bijoux, des coiffeuses qui sont à me chercher des coiffures, et des peintres attentifs versant sur mes lambris des résines bouillantes qu'ils refroidissent avec des éventails. J'ai des suivantes de quoi faire un harem, des eunuques de quoi faire une armée. J'ai des armées, j'ai des peuples! J'ai dans mon vestibule une garde de nains, portant sur le dos des trompes d'ivoire.

Antoine soupire.

J'ai des attelages de gazelles, des quadriges d'éléphants, des couples de chameaux par centaines, et des cavales à crinières si longues que leurs pieds y entrent quand elles galopent, — et des troupeaux à cornes si larges que l'on abat les bois devant eux quand ils pâturent. J'ai des girafes qui se promènent dans mes jardins et avancent leur tête sur le bord de mon toit, quand je prends l'air après-dîner.

Assise dans une coquille et traînée par des dauphins, je me promène dans les grottes, écoutant tomber l'eau des stalactites. Je vais au pays des diamants, où les magiciens, mes amis, me laissent choisir les plus beaux; puis je remonte sur la terre et je rentre chez moi.

Elle allonge les lèvres, pousse un sifflement aigu, et un grand oiseau qui descend du ciel vient s'abattre sur le sommet de sa chevelure dont il fait tomber la poudre bleue. Son plumage de couleur orange semble composé d'écailles métalliques. Sa petite tête garnie d'une huppe d'argent représente un visage humain. Il a quatre ailes, des pattes de vautour et une immense queue de paon, qu'il étale en rond derrière lui. Il saisit dans son bec le parasol de la reine, chancelle un peu avant de prendre son aplomb, puis hérisse toutes ses plumes et demeure immobile.

Merci, beau Simorg-Anka ! toi qui m'as appris où se cachait l'amoureux. Merci ! merci ! messager de mon cœur !

Il vole comme le désir. Il fait le tour du monde dans sa journée. Le soir, il revient, il se pose aux pieds de ma couche ; il me raconte ce qu'il a vu : les mers qui ont passé sous lui avec les poissons et les navires, les grands déserts vides qu'il a contemplés du haut des cieux, et toutes les moissons qui se courbaient dans la campagne, et les plantes qui poussaient sur le mur des villes abandonnées.

Elle passe langoureusement ses bras au cou de saint Antoine.

Oh ! si tu voulais ! si tu voulais... J'ai un pavillon sur un promontoire, au milieu d'un isthme, entre deux océans. Il est lambrissé de plaques de verre, parqueté d'écailles de tortue, et s'ouvre aux quatre vents du ciel.

D'en haut, je vois revenir mes flottes et les

peuples qui montent la colline avec des fardeaux sur l'épaule. Nous dormirions sur des duvets plus mous que des nuées, nous boirions des boissons froides dans des écorces de fruits, et nous regarderions le soleil à travers des émeraudes! Viens!

Le Simorg-Anka fait tourner comme des roues les yeux scintillants de sa queue, et la reine de Saba soupire :

Mais je meurs! je meurs!

Antoine baisse la tête.

Ah! tu me dédaignes!.. Adieu!

Elle s'éloigne en pleurant. Le cortège se met en marche; Antoine la regarde; elle s'arrête.

Bien sûr?... Une femme si belle! qui a un bouquet de poil entre les seins!

Elle rit. Le singe qui tient le bout de sa robe la soulève à bras tendus, en bondissant.

Tu te repentiras, bel ermite! tu gémiras, tu t'ennuieras. Mais je m'en moque! là! là! là!... Oh! oh!... Oh! oh!

Elle s'en va, la figure dans les mains, en sautillant à cloche-pied. Les esclaves défilent devant saint Antoine, les chevaux, les dromadaires, l'éléphant, les suivantes, les mulets qu'on a rechargés, les négrillons, le singe, les courriers verts tenant à la main leur lys cassé, et la reine de Saba s'éloigne, en poussant une sorte de hoquet convulsif qui ressemble à des sanglots ou à un ricanement.

Mais sa robe traînante, qui s'allonge par derrière à mesure qu'elle s'en va, arrive comme un flot jusqu'aux sandales de saint Antoine. Il pose le pied dessus : tout disparaît.

ANTOINE

Qu'ai-je fait? misérable!

Il se désole.

Ah! comment me débarrasser de l'illusion continuelle qui me persécute? Les cailloux du désert, l'eau saumâtre que je bois, la bure que je porte se changent, pour ma damnation, en pavés de mosaïque, en flots de vin, en manteaux de pourpre. Je me roule par le désir dans les prostitutions des capitales et la pénitence s'échappe de mes efforts, comme une poignée de sable qui vous glisse entre les doigts plus on serre la main!... Ce qui m'exaspère surtout, c'est la fugacité de cet innombrable ennemi! Où est-il donc?...

Une fureur le prend.

Je vais m'enfoncer dans des idées tragiques, me forcer, par mortification, à penser à des choses tristes, puisque la pénitence est insuffisante, — me donner des douleurs par la pensée.

Mais j'aimerais mieux les souffrances du corps, fussent-elles intolérables! Oui, plutôt m'étreindre avec des bêtes féroces, voir ma chair voler comme

un fruit rouge au tranchant des glaives!... Ah! j'aimerais mieux cela! j'aimerais mieux cela!

Et il aperçoit soudain l'intérieur d'une tour. Elle est percée d'un créneau qui découpe tout en haut, dans la couleur sombre du mur, un étroit carré de ciel bleu; — et un filet de sable coule par ce créneau, sans bruit, continuellement, de manière à emplir peu à peu la tour. Il y a sur le sol des masses grises d'une forme étrange, vagues comme des statues en ruines. Une sorte de palpitation les agite, et Antoine à la fin reconnait des hommes, tous assis par terre, les deux bras sur les genoux, le poing sous les aisselles et tenant à leur main droite un couteau, dans une attitude farouche et désespérée. Ils relèvent la tête lentement. Leurs cheveux et les poils de leur barbe sont blancs de poussière, leurs prunelles toutes jaunes, leurs pommettes aiguës, et leurs narines bordées de noir, comme celles des gens qui vont mourir. Ils viennent l'un après l'autre, en se traînant, frapper à la même place contre les pierres du mur, puis ils laissent retomber leurs grands bras maigres, pareils à des ceps de vigne desséchés.

Mais un rat passe vite au milieu d'eux. Ils se jettent dessus avec leurs couteaux, et Antoine ne distingue plus rien, tant la mêlée devient furieuse.

Il les revoit accroupis tous en rond, devant un cadavre mutilé, dont ils prennent avec leurs mains de grands lambeaux. Des perles rouges suintent sur la muraille. Leurs yeux roulent effroyablement, leurs dents bruissent comme des fers de faulx qui s'entre-choquent, et saint Antoine les entend murmurer : « Nos pères ont mangé des raisins verts et nous avons les dents tout agacées ». — Mais le sable qui descend par le créneau s'accumule autour d'eux, monte jusqu'à leurs épaules, et ils répètent : « Nos pères ont mangé des raisins verts et nous avons les dents tout agacées ». Le sable monte jusqu'à leurs lèvres, jusqu'à leurs yeux, jusqu'à leur front. Le sommet des crânes seul apparaît. Tout est recouvert et l'on n'entend plus rien.

Horrible!

Il se prend la tête à deux mains.

Oh! ma pauvre tête! Comment faire pour en arracher ce qui la remplit, et même pour savoir si j'ai réellement vu les choses que j'ai vues?

Si cela était des choses... elles auraient un enchaînement, un motif... Eh non! non! je me trompe!... Mais je les vois! elles sont là! je les touche!... Impossible, pourtant! impossible!

Il me semble que les objets du dehors pénètrent ma personne, ou plutôt que mes pensées s'en échappent comme les éclairs d'un nuage, et qu'elles se corporifient d'elles-mêmes, là... devant moi! C'est peut-être ainsi que Dieu a pensé la création?... Elle n'est pas plus vraie que l'une de ces illusions qui m'éblouissent?... Mais pourquoi des illusions?... Sais-je d'abord ce qu'est une illusion, moi? En quoi consiste la réalité?... où commence l'une, où finit l'autre? De l'onde dans l'onde, des nuages dans la nuit, du vent dans le vent; — et puis, comme de vagues courants qui tourbillonnent et vous poussent, des formes incessantes, infinies, qui montent, qui descendent, qui se perdent.

Tiens!... je ne distingue pas, — mais... on dirait deux bêtes monstrueuses? L'une rampe, l'autre voltige... Ah! mon Dieu! elles approchent!

Et, à travers le crépuscule, apparait le Sphinx. Il allonge ses pattes, secoue lentement les bandelettes de son front et se couche à plat sur le ventre.

Sautant, volant, crachant du feu par les narines, et de sa queue de dragon se frappant les ailes, la Chimère, aux yeux verts, tournoie, aboie. Les anneaux de sa chevelure, rejetée d'un côté, s'entremêlent aux poils de ses reins; de l'autre, ils pendent jusque sur le sable, et remuent au balancement de tout son corps.

LE SPHINX, immobile et regardant la Chimère.

Ici, Chimère! arrête-toi!

LA CHIMÈRE

Non! jamais!

LE SPHINX

Ne cours pas si vite, ne vole pas si haut, n'aboie pas si fort!

LA CHIMÈRE

Ne m'appelle plus! Ne m'appelle plus! puisque tu restes toujours muet, et que jamais tu ne te déranges de ta posture.

LE SPHINX

Cesse donc de me jeter des flammes au visage et de pousser des hurlements dans mon oreille! Car tu ne fondras pas mon granit. Tu n'ouvriras pas mes lèvres.

LA CHIMÈRE

Ni toi, non plus, tu ne me saisiras pas, Sphinx terrible, qui dardes sur l'horizon ton grand œil éternel.

LE SPHINX

Pour demeurer avec moi, tu es trop folle!

LA CHIMÈRE

Toi, pour me suivre, tu es trop lourd!

LE SPHINX

Il y a longtemps que je vois au bout du désert glisser, dans la tempête, tes deux ailes déployées.

LA CHIMÈRE

Il y a longtemps que je galope sur les sables, et que je vois le soleil brunir ta figure sérieuse.

LE SPHINX

La nuit, quand je marche dans les corridors du labyrinthe, et que j'écoute le vent bramer sous les galeries où passe la lune, j'entends le bruit de tes pattes grêles sur les dalles sonores. Où vas-tu que tu fuis si vite?... Moi, je reste au bas des escaliers,

à regarder les étoiles dans les vasques de porphyre.

LA CHIMÈRE

De l'air! de l'air! du feu! du feu! je cours sur les flots, je plane sur les monts, j'aboie dans les gouffres. De ma queue traînante, je raye les plages. En me couchant sur la terre, mon ventre a creusé les vallées, et les collines ont pris leur courbe selon la forme de mes épaules. Mais toi, toujours accroupi et grondant comme un orage, je te retrouve immobile, ou bien, du bout de ta griffe, dessinant des alphabets sur le sable.

LE SPHINX

C'est que je garde mon secret, je songe et je calcule. L'océan, dans son grand lit, se balance encore. Le chacal, piaule près des sépulcres. Les blés se courbent aux mêmes brises. Je vois la poussière qui tourbillonne, le soleil qui luit, j'entends le vent qui souffle.

LA CHIMÈRE

Moi, je suis légère et joyeuse. Je découvre aux hommes des perspectives éblouissantes avec des paradis dans les nuages et des félicités lointaines. Je verse à l'âme les éternelles manies, projets de bonheur, plans d'avenir, rêves de gloire, —

et les serments d'amour et les résolutions vertueuses.

J'ai bâti des architectures étranges dont j'ai ciselé les feuillages avec l'ongle de mes pattes. C'est moi qui ai suspendu des clochettes au tombeau de Porsenna. J'ai inventé les idoles à quatre bras, les religions dévergondées, les coiffures ambitieuses.

Je pousse les matelots aux voyages d'aventure : ils aperçoivent dans la brume des îles avec des pâturages verts, des dômes, des femmes nues qui dansent et ils sourient à toutes ces ivresses qui chantent dans leur âme, au milieu des grands flots se refermant sur le navire sombré.

Saint Antoine se promène entre les deux bêtes dont les gueules lui effleurent l'épaule.

LE SPHINX

O Fantaisie, fantaisie! emporte-moi sur tes ailes pour désennuyer ma tristesse!

LA CHIMÈRE

O inconnu! inconnu! je suis amoureuse de tes yeux! Comme une hyène en chaleur, je tourne autour de toi, sollicitant les fécondations dont le besoin me dévore.

Ouvre la gueule! lève tes pieds! monte sur mon dos!

LE SPHINX

Mes pieds depuis qu'ils sont à plat ne peuvent plus se relever. Le lichen, comme une dartre, a poussé sur ma bouche. A force de songer, je n'ai plus rien à dire.

LA CHIMÈRE

Tu mens, Sphinx hypocrite! J'ai vu ta virilité cachée! D'où vient toujours que tu m'appelles et me renies?

LE SPHINX

C'est toi, Caprice indomptable, qui passes et tourbillonnes.

LA CHIMÈRE

Est-ce ma faute?... Comment?... Laissse-moi!

Elle aboie.

Houahô! houahô!

LE SPHINX

Tu remues, tu m'échappes!

Il grogne.

Heoûm! eûm!

LA CHIMÈRE

Essayons?... Tu m'écrases!... houahô! houahô!

La Chimère aboie, le Sphinx gronde, et des papillons monstrueux se mettent à bourdonner. des lézards s'avancent, des chauves-souris voltigent, des crapauds sautent, des chenilles rampent, de grandes araignées se traînent.

LE COCHON

Miséricorde! ces vilaines bêtes-là vont m'avaler tout cru!

ANTOINE

Oh! j'ai froid! une terreur infinie me pénètre! Il me semble apercevoir... comme des types vagabonds qui cherchent de la matière, ou bien des créatures s'évaporant en idées! Ce sont des regards qui passent, des membres incomplets qui palpitent, des apparences humaines plus diaphanes que des bulles d'air.

LES ASTOMI

Ne soufflez pas trop fort! Les gouttes de pluie nous écrasent, les sons faux nous aveuglent, les ténèbres nous déchirent. Composés de vent, de parfums et de rayons, nous sommes un peu plus que des rêves, et pas des êtres tout à fait.

LES NISNAS

Nous n'avons qu'un œil, qu'une joue, qu'une narine, qu'une main, qu'une jambe, qu'une moitié

du corps, qu'une moitié du cœur; — et nous vivons fort à notre aise dans nos moitiés de logis avec nos moitiés de femmes et nos moitiés d'enfants.

LES SCIAPODES

Retenus à terre par nos chevelures plus longues que les lianes, nous végétons à l'abri de nos pieds larges comme des parasols; — et nous regardons, à travers eux, la lumière du jour, avec nos veines qui s'entre-croisent et notre sang rose qui circule.

LES BLEMMYES

N'ayant point de tête, nos épaules en sont plus larges et il n'y a pas de bœuf, de rhinocéros, ni d'éléphant qui soit capable de porter ce que nous portons. Des espèces de traits et comme une vague figure empreinte sur nos poitrines : voilà tout! Nous pensons des digestions, nous subtilisons des sécrétions. Dieu, pour nous, flotte en paix dans les chyles intérieurs.

Nous marchons droit notre chemin, traversant toutes les fanges, côtoyant tous les abîmes, et nous sommes les gens les plus laborieux, les plus heureux, les plus vertueux.

LES PYGMÉES

Petits bonshommes, nous grouillons sur le monde, comme de la vermine sur la bosse d'un

dromadaire. On nous brûle, on nous noie, on nous écrase, et toujours nous reparaissons plus vivaces et plus nombreux, terribles par la quantité.

LES CYNOCÉPHALES, qui, couverts de poil, vivent dans les bois d'une façon désordonnée.

Nous grimpons aux arbres pour super les œufs, nous plumons les oisillons et nous posons leur nid sur notre tête en manière de bonnet. Malheur à la vierge qui va seule aux fontaines!

Hardi! compagnons! faisons claquer nos dents blanches, agitez les feuillages!

ANTOINE

Qui donc me souffle à la figure ce parfum de sève où mon cœur défaille?

Et il aperçoit :

LE SADHUZAG, grand cerf noir à la tête de bœuf, qui porte, entre les oreilles, un buisson de cornes blanches.

Mes soixante-douze andouillers sont creux comme des flûtes. Je les courbe et je les redresse... tiens!

Il fait remuer son bois en avant et en arrière.

Quand je me tourne vers le vent du sud, il s'en échappe des sons qui attirent à moi les bêtes ravies. Les serpents s'enroulent à mes jambes, les guêpes

se collent à mes narines et les perroquets, les colombes et les ibis se tiennent perchés sur mes rameaux... Écoute !

Il renverse son bois, d'où sort une musique ineffable.

ANTOINE

Quels sons! mon cœur se détache! il vibre! cette mélodie va l'emporter avec elle!

LE SADHUZAG

Mais quand je me tourne vers le nord et que j'incline mon bois plus touffu qu'un bataillon de lances, il en part une voix terrible, et les forêts tressaillent, les cascades remontent, les lotus s'éclatent, la terre tremble et les herbes se hérissent comme la chevelure d'un lâche... Écoute !

Il baisse en avant ses rameaux, d'où sort une musique épouvantable.

ANTOINE

Ah! je me dissous, et tout ce qu'il y a dans ma tête s'en arrache et tourbillonne, comme des feuilles d'arbre dans un grand vent !

LA LICORNE, caracolant autour de lui.

Au galop! au galop! J'ai les sabots d'ivoire, les dents d'acier, la tête couleur de pourpre, le corps

couleur de neige, et la corne de mon front est blanche par le bas, noire au milieu, rouge au bout.

Je voyage de la Chaldée au désert Tartare, sur les bords du Gange et dans la Mésopotamie. Je dépasse les autruches; je cours si vite que je traîne le vent.

Je frotte mon dos contre les palmiers, je me roule dans les bambous. D'un bond je saute les fleuves, — et quand je passe par Persépolis, je m'amuse à casser, avec ma corne, la figure des rois qui sont sculptés sur la montagne.

LE GRIFFON, lion à bec d'aigle, garni d'ailes blanches, avec le corps noir et le cou bleu.

Moi, je sais les cavernes où ils dorment, les vieux rois! Ils sont assis sur leur trône, couronnés de la tiare et vêtus d'un manteau rouge; — une chaîne qui sort de la muraille leur tient la tête droite et leur sceptre d'émeraude est posé sur leurs genoux. Près d'eux, dans des bassins de phorphyre, des femmes qu'ils ont aimées flottent avec leur robe blanche, sur des liquides noirs. Leurs trésors sont rangés dans des salles, par losanges, par tas, par pyramides. Il y a des lingots plus longs que des mâts de navires, des cages pleines de diamants, des soleils en escarboucles.

Debout sur les collines chenues, la croupe adossée contre la porte du souterrain, et la griffe en l'air, j'épie de mes prunelles flamboyantes ceux

qui voudraient venir. C'est un pays blanchâtre, tout plein de précipices, immobile et ravagé. Le ciel noir s'étend sur la vallée où les ossements des voyageurs s'égrènent en poussière... Je t'y conduirai, Antoine, et les portes d'elles-mêmes s'ouvriront : tu humeras la vapeur chaude des mines, tu descendras dans les souterrains.

ANTOINE

Oh ! non ! non ! c'est comme si la terre m'écrasait ! j'étouffe...

Il relève le front vers le ciel.

LE PHÉNIX, qui plane, s'arrête : il a de grandes ailes d'or, des rayons lui sortent des yeux.

Je traverse les firmaments, j'effleure les plages où je vais becquetant des étoiles, et je trottine, du bout de mes pattes, sur la voie lactée, comme une poule qui saute parmi des grains d'avoine.

Quand je veux dormir, je me couche dans la lune, en courbant mon corps selon sa forme ovale. D'autres fois, je la prends à mon bec et, à grands coups d'aile, je la traîne par les espaces. C'est alors qu'elle court si vite, descendant les vallées, sautant les ruisseaux, cabriolant sur les bois, comme une chèvre qui vagabonde dans la vaste plaine bleue.

Mais quand la flamme des soleils ne peut plus

réchauffer mon sang appauvri, je vais dans l'Yémen prendre de la myrrhe fraîche, dont je compose un nid funèbre. Alors je ferme les plumes et je me mets à mourir.

La pluie d'équinoxe qui tombe sur ma cendre la mêle au parfum tiède encore. Un ver apparaît, il lui pousse des ailes, il s'envole : c'est le Phénix, fils ressuscité du Père... Des astres nouveaux s'épanouissent, un soleil plus jeune éclate, et les sphères paresseuses recommencent à tourner.

Le Phénix voltige en faisant des cercles enflammés; — Antoine ébloui abaisse ses regards sur la terre, et d'autres animaux apparaissent, bêtes cornues, monstres ventrus.

LE COCHON

Je suis malade ! Comme je souffre ! qu'ils me tourmentent !... Oh ! là ! là !... hah ! hah ! hah !

Il court de côté et d'autre.

Je suis brûlé ! asphyxié ! étranglé ! je crève de toutes les façons ! On me tire la queue, on me pince le ventre, on m'écorche le dos, et j'ai un aspic qui me mord la verge !

ANTOINE, pleurant.

Mon pauvre cochon ! mon pauvre cochon !

LE BASILIC, gigantesque serpent violet, à crête trilobée, s'avance droit en l'air.

Prends garde! tu vas tomber dans ma gueule! Je suis le Dévorateur universel, le fils des volcans nourri de lave et de soufre! Les rochers où je me pose éclatent, les arbres où je m'enroule s'enflamment, la glace se fond à mes regards et, quand je passe par les cimetières, les os des morts se mettent à sauter dans leur sépulcre, comme des châtaignes dans la poêle. J'ai bu la rosée des prairies, la sève des plantes, le sang des bêtes. Je bois du feu. Le feu m'attire. Il faut que j'avale ta moelle, que je pompe ton cœur. J'ai deux dents, une en haut, une en bas. Tu vas sentir comme elles pincent!

Les serpents sifflent, les bêtes féroces aboient. On entend bruire des mâchoires, des gouttes de sang pleuvent.

LE MARTICHORAS, lion de couleur cinabre, à figure humaine, avec trois rangées de dents rouges, une queue de scorpion et des yeux verts.

Je cours après les hommes. Je les saisis par les reins et je leur bats la tête contre les montagnes pour en faire jaillir la cervelle. Je sue la peste, je crache la grêle. C'est moi qui dévore les armées, quand elles s'aventurent dans le désert.

Mes ongles sont tordus en vrilles, mes dents sont taillées en scie, et ma queue que je dresse, abaisse et contourne, est hérissée de dards que je lance

à droite, à gauche, en avant, en arrière... tiens! tiens!

Le Martichoras jette les épines de sa queue qui se succèdent en fusées. Antoine, immobile, au milieu des animaux, reste à écouter toutes ces voix et à regarder toutes ces formes.

LE CATOBLÉPAS, buffle noir, avec une tête de pourceau tombant jusqu'à terre et rattachée à ses épaules par un cou mince, long et flasque comme un boyau vidé. Il est vautré tout à fait et ses pieds disparaissent sous l'énorme crinière à poils durs qui lui couvre le visage.

Gras, mélancolique, farouche, je reste ainsi continuellement, à sentir sous mon ventre la chaleur de la terre.

Mon crâne est tellement lourd qu'il m'est impossible de le porter, je le roule autour de moi, lentement, et, la mâchoire entr'ouverte, j'arrache avec ma langue des herbes vénéneuses arrosées de mon haleine. Une fois même je me suis dévoré les pattes, sans m'en apercevoir.

Personne, Antoine, n'a jamais vu mes yeux, ou ceux qui les ont vus sont morts. Si je relevais mes paupières, mes paupières roses et gonflées, tout de suite tu mourrais.

ANTOINE

Oh! oh!... celui-là... a... a!

Eh bien!... si j'allais avoir envie de les regarder, ces yeux? mais oui, sa stupidité féroce m'attire!

je tremble !... Oh ! quelque chose d'irrésistible m'entraîne à des profondeurs pleines d'épouvante !

Et il voit venir des oursins, des dauphins, des poissons qui marchent droits sur leurs barbes, de grandes huîtres qui bâillent, des seiches crachant une liqueur noire, des cétacés soufflant l'eau par leurs évents, des cornes d'Ammon se déroulant comme des câbles et des quadrupèdes glauques qui balancent sur leur tête des goémons humides. Des phosphorescences verdâtres scintillent autour des nageoires, au bord des ouïes, sur la crête des dos, encerclent des valves rondes, pendent à la moustache des phoques, ou traînent par terre, comme de grandes lignes d'émeraudes qui s'entrecroisent.

LES BÊTES DE LA MER, respirant bruyamment.

Le sable de la route a sali nos écailles et nous ouvrons la gueule, comme des chiens hors d'haleine.

Nous t'emmènerons, Antoine, tu viendras avec nous sur les lits de varechs, par les plaines de corail qui frissonnent au mouvement régulier des vagues profondes. Tu ne sais pas nos immensités liquides. Des peuples divers habitent les pays de l'océan. Les uns sont au séjour des tempêtes. D'autres nagent en plein, dans la transparence des ondes froides, aspirent par leurs trompes l'eau des marées qui refluent, ou portent, sur leurs épaules, le poids des sources de la mer. Semblables à des soleils découpés, des plantes toutes rondes abritent des animaux endormis. Leurs membres pous-

sent avec les roches. Le mollusque bleuâtre fait palpiter son corps inerte comme un flot d'azur.

Nous n'entendons d'autre bruit que le bourdonnement éternel des grandes eaux et nous regardons au-dessus de nos têtes passer la carène des navires, comme des astres noirs qui glissent en silence.

ANTOINE

Oh ! oh ! je ne distingue plus...

Et à mesure que saint Antoine considère les animaux, il en survient de plus formidables et de plus monstrueux encore : le Tragelaphus, moitié cerf et moitié bœuf; le Phalmant couleur de sang, qui fait crever son ventre à force de hurler; la grande belette Pastinaca, qui tue les arbres par son odeur; le Senad à trois têtes, qui déchire ses petits avec sa langue; le Myrmecoleo, lion par devant, fourmi par derrière et dont les génitoires sont à rebours; le serpent Aksar de soixante coudées, qui épouvanta Moïse; le chien Cépus, dont les mamelles distillent une couleur bleue; le Porphyrus, dont la salive fait mourir dans des transports lascifs; le Presteros, qui rend imbécile par le toucher; le Mirag, lièvre cornu habitant des îles de la mer.

Il arrive tout à coup des rafales hurlantes pleines d'anatomies merveilleuses. Ce sont des têtes d'alligators sur des pieds de chevreuil, des cous de cheval terminés par des vipères, des grenouilles velues comme des ours, des hiboux à queue de serpent, des pourceaux à gueule de tigre, des chèvres à croupe d'âne, des caméléons grands comme des hippopotames, des poulets à quatre pattes, des veaux à deux têtes dont l'une pleure et l'autre beugle, des fœtus quadruples se tenant par le nombril et valsant comme des toupies, des grappes d'abeilles se désenfilant comme des chapelets, des aloès tout couverts de pustules roses, des ventres ailés

qui voltigent comme des moucherons, des corps de femme ayant à la place du visage une fleur de lotus épanouie, et des carcasses gigantesques faisant crier leurs articulations blanches, et des végétaux dont la sève sous l'écorce palpite comme du sang, des minéraux dont les facettes vous regardent comme des yeux, des polypes s'accrochant par leur bras, contractant leurs gaines, ouvrant leurs pores, se gonflant, se développant, s'avançant.

Et ceux qui ont passé reviennent, ceux qui ne sont pas venus arrivent. Il en tombe du ciel, il en sort de terre, il en dégringole des rochers. Les Cynocéphales aboient, les Sciapodes se couchent, les Blemmyes travaillent, les Pygmées disputent, les Astomi sanglotent, la Licorne hennit, le Martichoras rugit, le Griffon piaffe, le Basilic siffle, le Phénix vole, le Sadhuzag pousse des sons, le Catoblepas soupire, la Chimère crie, le Sphinx gronde. — Les bêtes marines se mettent à palpiter des nageoires, les reptiles à souffler leur venin, les crapauds à sautiller, les moucherons à bourdonner ; — les dents claquent, les ailes vibrent, les poitrines se bombent, les griffes s'allongent, les chairs clapotent. Il y en a qui accouchent, d'autres copulent, ou, d'une seule bouchée, s'entre-dévorent : — tassés, pressés, étouffant par leur nombre, se multipliant à leur contact, ils grimpent les uns sur les autres. Et cela monte en pyramides, faisant un tas complexe de corps divers, dont chacun s'agite de son mouvement propre, tandis que l'ensemble oscille, bruit et reluit à travers une atmosphère que rayent la grêle, la neige, la pluie, la foudre, où passent des tourbillons de sable, des trombes de vent, des nuages de fumée, et qu'éclairent à la fois des lueurs de lune, des rayons de soleil, des crépuscules verdâtres.

Le sang de mes veines bat si fort qu'il va les rompre. Mon âme déborde par-dessus moi ! Je voudrais m'élancer, m'enfuir au dehors. Moi aussi je suis animal, la vie me grouille au ventre.

J'ai envie de voler dans les airs, de nager dans les eaux, de courir dans les bois. Oh! comme je serais heureux si j'avais ces robustes existences sous leurs cuirs inattaquables! Comme je respirerais à l'aise sur ces vastes envergures!

J'ai besoin d'aboyer, de beugler, de hurler! je voudrais vivre dans un antre, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, — et me diviser partout, être en tout, m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sous les formes, pénétrer chaque atome, circuler dans la matière, être matière moi-même pour savoir ce qu'elle pense...

LE DIABLE, fondant sur saint Antoine, l'accroche aux reins par ses cornes et l'emporte avec lui en criant :

Tu vas le savoir! je vais te l'apprendre!

LE COCHON, cabré sur ses pattes, regarde saint Antoine disparaître dans les espaces.

Oh! que n'ai-je des ailes, comme le cochon de Clazomène!

TROISIÈME PARTIE

Dans les espaces.

ANTOINE, cramponné aux cornes du Diable.

Où vais-je?

LE DIABLE, criant.

Plus haut! plus haut!

ANTOINE

Le sommet des arbres disparaît. Les collines s'abaissent! J'étouffe... le vent, par grandes bouffées, me donne des coups dans la figure.

LE DIABLE

Courage! ne me lâche pas!

ANTOINE

Je flotte éperdu dans des immensités froides.

Le Diable continue à gravir d'une façon furieuse. Antoine, défaillant, se tient assis entre ses cornes.

LE DIABLE

Ouvre les yeux, maintenant!

ANTOINE

Oh! comme c'est large! comme c'est beau! J'entends le ronflement des sphères. Les étoiles tombent sans bruit, pareilles à des flocons de neige.

LE DIABLE

Aperçois-tu là-bas une matière lumineuse d'où sortent des soleils?

ANTOINE

Et des parcelles qui s'en détachent se mettent à tourner!

LE DIABLE

Sans nombre et sans fin les âmes ainsi ruissellent continuellement de la grande âme. Plus loin, cette poussière d'or étalée n'est faite qu'avec

des portions d'astres éteints qui achèvent de s'évaporer.

ANTOINE

Les soleils s'usent donc?

LE DIABLE

Les soleils, mais pas la lumière qui est en eux! La forme périt, la substance est éternelle. A la dissolution de l'homme, quand se défait d'un seul coup cet assemblage momentané, tous les éléments qui le composaient repartent libres, et des mondes à l'infini s'organisent... N'as-tu pas reconnu des voix dans le frémissement des roseaux? Les chiens qui hurlent ne te parlent-ils pas de tes amis morts?

Ils montent toujours.

ANTOINE

Comme nous allons! quelle étendue!

LE DIABLE

Tu ne la soupçonnais pas si vaste, hein? Mais quand tu remuais ton bras, savais-tu comment? et quand s'avançait ton pied, savais-tu pourquoi? La fiente de ton cochon poudroyant au soleil, avec les scarabées verts qui bourdonnaient à l'entour, suffisait tout comme Dieu à torturer ta pensée, l'infi-

niment petit n'étant pas plus facile à comprendre que l'infiniment grand. Mais par-delà l'intelligence humaine, il n'y a plus ni ce qui est grand ni ce qui est petit, car l'illimité n'a pas de mesure, l'éternité n'a point de durée, Dieu ne se classe pas en parties.

Si le plus imperceptible des brins de la matière te découvre un aussi vaste horizon que l'ensemble des choses, c'est qu'il y a, dans l'un comme dans l'autre, un insaisissable abîme qui les fait pareils. Or, il n'y a pas deux infinis, deux dieux, deux unités : il y a Lui, et c'est tout!

ANTOINE

Comment? tout! Dieu est partout, alors?... il est donc dans l'abstraction de ceux qui pensent, dans la passion de ceux qui souffrent, dans l'action de ceux qui font? Assiste-t-il à tout cela? est-il tout cela?... cette partie de moi où je n'ai jamais pu entrer, c'était donc lui!... Oh! montons!... plus haut! encore!... tout au bout!

Le firmament s'élargit, les étoiles se touchent.

LE DIABLE

Les vois-tu, les innombrables feux du ciel? constellations, météores, astres qui durent des myriades de siècles, étoiles d'un jour! Chacun tourne, chacun brille, et c'est le même mouvement, la même lumière! Le sang de l'homme palpite dans

son cœur et gonfle les veines de ses pieds. Le souffle de Dieu circule parmi les mondes, et les contingences de ces mondes, comme les gouttes de ton sang, sont toutes pareilles en tant que parties du même tout, formées elles-mêmes d'autres particules et ainsi de suite et toujours. La bouffée d'air qui passe maintenant par tes narines, est le résultat complexe de mille créations disparues. La pensée qui te survient, a été conduite jusqu'à toi par des voyages dans l'espace, plus longs que n'est distante de tes yeux la dernière de ces étoiles. Ce que chaque homme a songé, depuis qu'il existe des hommes, y a contribué pour quelque chose, et toute la matière, tout l'esprit, tout ce qui a paru, tout ce qui est, fini, infini, forme et idée, se lient, se confondent, s'engendrent.

N'y a-t-il pas des choses inertes qui sont comme animales, des âmes végétatives, des statues qui rêvent et des paysages qui pensent?... Un rythme mystérieux pousse à la danse éternelle tous les atomes remués, — les corps, à travers leur existence et leur trépas, ne faisant que poursuivre leur rentrée dans la poussière, d'où ils sont sortis, l'âme avec ses extensions sans fin, n'aspirant qu'à retourner en Dieu d'où elle est venue.

ANTOINE

Oh! c'est donc pour cela que j'ai souvent des envies d'être mort, et que je cherche à me rappeler si je n'ai pas vécu dans d'autres mondes.

LE DIABLE

Mais la matière n'est pas d'un côté, l'esprit de l'autre; car il y aurait un infini de matière et un infini d'esprit, deux infinis qui par conséquent seraient bornés, d'où il n'y aurait plus d'infini. Il n'existe point d'atome plus grand l'un que l'autre, ou il n'y a pas d'atome. Mais, puisque la substance contient les modes et que les choses sont en Dieu, où est donc la différence qui se trouve dans les parties de ce tout, entre le corps et l'âme, la matière et l'esprit... le bien et le mal?

Les ailes du Diable s'élargissent; ses cornes s'allongent.

ANTOINE

Comme nous allons! Comme nous allons! Je suis aspiré par en haut! Je vois les planètes au-dessous de moi!... Il n'y a plus rien!... est-ce le vide?

LE DIABLE

Non! car rien n'est pas!

Ils montent toujours.

ANTOINE, défaillant.

Irai-je incessamment? Où donc est le but?...

LE DIABLE

En soi! Car, si avant que tu remontes dans les causes, de si loin que tu tires les genèses, il faudra toujours que tu en viennes à la fin à une cause première, à un principe antérieur, à un Dieu incréé. Mais l'abstraire de la Création, afin de mieux expliquer cette création, est-ce l'expliquer davantage? Et il reste maintenant aussi incompréhensible hors d'elle, que la Création tout à l'heure l'était sans lui.

La mélodie d'une lyre, ce n'est pas l'air mis en mouvement, ni la vibration des cordes, ni le son des notes : elle résulte de tout cela et elle le cause. Tu ne sépareras pas plus la mélodie de la lyre de ses cordes ni de ses notes que tu ne disjoindras le créateur de la créature, le fini de l'infini, l'attribut de la substance. La mélodie se fait en vertu d'un ordre qui est en elle... d'où elle n'est pas libre. Dieu existe en vertu de lui-même, en dehors de quoi il ne peut être, et alors il n'est pas libre.

ANTOINE

Pas libre, le Tout-Puissant! lui qui est le maître!

LE DIABLE, ricanant.

Pourrait-il s'anéantir?... Peut-il faire qu'autre chose que lui soit Dieu, ou devenir autre chose?

ANTOINE

Cependant... il gouverne, il punit et il récompense.

LE DIABLE

D'après l'ordre, mais qu'il n'a pas volontairement posé, puisque c'est en vertu de cet ordre qu'il existe. Par cela seul qu'ils sont, les faits en amènent d'autres, que l'on appelle ordinairement leurs conséquences : telle action en occasionne une seconde qui en produit une troisième; d'où une quatrième, une centième, et sans qu'il soit possible d'en arrêter une seule.

L'homme qui commet le mal en reçoit plus tard le châtiment; mais que sais-tu s'il ne sera pas récompensé par la suite d'avoir été puni autrefois? Dieu n'est pas plus libre de ne point punir le mal que tu n'es libre d'avoir l'idée qu'il le doit. Ton âme contient Dieu puisqu'elle le pense. — Comment pense-t-elle? C'est par Dieu! Mais l'infini ne peut se tenir ailleurs qu'en soi-même. Dieu vit dans la vie, se pense dans la pensée. Puisque tu es, il est en toi, dès l'instant que tu le comprends : tu es en lui, il est toi; — tu es lui, — et il n'y a qu'Un.

ANTOINE

Il n'y a qu'Un! il n'y a qu'Un! J'en suis donc! je fais partie de Dieu, moi! Mon corps est de la

matière de toute matière! mon esprit de l'essence de tout esprit, — mon âme est toute l'âme! Immortalité, étendue, j'ai tout cela, je suis cela! Je me sens Substance! Je suis Pensée!

Le Diable s'arrête, planant immobile dans l'air. Le souffle de sa poitrine, qui secouait saint Antoine à bonds inégaux, s'apaise. Il lâche les mains. Antoine se tient, seul, de lui-même, sur ses cornes.

Et je n'ai plus peur à présent, non! Me voilà calme et immense comme l'infini qui m'enveloppe.

LE DIABLE

C'est dans cet infini que se meuvent les choses! Quand tu écoutais tantôt la musique des sphères, ce n'étaient pas les sphères qui tournaient, mais en toi que se passait cette harmonie. Quand tu t'épouvantais de l'abîme, c'était toi seul qui faisais l'abîme par l'illusion de ton esprit imaginant alors des distances dans l'étendue et croyant apercevoir des degrés dans ce qui n'a pas de mesure. Ces clartés même où tu te dilatais joyeux, qui te dit qu'elles sont?

Le regard du Diable se creuse et tourbillonne comme un gouffre. Antoine, éperdu, se penche vers lui et il se met à descendre de marche en marche sur les andouillers de ses cornes.

Qui te dit qu'elles sont? Peux-tu voir avec d'autres yeux que tes yeux, et s'ils se trompent, si

ton âme pose tout et que cette âme soit mensonge, que deviendra la certitude de ce qui est posé? que seras-tu? qu'y aura-t-il? Pendant le sommeil de la vie, l'homme comme un dieu engourdi, sent confusément qu'il rêve. Mais si jamais ne venait le réveil? si tout cela n'était qu'une dérision? qu'il n'y eût que néant? Ah! ah! tu ne conçois pas que le néant puisse être? Mais si c'était l'absurde au contraire qui fût le vrai? Y a-t-il même quelque chose de vrai? On ne prouve rien, et quand même on prouverait tout, jamais une preuve n'existe que par rapport au monde qu'elle concerne et à l'intelligence qui la perçoit. Et si ce monde lui-même n'est pas, si cet esprit n'est pas? Ah! ah! ah!

ANTOINE, suspendu dans l'air, flotte en face du Diable et touche son front avec son front.

Mais tu es, toi... pourtant... je te sens!

LE DIABLE ouvre la gueule.

Oui, j'y vais! j'y vais!

Le Diable ouvre les bras. Antoine avance les siens. Mais, dans ce geste, sa main frôlant sa robe heurte son chapelet. Il pousse un cri et tombe.

Il se retrouve devant sa cabane étendu tout à plat, sur le dos, immobile.

Il fait nuit, et les deux prunelles du cochon luisent dans l'ombre; — peu à peu cependant, saint Antoine se ranime, il se relève à demi, il palpe la terre à l'entour, il regarde.

ANTOINE

Comment?... hâh!

Il retombe en bâillant, et il reste les paupières grandes ouvertes à contempler, d'un air stupide, les décombres de la chapelle.

Tiens, le cochon! je le croyais mort!... pourquoi cela?... je ne sais!... mon cœur ne bat plus! Il me semble que je suis comme ces pierres, ou plutôt comme une citerne vide, avec des ronces tout autour... et au fond une grande tache noire.

D'où viens-je?... où ai-je été?

Quand je chercherais, que je me fatiguerais, puisque je ne peux pas! puisque c'est plus fort que ma force!

Il pleure.

Je ne comprends rien à tout cela, moi!

La silhouette du Diable réapparait.

Si je priais? mais j'ai déjà tant prié! Si je travaillais plutôt... Ah! il faudrait rallumer la lanterne! Non! non!... Oh! que je m'ennuie! je voudrais faire quelque chose et je ne sais quoi! je voudrais aller quelque part et je ne sais où! Je ne sais pas ce que je veux! je ne sais pas ce que je pense! je n'ai même plus la force de désirer vouloir!

Un brouillard gras tombe; les soies du cochon frissonnent.

Quelle tristesse ! Oh ! comme la nuit est froide ! Je sens peser sur mon âme des linceuls mouillés! J'ai la mort dans le ventre!

Il va s'asseoir sur le banc et il s'y ratatine, les bras croisés, les paupières closes; — puis, se renversant la tête, il se met à la frapper contre la muraille à grands coups réguliers, et il compte :

Une... deux... trois !... une, deux!... une, deux!

Il s'arrête : le cochon se lève et va se coucher à une autre place.

D'où vient que je fais ce que je fais ? que je suis ce que je suis? j'aurais pu être autre chose! Si j'étais né un autre homme j'aurais eu alors une autre vie, et je n'aurais même rien connu de la mienne ! Si j'étais arbre, par exemple, je porterais des fruits, j'aurais un feuillage, des oiseaux, je serais vert !

Pourquoi n'est-ce pas le cochon qui est moi, pourquoi ne suis-je pas lui?

... Oh ! comme je souffre ! je me déteste ! Si je pouvais, je m'étoufferais!

LE COCHON

Je m'assomme moi-même ! j'aimerais mieux me voir réduit en jambons et pendu par les jarrets aux crocs des charcutiers !

Et le cochon, se jetant à plat ventre, s'enfonce le groin dans le sable. Saint Antoine, s'arrachant les cheveux, tournoie, chancelle, balbutie et tombe sur le seuil de sa cabane.

La Mort paraît (le cochon court se cacher). Un grand suaire retenu par un nœud sur le sommet de son crâne jaune, lui descend jusqu'aux talons et découvre par devant l'intérieur du squelette; ses pommettes reluisent, ses os claquent, et elle porte à son bras gauche un long fouet, dont la mèche traîne. Elle est montée sur un cheval noir, qui est maigre, gros du ventre et moucheté de place en place par les arrachures de son pelage. Ses sabots usés se recourbent comme des croissants de lune; — sa crinière pleine de feuilles sèches voltige et ses larges naseaux font le bruit formidable du vent s'engouffrant dans les cavernes. Quand la Mort en est descendue, il s'en va brouter parmi les ruines de la chapelle, trébuchant sur les pierres qu'il casse çà et là. Mais la Mort baisse le menton sur la clavicule gauche et, dardant le jet noir de ses orbites sans yeux, tend sa longue main maigre à saint Antoine qui frémit.

LA MORT

Viens, je suis la consolatrice, moi !

Et saint Antoine, se levant à demi, tend ses deux bras à la Mort, quand, derrière elle, tout à coup, apparaît la Luxure, avec une couronne de roses sur la tête.
Il se rasseoit.

LA LUXURE

Pourquoi mourir, Antoine ?

LA MORT reprend :

Oui, meurs ! le monde est laid ! Ne faut-il pas te réveiller tous les matins, et manger, boire, aller, venir ? Chacune de ces pauvres sensations s'ajoute à

la suivante, comme des fils à des fils, et l'existence d'un bout à l'autre n'est que le continuel tissu de toutes ces misères !

ANTOINE

Ah ! cela est vrai ! il vaudrait mieux peut-être...

LA LUXURE

Non ! non !

Elle retire sa couronne et, la lui passant doucement sous les narines :

Le monde est beau ! Il y a des fleurs plus hautes que toi, et des pays où l'encens fume au soleil, des roucoulements au fond des bois, des battements d'ailes dans l'éther bleu. Par les nuits d'été, les longues vagues des mers chaudes déploient des feux dans l'écume blanche et le ciel est pailleté d'or, comme la robe d'une princesse... T'es-tu balancé sur les grandes lianes? es-tu descendu dans les mines d'émeraudes? a-t-on frotté ton corps avec des essences fraîches! as-tu dormi sur une peau de cygne?... Ah! goûte-la plutôt, cette vie magnifique qui contient du bonheur à tous ses jours, comme le blé de la farine à tous les grains de ses épis. Aspire les brises, va t'asseoir sous les citronniers; couche-toi sur la mousse, baigne-toi dans les fontaines; bois du vin, mange des viandes; aime les femmes; étreins la Nature par

la Nature par chaque convoitise de ton être et roule-toi tout amoureux sur sa vaste poitrine.

Antoine soupire; elle reprend :

Tu n'as jamais senti dans ta chair comme l'orgueil d'un dieu qui rugissait, ni l'infini te submerger sous l'envahissement d'une caresse.

LE COCHON hurle tout à coup.

Je veux des femelles enragées de rut! du fumier gras! de la fange jusqu'aux oreilles! Je m'ennuie, je m'échapperai, je galoperai sur les feuilles sèches, avec les sangliers et les ours!

ANTOINE

Ah! mon cœur se fond à l'imagination des félicités.

LA MORT

Goûte-les! et tu verras au fond de la coupe vide l'éternelle grimace de ma tête de mort.

Ne sens-tu pas ton âme remplie de vapeurs nauséabondes qui s'élèvent, comme les fumées d'un cratère? Le vent les roule et il n'y paraît plus. Ton désespoir ne dure pas. Le soleil, en passant, te sèche les larmes sur la figure. Tes résolutions, tes convoitises, ta vertu, ton ennui, tout s'effiloque à ras de terre, comme le bord de mon linceul. J'en

recouvre le genre humain ! j'en embarrasse tous ses mouvements ! Mon squelette craque entre ses bras dans les étreintes de l'amour, et le dernier terme de sa joie, c'est d'en vouloir mourir.

Mais LA LUXURE passe sa tête rieuse sur l'épaule de la Mort, où le fil de son collier se brise ; — et les grosses parles arrachées coulent une à une dans les plis du linceul. Elle dit :

Qu'importe ! je fais pousser des fleurs sur les tombeaux, et l'universalité des choses tourbillonne dans mon amour, comme de la poussière au soleil !

Antoine tressaille ; elle se rapproche de lui, et, le touchant à l'épaule, légèrement :

Vois-tu là-bas ce petit sentier, dans les sables ? Il te conduira jusqu'à la porte des villes, qui sont pleines de femmes. Je te donnerai la plus belle, une vierge, — tu la corrompras et elle t'adorera comme un Dieu, dans l'ébahissement de sa chair vaincue. Cours donc ! voilà ses vêtements qui s'envolent, — et, tout étalée parmi des coussins d'écarlate, elle lève en l'air ses deux bras nus, pour t'étreindre sur son cœur.

LA MORT

Regarde plus près, au pied de la colline, ce grand euphorbe ? Brise ses rameaux et suce tes

doigts!... et puis tu resteras tout étendu... tu ne sentiras plus rien... Tu ne sera plus rien!

ANTOINE, immobile, blême et claquant des dents

Laquelle suivre?...

J'ai comme un besoin de vomir la vie, — et cependant je halète d'un appétit désordonné! La chaleur, ô Luxure, qui s'exhale de ta poitrine m'enflamme la joue; et ton haleine, ô Mort, me fait froid dans les cheveux.

Et la Mort et la Luxure se mettent à marcher devant saint Antoine régulièrement, comme des chantres dans les églises; — et elles psalmodient:

LA LUXURE

C'est ma grande voix qui fait le murmure des capitales, et le battement de mon cœur n'est que la palpitation du genre humain.

LA MORT

La série continue des choses forme le tourbillon du néant et tout le tapage du monde n'est que le claquement de ma mâchoire.

LA LUXURE

Je mets du vertige au bord des obscénités, une joie dans les morsures, de l'attraction même sous les dégoûts.

LA MORT

Les pleurs que j'ai tirés des yeux formeraient des océans, les œuvres que j'ai abattues composeraient un tas plus haut que tous les mondes.

LA LUXURE

Couverte de joyaux d'or, la prostituée, belle du désir de tous les hommes, chante à voix basse des mots amoureux sous sa lanterne qui fume.

LA MORT

Les vers blanchâtres, dans la nuit du tombeau, se collent sur les visages, comme un essaim d'abeilles qui dévorent une figue.

LA LUXURE

Et il y a même des femmes mortes qui ont un air si abandonné, avec leurs bras pendants, leurs paupières entrecloses et leurs cheveux noirs se déroulant sur les chairs pâles, que l'on dirait une autre nudité plus générale et plus profonde.

ANTOINE

Oh!... oh!... vous me semblez horribles toutes les deux!

LA LUXURE, criant.

On assassine pour moi. On trahit et l'on se tue. Je bouleverse la vie, je fais hurler les lions et bourdonner les mouches; je fais voler les aigles et bondir les singes; et les couches humaines craquent sous les baisers, les métaux bouillonnent, les étoiles palpitent!... Viens! viens! ma sève te ruissellera dans l'âme comme un fleuve de joie.

LA MORT, d'une voix caressante.

Mais je suis douce, moi. J'ai dénoué tous les esclavages, j'ai fini toutes les tristesses! Est-ce mon sépulcre qui t'épouvante? il se dissoudra comme tes os!... Est-ce ma solitude noire? tu seras dans la compagnie de la pourriture universelle!

ANTOINE

Oh! tais-toi! tais-toi! Chacune de tes paroles, comme des coups de catapulte, fait crouler mon orgueil. Le néant des choses vécues m'écrase!

LA MORT

Je tressaille sous la terre et j'engloutis les villes. Je me couche sur les flots et je renverse les navires; le vent de mon linceul dans les cieux fait tomber les étoiles, et je marche derrière

toutes les gloires, comme un pasteur qui regarde paître son troupeau. Arrive donc ! tu me connais ! je te remplis ! Néant au dehors de toi ! néant au fond de toi ! Et il descend encore plus bas, — il tourbillonne à l'infini ! Le sarcophage dévore, la poussière se disperse, et j'absorberai le dernier grain qui en restera.

LA LUXURE

Il n'y a pas d'obstacle, ni de volonté que je ne brise, et, comme l'action est insuffisante au désir, je me déborde sur le rêve. Le religieux, au fond des cloîtres, voit passer sous les arcades, à la lueur de la lune, des formes de femmes nues qui lui tendent les bras. La vierge dans l'atrium soupire de ma langueur, et le matelot sur l'océan. J'ai d'irrésistibles hypocrisies avec des colères qui emportent tout. Je ravage la chasteté, j'enflamme la joie, et jusque dans l'amour heureux, je creuse des abîmes où tournoient d'autres amours.

LA MORT se rapproche de saint Antoine et, levant le bras dans une attitude altière, elle reprend :

Il entendait du haut de la croix les clameurs du peuple féroce qui s'apaisait au loin dans les rues. Son front saignait, son flanc coulait, un corbeau noir venait becqueter contre sa joue, la sanie de ses yeux caves, et ses cheveux secoués par l'oura-

gan lui flagellaient la face comme un paquet de lanières... Alors...

Elle éclate de rire.

...comme le petit de la gazelle et comme l'enfant de la femme, j'ai fait mourir le fils de Dieu !

Antoine fond en sanglots.

LA LUXURE, tout à coup, crie :

Rien pourtant ne manquait au premier-né! Les fleuves autour de lui s'épanchaient pour sa soif. Les arbres, quand il passait, s'abaissaient devant sa bouche. Il humait de sa poitrine jeune l'air immaculé du monde et il contemplait Dieu face à face : il a tout perdu, tout voulu perdre, pour la saveur d'un baiser!

Antoine relève la tête.

LA MORT reprend :

Mais tu es plus fort que Dieu, toi! Car il lui est impossible de te contraindre à vivre, — et la puissance qui gouverne les mondes va fléchir tout à l'heure devant cette décision de ta liberté.

ANTOINE, saisi d'un rire frénétique.

Ah ! oui! oui! quelle joie ce serait !

LA LUXURE

Tu peux le forcer à faire une âme. Il faudra bien qu'il obéisse à cette fantaisie de ta chair, et tu t'enracines dans la nature! Des postérités te suivront! Tu portes en toi des siècles pleins d'œuvres!

ANTOINE

Non! assez! assez!

LA LUXURE

Reconnais donc ma figure! Viens! c'est moi! Tu m'appelais à travers les convoitises de l'amour mystique, et tu aspirais mon haleine dans le vent chaud des nuits; tu cherchais mes yeux dans les étoiles, tu palpais mes formes vagues, en étendant tes bras dans l'air vide.

LA MORT

Rappelle-toi donc toutes les amertumes de ta vie! Tu me désirais pourtant dans ton appétit de Dieu et tu goûtais mes caresses dans les supplices de ta pénitence! Viens donc! je suis le repos, la paix, le néant, l'absolu!

LA LUXURE

Viens, viens ! je suis la vérité, la joie, l'éternel mouvement, la Vie même !

La Mort bâille, la Luxure sourit : l'une fait claquer ses dents, l'autre retrousse sa robe.

ANTOINE se recule tout à coup et, les yeux levés, s'écrie :

Mais si vous mentiez toutes les deux ? s'il y avait, ô Mort, une autre vie, des douleurs derrière toi ? Et si j'allais, ô Luxure, trouver dans ta joie un autre néant plus sombre, un désespoir encore plus large ?

J'ai vu sur la face des moribonds comme un sourire d'immortalité, et tant de tristesse sur la lèvre des vivants que je ne sais laquelle de vous deux est la plus funèbre ou la meilleure .... Non !... non !

Et il reste immobile, fermant ses yeux avec ses mains et se bouchant les oreilles.
La Mort et la Luxure baissent la tête.

LE DIABLE se pince la lèvre, puis il se frappe le front, bondit sur saint Antoine, et, l'entraînant au fond de la scène, s'écrie :

Tiens ! regarde !

Alors on entend une grande clameur, et l'on voit à l'horizon passer des formes confuses, plus insaisissables que des fumées, puis des pierres, des peaux de bêtes, des fragments de métal, des morceaux de bois, et un grand arbre touffu qui marche tout droit sur ses racines : un bracelet d'or entoure son tronc rugueux. Des chapelets, des coquilles et des médailles sont suspendus à ses rameaux. Des peuples, au front déprimé, se traînent sur les genoux en lui envoyant des baisers.

La Mort lève le bras et, d'un coup de fouet, frappe le grand arbre : il disparaît.

Puis, sur des traîneaux qui glissent, passent DES IDOLES, noires, blanches, vertes, violettes, faites de bois, d'argent, de cuivre, de pierre, de marbre, de paille et d'argile, d'ardoises et d'écailles de poisson. Elles ont de gros yeux, de grosses narines, des étendards fichés dans le ventre, des bras qui traînent, des phallus monstrueux leur dépassant la tête. Le jus des viandes coule dans leurs barbes, elles suintent l'huile des sacrifices, et, de leurs lèvres entr'ouvertes, s'échappent des tourbillons d'encens.

Elles bégaient comme si elles voulaient parler :

Bâ, — bâ, — bâ, — bâh !

LA MORT, les frappant.

A d'autres !

Alors arrivent à la fois les cinq idoles d'avant le déluge : Sawa à figure de femme, Yaghûth à figure de lièvre, Yank à figure de cheval, Nasr à figure d'aigle, Waad à figure d'homme, ruisselantes d'eau de mer et avec des varechs comme des chevelures qui leur ont poussé sur la tête. La mort fait claquer son fouet : elles s'abattent.

Passent ensuite la grande idole de Sérandib toute couverte d'escarboucles. Elle a des nids d'hirondelles dans

les trous de ses yeux. Puis l'idole de Soumenat, de quatre cents palmes de hauteur, toute en fer, et qui se tenait suspendue à des murs d'aimant. Sa taille trop haute se renversant craque et se brise d'elle-même. Puis une idole nègre qui, sous un feuillage d'or, sourit d'un air stupide. Posée sur le pied gauche, dans l'attitude d'un homme qui danse, elle porte à son cou un collier de fleurs rouges et elle souffle toujours la même note dans un bambou creux. Puis l'idole bleue de la Bactriane incrustée de nacre...

Plus vite ! plus vite !

Puis l'idole de Tartarie, statue d'homme en agate verte qui, dans sa main d'argent, tient sept flèches sans plumes.

Allons donc !

Puis les trois cent soixante idoles des Arabes, correspondant aux jours de l'année, qui vont grandissant de taille et diminuant.

Passez ! passez !

Puis l'idole des Gangarides, en maroquin jaune, assise sur ses jambes, la tête rase, le doigt levé. Elle se déchire en pièces sous les coups de la Mort, et l'étoupe de ses membres voltige de tous côtés. Secouant dans ses mains les longues guides d'or qui retiennent ses soixante-trois chevaux à crinière blanche, assis sur un trône de cristal et sous un pavillon de perles à franges de saphir, arrive le Gange, traînant dans un chariot d'ivoire tous ses dieux. Il a une tête de taureau avec des cornes de bélier et sa robe claire disparaît sous des fleurs de pipalas. Les franges du pavillon s'entre-choquent, les crinières des chevaux frissonnent et l'immense char, supporté par deux roues, bascule tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Il est plein; les Dieux l'encombrent : dieux à plusieurs têtes, à plusieurs bras, à plusieurs pieds, rayonnants d'auréoles, et qui semblent engourdis dans des abstractions éternelles. Des serpents s'enroulent à leurs corps, passent entre leurs cuisses, et, se dressant, puis se courbant, s'inclinent au-dessus d'eux, comme des berceaux de couleur. Ils sont assis sur des vaches, sur des tigres, sur des perroquets, sur des gazelles, sur des trônes à triples étages. Leurs trompes d'éléphants se balancent comme des encensoirs, leurs yeux scintillent comme des étoiles, leurs dents bruissent comme des glaives.

Ils portent, dans les mains, des roues de feu qui tournoient, des triangles sur la poitrine, des têtes de mort autour du cou, des palmes vertes sur les épaules. Ils pincent des harpes, chantent des hymnes, crachent des flammes, respirent des fleurs. Des plantes descendent de leur nez, des jets d'eau jaillissent de leurs têtes.

Des déesses couronnées de tiares allaitent des Dieux qui vagissent à leurs mamelles, rondes comme des mondes; et d'autres, suçant l'ongle de leur pied, s'enveloppent dans les voiles clairs qui réfléchissent, sur leur surface, la forme confuse des créations.

La Mort fait claquer son fouet : le Gange lâche les guides, les Dieux pâlissent. Ils s'accrochent les uns contre les autres, ils se mordent les bras, leurs saphirs se brisent, leurs lotus se fanent. Une déesse qui portait trois œufs dans son tablier les casse par terre.

Ceux qui avaient plusieurs têtes se les tranchent avec leurs épées; ceux qui étaient entourés de serpents s'étranglent dans leurs anneaux; ceux qui buvaient dans des tasses les jettent par-dessus leurs épaules. Ils pleurent, ils se cachent la face dans les tapis de leurs sièges.

ANTOINE s'avance en haletant.

Pourquoi cela? pourquoi donc?

LES DIEUX DU GANGE

Gange aux vastes rives, où vas-tu, que tu nous entraînes comme des brins d'herbe ?

L'éléphant a tremblé sur ses genoux, la tortue a rentré ses membres, et le serpent a lâché le bout de sa queue, qu'il tenait dans sa gueule.

Remonte vers ta source ! Au delà des demeures du soleil, après la lune, derrière la mer de lait, nous voulons boire encore l'enivrement de nos immortalités, au son des luths, dans les bras de nos épouses.

Mais tu coules toujours, tu coules toujours, Gange aux vastes rives !

UN DIEU, tout couvert d'yeux, noir et monté sur un éléphant à trois trompes.

Qui donc a fait cent fois le sacrifice du cheval, pour me déposséder de mon empire ? Où êtes-vous, mes Crépuscules jumeaux qui trottiez sur vos ânes ? Où es-tu, Feu monté sur le bélier d'azur aux cornes rouges ? Où es-tu donc, Aurore au front vermeil qui retirais à toi le nuage sombre de la nuit, comme une danseuse qui s'avance, la robe retroussée sur son genou ?

Je brillais d'en haut, j'éclairais les carnages, j'effaçais les pâleurs. Mais c'est fini, maintenant ! La grande âme tout essoufflée va mourir, comme une gazelle qui a trop couru.

UNE DÉESSE, debout sur un globe d'argent, coiffée de fleurs d'où sortent des rayons, et revêtue d'une écharpe où sont peints des animaux. Un collier de diamants, qui fait trois tours à son col, passe sur ses poignets et se rattache à ses talons. De ses seins cerclés de bracelets d'or, il jaillit du lait.

De prairies en prairies, de sphères en sphères, de cieux en cieux, j'ai fui. Je suis pourtant la richesse des âmes, la sève des arbres, la couleur du lotus, le flot tiède, l'épi mur, la déesse aux longs sourires, qui bâille dans la gueule des vaches et se baigne dans la rosée.

Ah! j'ai trop cueilli de fleurs, ma tête est étourdie.

Son voile s'envole. Elle court après.

Saint Antoine a passé le bras pour le saisir, mais apparaît :

UN DIEU tout bleu, à tête de sanglier, avec des boucles d'oreilles et tenant dans ses quatre mains un lotus, une conque, un cercle et un sceptre.

J'ai remis à flot la montagne noyée et, sur mon dos de tortue, j'ai porté le monde. De mes défenses j'ai éventré le géant. Je suis devenu lion, je suis devenu nain. J'ai été brahmane, guerrier, laboureur. Avec un soc de charrue, j'ai exterminé un monstre à mille bras, j'ai fait beaucoup de choses, des choses difficiles, prodigieuses! Les créations passaient, moi je durais, et comme l'océan qui

reçoit tous les fleuves, sans en devenir plus gros, j'absorbais les siècles.

Qu'est-ce donc?... Tout chancelle... où suis-je? qui suis-je? Faut-il prendre ma tête de serpent?

Il lui pousse une tête de serpent.

Ah! plutôt la queue de poisson qui battait les flots!

Il lui pousse une queue de poisson.

Si j'avais la figure du solitaire?

Il se change en solitaire.

Eh non! c'est la crinière du cheval qu'il me faut!

Il lui pousse une crinière de cheval.

Hennissons! levons le pied!... Oh! le lion!

Il devient lion.

Oh! mes défenses!

Il lui sort des défenses de la bouche.

Toutes mes formes tourbillonnent et s'échappent, comme si j'allais vomir la digestion de mes existences. Des âges arrivent. Je grelotte comme dans la fièvre.

Antoine ouvre la bouche pour parler. Mais arrive :

UN DIEU plus grand que tous les autres, magnifique, vêtu de robes étincelantes, monté sur un cygne, avec quatre figures à mentons barbus et tenant dans ses mains un collier où sont passées des sphères.

Je suis la terre! je suis l'eau! je suis le feu! je suis l'air! je suis l'intelligence, la conscience, la création, la dissolution, la cause, l'effet : invocation dans les livres, profondeur dans l'océan, vastitude dans le ciel, force du fort, pureté du pur, sainteté du saint!

Il s'arrête essoufflé.

Bon! excellent! très-haut! Le sacrifice! l'aromate! Le prêtre et la victime; le protecteur, le réconforteur! le créateur!...

Il respire encore une fois.

... la pluie qui fait du bien, la bouse de vache, le fil du collier, l'asyle, l'ami, la place où les choses doivent être; la semence inépuisable, éternelle, toujours renouvelée! Sorti à la fin de l'œuf d'or, comme le fœtus de sa membrane, je...

Il disparaît sans avoir le temps de finir sa phrase.

UN DIEU NOIR, avec un œil sur le front, un lotus à son cou et un triangle sous les pieds. Il a l'air triste.

Multiplier les Formes par elles-mêmes, ce n'est pas produire l'Être? Quand je creuserais éternellement les puits de la Pagade, quand j'élèverais

continuellement les escaliers de la tour, à quoi bon? C'est donc inutile, tout ce que j'ai souffert! Les agonies de mes morts, les travaux de mes existences! tant de sueurs! tant de combats! tant de victoires...

O nourrice, qui t'épouvantais jadis en contemplant dans ma bouche les formes de l'univers resplendissantes comme des rangées de dents, tu ne sais pas qu'à cette heure mes gencives silencieuses se renvoient de l'une à l'autre le vide qu'elles mâchent!

Au milieu de la forêt, le religieux, qui contemple le soleil, prie de toute son âme! Il s'est retiré du monde! Il se retire de lui-même, il se dégage. Sa pensée le transporte où il veut, il voit à toute distance, il entend tous les sons, il prend toutes les formes, mais... s'il n'en rendait aucune?... S'il allait se dépouiller de toutes?... Oui... à force d'austérités, s'il finissait...

Avec la mine de quelqu'un d'effrayé :

Oh!!

Et le char disparaît, en claquant de l'essieu, tel qu'une voiture usée.

ANTOINE, mélancoliquement.

Plus rien!... C'étaient des Dieux, pourtant!

Mais en voici d'autres qui s'avancent couverts de peaux à long poil. Ils soufflent entre leurs doigts et leurs nez sont bleus.

LES DIEUX DU NORD

Le soleil fuit! Il court comme s'il avait peur, il se ferme comme l'œil fatigué d'une vieille fileuse.

Nous avons froid, nos peaux d'ours sont lourdes de neige et le bout de nos pieds passe par les trous de nos chaussures.

Jadis nous étions dans nos grandes salles où les bûches flambaient, près des tables longues couvertes de quartiers de viande et de couteaux à manche ciselé.

Il faisait bon! nous buvions de la bière. Nous nous racontions nos vieux combats. Les coupes de corne entre-choquaient leurs cercles d'or, et nos cris montaient comme des marteaux de fer que l'on eût lancés contre la voûte.

Elle était cannelée de bois de lances, la large voûte! Les glaives suspendus nous éclairaient pendant la nuit, et nos boucliers du haut en bas s'étalaient sur les murs.

Nous mangions le foie de la baleine, dans des plats de cuivre qui avaient été battus par des géants. Nous jouions à la balle avec des rocs; nous écoutions chanter les sorciers captifs qui s'appuyaient en pleurant sur leurs harpes de pierre, et nous rentrions dans nos lits, le matin seulement, lorsque la brise, tout à coup, entrait dans la salle échauffée.

Il a fallu partir, pourtant! Il y eut alors des san-

glots! Nous avions le cœur gonflé, comme la mer, quand bat le plein de la marée.

Sur la lande où picore la corneille, nous avons trouvé les Pommes dont se nourrissaient les dieux quand ils se sentaient vieillir; elles étaient noires de pourriture et s'écrasaient à la pluie. Dans la forêt profonde, près du Hêtre éternel, nous avons vu les quatre Daims qui tournent en mordant son feuillage. L'écorce était rongée et les bêtes assouvies ruminaient debout, en battant du pied. Au bord de la plage, où se brisent les glaçons blancs, nous avons rencontré le vaisseau construit avec les ongles des cadavres : il était vide, et alors a chanté le coq noir qui se tenait au fond de la terre, dans les salles de la mort.

Nous sommes las, nous avons froid et nous trébuchons sur la glace. Le loup qui court derrière nous va dévorer la lune.

Nous n'avons plus les grandes prairies où il y avait des haltes pour reprendre haleine, dans la bataille. Nous n'avons plus les navires à plaques d'or, les longs navires bleus dont la proue coupait les monts de glace, quand nous cherchions, sur l'océan, les Génies cachés qui bramaient dans les tempêtes. Nous n'avons plus les patins pointus avec lesquels nous faisions le tour des pôles, en portant, au bout des bras, le firmament entier qui tournait avec nous...

Ils disparaissent dans un tourbillon de neige.

Antoine sent peu de sympathie pour les Dieux du Nord, trop brutaux et trop étroits.

LE DIABLE

Oui! ils ne s'occupaient qu'à boire, comme de bons vivants! En voilà un plus moral : il vient de la Perse!

On voit venir un vieillard qui marche à pas lents, les yeux fermés, le corps enveloppé dans de vastes draperies, et une barbe blanche lui descend jusqu'au ventre. Au-dessus de sa tête, se tient en l'air une petite figure semblable à lui et dont la partie inférieure se perd dans un plumage épais.

LE VIEILLARD ouvre les yeux et la petite figure étend les ailes.

Enfin! les douze mille ans sont accomplis! c'est donc le jour! le grand jour! Merci, ô Ferver immortel, qui laissais tomber dans mon intelligence les rayons merveilleux de tes pupilles d'émeraude! Tu vas grandir, n'est-ce pas? et nous allons nous baigner ensemble dans les profondeurs du Verbe!

Il tend l'oreille, il regarde.

Mais quoi! je n'entends pas tomber la pluie d'eau noire! Les corps ranimés ne se relèvent point de leurs tombeaux!

Il appelle.

Kaïomors! Meschia! Meschiané!

Silence.

Mes trois fils ne sont donc pas venus?

LE DIABLE

Non!

ZOROASTRE, en sursaut.

Ah! c'est toi, Arihmane!

LE DIABLE

Oui! c'est moi! L'ouragan a soufflé sur ton feu, ô Zoroastre! et tes mages décoiffés y chauffent leurs pieds nus, en crachant dans les cendres.

La Mort allonge un coup de fouet au Ferver qui s'enfuit à tire-d'ailes, en poussant des cris, comme une caille blessée.

ZOROASTRE s'en va la tête basse, à pas saccadés, et en marmottant :

C'était beau, pourtant! J'avais séparé Dieu en deux parties distinctes : le Bien était d'un côté, le Mal de l'autre.

LE DIABLE

Assez! va-t'en!

ZOROASTRE

J'avais cerclé la vie dans un ordre sacerdotal : tout se superposait.

LE DIABLE

C'est fini! retourne dans ta caverne!

ZOROASTRE

J'avais enseigné la manière de faire les labours, le nombre des morceaux de tamarin, la forme des soucoupes.

LA MORT

Passe! passe!

ZOROASTRE

Il y avait des prières pour le lever, pour le coucher, pour les insomnies.

La Mort lui souffle dans le dos et ses vêtements, qui se bouffissent comme une voile, le poussent en avant. Il continue :

Amenez le chien pour qu'il regarde les agonisants! Il faut se réjouir quand on voit le hérisson. La manière licite d'éteindre la lumière est de faire du vent avec sa main. On rince trois fois le vêtement des morts. C'est du bras gauche seulement qu'il faut tenir les branches de grenadier...

Sa voix s'éteint dans une espèce de bredouillement stupide. Des beuglements se rapprochent : un bœuf paraît,

noir, avec les poils de la queue doubles, un triangle blanc sur le front et la marque d'un aigle sur le dos. Sa housse de pourpre est déchirée, il boite de la cuisse gauche.

APIS

Où sont mes prêtres chaussés de byblos, qui brossaient mon poil, en chantant, sur un air lent, des paroles sacrées!

ANTOINE, *riant.*

Ah! ah! quelle sottise!

LE DIABLE

C'est un Dieu qui pleure! écoute!

APIS

Du côté de la Lybie, j'ai vu le Sphinx qui fuyait : il galopait comme un chacal. Les crocodiles ont laissé tomber au fond des lacs les pendants d'oreilles qu'ils portaient à la gueule. Les dieux à tête d'épervier ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux, et le ciel bleu passe tout seul sous la porte peinte des temples vides.

Où irai-je? J'ai brouté l'Égypte jusqu'au dernier brin d'herbe. Je me traîne au bord du fleuve, je souffre de plus en plus à la blessure que m'a faite Cambyse.

Les filles des Pharaons se faisaient ensépulturer dans des coffres taillés à mon image, et Sérapis ne s'ouvrait que pour recevoir ma momie. Mais, quand un rayon de soleil avait fécondé la génisse, on accourait me prendre dans mon herbage. Des processions me conduisaient, les castagnettes sonnaient dans les blés, le cistre grinçait sur les bateaux; — et du désert, du rivage, de la plaine et des montagnes, l'Égypte accourant se prosternait autour de moi. J'étais Osiris! j'étais Dieu! j'étais le Démiurge apparu, l'Ame incarnée, le Grand-Tout qui se faisait visible, pacifique et beau!

Il s'arrête, en reniflant.

Qu'est-ce donc? je vois des hommes rouges qui apportent des charbons, avec des couteaux, et qui retroussent leurs bras!

LE DIABLE

Bel Epaphus, ils t'égorgeront, ils te dévoreront, te tanneront et l'on battra les esclaves avec tes jarrets desséchés.

Apis s'en va tout en boitant et en mugissant.

ANTOINE, regardant le Diable :

Eh bien?

Le Diable se tait; mais alors paraissent a la file l'un de l'autre, et se suivant immédiatement, comme les per-

sonnages d'une frise, trois couples de Dieux, Uranus avec la Terre, Saturne avec Rhea, Jupiter avec Junon.

Antoine, étonné, reprend :

Encore !

LE DIABLE.

Oui, toujours !

URANUS, couronné d'étoiles pâlissantes. Il traine la Terre par la main et laisse couler, de dessous lui, des gouttes de sang.

Fuyons ! Quelque chose a rompu le fil qui liait les destinées des hommes aux mouvements des astres. Saturne m'a mutilé, et la figure de Dieu n'apparait plus dans le disque du soleil.

LA TERRE, en cheveux blancs, suivant Uranus.

J'avais des forêts mystérieuses, j'avais des océans démesurés, j'avais des montagnes inaccessibles. Dans les eaux noires, vivaient des bêtes dangereuses, et l'haleine des marécages se balançait sur ma figure, comme un voile sombre.

Terrible d'énergies, enivrante de parfums, éblouissante de couleurs, immense ! Ah ! j'étais belle quand je sortis toute échevelée de la couche du Chaos !

L'homme alors pâlissait au bruit de mes abîmes, à la voix des animaux, aux éclipses de la lune. Il se roulait sur mes fleurs, il grimpait dans mes feuillages, il ramassait sur les grèves les perles blondes et les coquilles contournées. A la fois Nature et Dieu, principe et but, j'étais infinie pour lui, et son Olympe ne dépassait point la hauteur de mes montagnes.

Il a grandi, ô Uranus! et, comme tu faisais autrefois des Cyclopes mes fils, que tu emprisonnais dans mes entrailles, maintenant il creuse mes pierres pour y placer ses rêves et marquer plus de désespoir.

SATURNE, l'air farouche, la poitrine et les bras nus, la tête à demi couverte par son manteau et tenant à sa main sa harpe recourbée.

De mon temps, le regard de l'homme était pacifique comme celui des bœufs. Il riait d'un gros rire et dormait d'un sommeil lourd.

Contre le mur d'argile, sous le toit de branchage, le porc se fumait lentement au feu clair des feuilles sèches, ramassées quand arrivent les grues. La marmite bouillait pleine de mauves et d'asphodèles. L'enfant inepte croissait près de sa mère. Sans chemins et sans désirs, les familles isolées vivaient en paix dans des campagnes profondes, le laboureur ne sachant pas qu'il y eût des mers, ni le pêcheur, des plaines, ni l'observateur des rites, d'autres dieux.

Mais, quand fleurissait le chardon pointu et que la cigale ouvrait ses ailes dans les blés jaunes, on tirait du grenier les gâteaux de fromages, on buvait du vin noir, on s'asseyait sous les frênes. Les cœurs chauffés par Sirius battaient plus fort, le seuil des cabanes exhalait l'odeur du bouc, et la fille rustique clignait des yeux, en passant près des buissons.

Age qui ne reviendra plus, alors qu'attachée tout entière à la réalité du sol, la vie humaine, ainsi que l'ombre d'un cadran, faisait sans jamais dévier le tour de ce point fixe!

Puisque j'avais détrôné Uranus, pourquoi donc Jupiter est-il venu?...

RHÉA

C'est moi qui t'ai trompé, Dieu dévorateur!

Je me rongeais de tristesse à produire continuellement pour une irrassasiable destruction. Ah! que j'ai ri, quand je t'ai vu avaler la pierre emmaillotée sous ses bandelettes! mais tu ne t'apercevais de rien! tu dévorais tout!

La Mort fait claquer son fouet.

SATURNE se drape dans son manteau.

Ah! retournons dans l'Érèbe, ô ma vieille épouse! Le temps est passé des joies de l'esclave, et l'on ne déliera plus mes cordons de laine.

JUPITER OLYMPIEN, tenant dans ses mains une coupe vide. Devant lui, marche son aigle engourdi : il a le dessous des ailes rouge comme s'il était rongé de vermine ; il ramasse par terre, avec son bec, les plumes qui lui tombent du corps. — Jupiter regarde le fond de sa coupe.

Plus rien ! pas une goutte !

Il la penche sur l'ongle de son doigt, jette un long soupir et reprend :

Quand l'ambroisie défaille, les immortels s'en vont.

Père des Dieux, des rois et des hommes, je gouvernais l'éther, les intelligences et les empires. Au froncement de mes sourcils, le ciel tremblait. Je lançais la foudre, j'assemblais les nuées !

Parmi tous les Dieux, sur un trône d'or, au haut de l'Olympe, assis et, d'un œil ouvert, surveillant chaque chose, je regardais passer les Heures, filles à la taille égale que le Plaisir et la Peine rendent pour les mortels si longues ou si petites, — Apollon qui courait dans son char, secouant au vent des planètes sa chevelure bouclée, — les Fleuves sur le coude épanchant leurs urnes, — Vulcain battant ses métaux, — Cérès sciant ses blés, — et Poséidon agité, qui, de son manteau bleu, entourait la terre retentissante.

Les nuages s'élevant apportaient jusqu'à moi le parfum des sacrifices. Avec le chant des hymnes, la fumée montait dans le feuillage du laurier, et la poitrine du prêtre, se dilatant au rythme, exhalait

grande ouverte la placide harmonie du peuple des Hellènes. Un soleil chaud brillait sur le frontispice de mes temples blancs, forêt de colonnes où, comme une brise de l'Olympe, circulait un souffle sublime.

Les tribus éparses autour de moi faisaient un peuple. Toutes les races royales me comptaient pour leur aïeul et tous les maîtres de maison étaient autant de Jupiters à leur foyer. On m'adorait sous tous les noms, depuis le Scarabée jusqu'au Porte-Foudre! J'avais passé par bien des formes, j'avais eu beaucoup d'amours. Taureau, cygne, pluie d'or, j'avais visité la nature, et, se pénétrant de moi, elle se mettait à devenir divine, sans que je cessasse d'être dieu... O Phidias, tu m'avais créé si beau que ceux qui mouraient sans m'avoir vu se croyaient maudits. Tu avais pris, pour me faire, des matières exquises, l'or, le cèdre, l'ivoire, l'ébène, les pierreries, richesses qui disparaissaient dans la beauté, comme les éléments d'une nature dans la splendeur d'un ensemble. Par ma poitrine respirait la Vie. J'avais la Victoire sur la main, la Pensée dans les yeux, et, des deux côtés de ma tête, retombait ma chevelure comme la végétation libre de ce monde idéal. J'étais si grand que je frôlais mon crâne aux poutres de la toiture... Ah! fils de Charmidès, l'humanité, n'est-ce pas? ne pouvait monter plus haut! Dans la barrière bleue de Panoenus tu as enfermé pour toujours son plus sublime effort, et c'est aux dieux maintenant à descendre vers elle.

J'en vois venir qui sont pâles pour satisfaire la douleur des peuples ennuyés. Ils arrivent des pays malsains, couverts de haillons et poussant des sanglots. Moi je ne suis pas, comme eux, né pour vivre sous des ciels froids, avec des langues barbares, en des temples sans statues. Attaché par les pieds au sol antique, je m'y dessécherai sans en sortir. Je n'ai même point bougé, quand l'empereur Caïus voulait m'avoir, et les architectes entendirent éclater, dans mon socle, un grand rire, aux efforts qu'ils faisaient.

Tout entier pourtant, je ne descendrai pas dans le Tartare. Quelque chose de moi restera sur la terre. Ceux en effet que pénètre l'Idée, qui comprennent l'Ordre et chérissent le Grand, ceux-là, de quelque dieu qu'ils descendent, seront toujours les fils de Jupiter.

JUNON, la couronne en tête, avec des bottines d'or à pointes recourbées, couverte d'un voile semé d'étoiles d'argent, portant une grenade dans une main et de l'autre un sceptre surmonté d'un coucou.

Où vas-tu ? Arrête-toi ! Qu'y a-t-il donc? Encore un amour, sans doute? insensé qui perd sa force et qui ne sait pas que les mortels s'enflent d'orgueil, à découvrir chaque matin, sur leur oreiller, les cheveux de Jupiter!

Notre vie pourtant était si douce, dans l'équilibre obligé de nos discordes et de nos amours. Diverse et magnifique, elle demeurait immuable

comme la terre, avec ses océans en mouvement et ses plaines immobiles. Oh! reviens! fils de Saturne! Nous nous coucherons sur l'Ida, et, cachés par les nuages, au sein d'une atmosphère vermeille, de mes bras blancs j'entourerai ton cou, je sourirai sous toi; je passerai mes doigts dans les boucles de ta barbe et je réjouirai ton cœur, ô Père des Dieux. Ai-je perdu ma chevelure brune, mes grands yeux, mon cothurne d'or? N'est-ce pas pour te plaire, que chaque année je refais ma virginité dans la fontaine Canathus? Ne suis-je plus belle? Me trouverait-il vieille?

Quoi? plus de bruit! Je vais, je viens, je cours dans l'Olympe. Tous sont endormis. Écho même semble mort!

Elle crie :

Oui, oui!... Au pied de mes images, mes couronnes d'asterion s'effeuillent. La main de la Ménade a déchiré mon voile en pièces, les cent bœufs d'Argos ont perdu leurs guirlandes et, telle qu'une harangère des ports, ma prêtresse oublieuse se gorge de poissons frits. O vertu de la Pudeur, voilà la Courtisane aux joues fardées qui touche à mes autels!

MINERVE, avec son grand casque flanqué du sphinx, l'égide aux écailles d'or, et couverte d'un peplos qui lui descend jusqu'aux pieds. Elle marche, en se tenant le front dans la main.

Je chancelle! Je n'ai pas dansé pourtant, je n'ai point aimé, je n'ai point bu. Quand les Muses

chantaient, quand Bacchus s'enivrait, quand Vénus, avec tous les Dieux, s'abandonnait aux Amours, régulatrice travailleuse je restais seule à ma tâche : je méditais les lois, je préparais la victoire, j'étudiais les plantes, les pays, les âmes; — j'allais partout, visitant les héros, j'étais la Prévoyance, l'invincible Lumière, l'Énergie même du grand Zeus.

De quel rivage souffle ce vent qui me trouble la tête? Dans quel bain de magicienne a-t-on plongé mon corps? Sont-ce les sucs de Médée, ou les onguents de Circé, la lascive? Mon cœur défaille, je vais mourir.

MARS, très pâle.

J'ai peur comme un esclave en fuite, je me cache dans les ravins. Pour mieux courir, j'ai défait ma cuirasse, j'ai retiré mes jambarts, j'ai jeté mon épée, j'ai abandonné ma lance.

Il se regarde les mains.

N'ai-je plus de sang dans les veines, que mes mains sont si blanches? Ah! comme je bouffissais mes joues dans les trompettes d'airain! Comme je pressais entre mes cuisses nerveuses mes étalons à large croupe! Les panaches rouges, se tordant, brillaient au soleil; les rois, la tête haute s'avançaient hors des tentes et les deux armées faisaient un grand cercle pour les voir.

Je pense à Théro ma nourrice, à Bellone ma compagne, à mes Saliens qui dansaient d'un pas lourd, en frappant sur leurs boucliers, et je me sens plus triste que ce soir de ma jeunesse, où, blessé par Diomède, je suis remonté dans l'Olympe me plaindre à Jupiter.

CÉRÈS, assise dans un char, dont les moyeux sont deux ailes de cygne qui battent l'air; le char s'arrête et le flambeau, que la déesse porte à la main, s'éteint.

Oui, arrête-toi! puisque Neptune a cessé de me poursuivre, puisque j'ai parcouru la terre entière. Ne va pas plus loin! Arrête-toi!

Elle prend de dessous elle une serviette d'or et s'en essuie les yeux.

Hélas! hélas! je ne verrai plus Proserpine resplendissante qui s'ébattait dans les pousses vertes! Elle est descendue chez Pluton et n'en sortira pas.

Femmes des Athéniens qui portez des cigales d'or dans vos chevelures, vous qui emmaillottez vos enfants avec la robe usée des mystères, qui couchez sur la sarriette sauvage et qui mangez de l'ail pour dissiper la vapeur des parfums, — sortant un soir d'automne par la Porte sacrée, derrière le char qui traîne la Corbeille, toutes en rang, la tête basse et les pieds nus, vous ne recevrez plus l'injure obscène des gens qui vous attendent sur le pont du Céphise!

NEPTUNE, empêtré, comme à Elis, dans trois robes, l'une par-dessus l'autre. Il manque de tomber à tous les pas et s'appuie sur son trident.

Qu'est-ce donc? Je ne puis ni m'étendre sur le rivage, ni courir dans les plaines. On m'a serré les côtes avec des digues, et mes dauphins jusqu'au dernier se sont pourris au fond des eaux. Autrefois j'envahissais la campagne, je faisais trembler la terre, j'étais le Mugissant, l'Inondateur, et la Fortune s'invoquait dans tous mes sacrifices. Des monstres couronnés de vipères jappaient incessamment sur mes récifs pointus. On ne passait pas les détroits, on faisait naufrage, en doublant les îles.

Heureux celui qui pouvait un jour tirer sur la grève sa galère désarmée, revoir ses vieux parents et suspendre au sec, dans le foyer domestique, le gouvernail de ses voyages!

LA MORT

Passe! passe!

HERCULE, ruisselant de sueur, haletant. Il dépose sa massue et s'essuie la figure avec sa peau de lion, dont la gueule lui pend sur l'épaule.

Ah!

Il reste d'abord sans pouvoir parler, tant il est hors d'haleine.

On dit que j'ai accompli douze travaux! J'en ai accompli cent, cent mille! que sais-je?

J'ai d'abord étranglé deux énormes serpents qui s'enroulaient à mon berceau. J'ai dompté le Taureau de Crète, les Centaures, les Cercopes et les Amazones, j'ai fait mourir Busiris, j'ai étouffé le Lion de Némée, j'ai coupé les têtes de l'Hydre. J'ai tué Théodomus et Lacynus, Lycus roi de Thèbes, Euripide roi de Cos, Nelée roi de Pise, Euryle roi d'Œchalie. J'ai cassé la corne d'Achelous qui était un grand fleuve. J'ai tué Géryon qui avait trois corps, et Cacus, fils de Vulcain.

Est-ce tout? Oh non! j'ai abattu le Vautour de Prométhée, j'ai lié Cerbère avec une chaîne, j'ai nettoyé les étables d'Augias; — j'ai séparé les montagnes de Calpé et d'Abyla, rien qu'en les prenant par leurs sommets, comme un homme qui écarte avec ses deux mains les éclats d'une bûche.

J'ai voyagé. J'ai été dans l'Inde, j'ai parcouru les Gaules. J'ai traversé le désert où l'on a soif.

Les pays esclaves, je les délivrais; les pays inhabités, je les peuplais; — et plus je vieillissais, plus s'accroissait ma force: je tuais mes amis en jouant avec eux, je rompais les sièges en m'asseyant dessus, je démolissais les temples en passant sous leurs portiques. J'avais en moi une fureur continuelle qui débordait à gros bouillons, comme le vin nouveau qui fait sauter la bonde des cuves.

Je criais, je courais, je déracinais les arbres, je troublais les fleuves, l'écume sifflait au coin de

ma lèvre, je souffrais à l'estomac, et je me tordais dans la solitude, en appelant quelqu'un.

Ma force m'étouffe! C'est le sang qui me gêne! j'ai besoin de bains tièdes et qu'on me donne à boire de l'eau glacée. Je veux m'asseoir enfin sur des coussins, dormir pendant le jour et me faire la barbe. La reine se couchera sur ma peau de lion, moi je passerai sa robe et filerai la quenouille, j'assortirai les laines, j'aurai les mains blanches comme une femme. Je sens des langueurs... donnez-moi donc... donnez-moi...

LA MORT

Passe! passe!

Arrive sur des roulettes un grand catafalque noir, garni de flambeaux du haut en bas. Son dais étoilé de lames d'argent, et soutenu par quatre colonnes d'ordre salomonique où s'enroule une vigne d'or, abrite un lit de parade recouvert de pourpre et dont le chevet triangulaire supporte des tablettes chargées de parfums qui brûlent dans des poteries de couleur. On distingue sur le lit une figure d'homme en cire, couchée tout à plat comme un cadavre. Autour du lit sont alternativement rangées de petites corbeilles en filigrane d'argent et des urnes d'albâtre de forme ovale: il y a, dans les corbeilles, des pieds de laitues, dans les urnes une pommade rose.

Des femmes suivent le catafalque d'un air inquiet. Leurs chevelures dénouées tombent le long de leur corps comme des voiles; — de la main gauche elles ramènent sur leur sein les plis de leurs robes traînantes, et tiennent dans la droite de gros bouquets ou des fioles de verre pleines d'huile.

Elles se rapprochent du catafalque, elles disent :

LES FEMMES

Beau! Beau! il est beau! réveille-toi! assez dormi! lève la tête, debout!

Elles s'asseoient par terre, toutes en rond

Ah! il est mort! il n'ouvrira pas les yeux! Les mains sur les hanches et le pied droit en l'air, il ne tournera plus sur le talon gauche. Pleurons! désolons-nous! crions!

Elles poussent de grands cris, puis se taisent tout à coup. On entend pétiller la mèche des flambeaux dont les gouttes arrachées par le vent tombent sur le cadavre de cire et lui fondent les yeux.

Les femmes se relèvent.

Comment faire? chatouillons-le! frappons-lui dans les mains!... Là... là... respire nos bouquets! Ce sont des narcisses et des anémones que nous avons cueillis dans tes jardins. Ranime-toi, tu nous fais peur!

Oh! comme il est raide, déjà!

Voilà ses yeux qui coulent par les bords! Ses genoux sont tordus, et la peinture de son visage a descendu sur la pourpre.

Parle! Nous sommes à toi! Que te faut-il? Veux-tu boire du vin? veux-tu coucher dans nos lits? veux-tu manger les pains de miel que nous faisons frire dans des poêles, et qui ont la forme de petits oiseaux, pour t'amuser davantage.

Touchons-lui le ventre! Baisons-le sur le cœur!

Tiens! tiens! les sens-tu, nos doigts chargés de bagues qui courent sur ton corps, et nos lèvres qui cherchent ta bouche et nos cheveux qui balaient tes cuisses? Dieu pâmé, sourd à nos prières!

Antoine se cache la figure avec sa manche. Le Diable lui tire le bras brusquement et le pousse plus près.

Ah! voyez donc comme ses membres, en le maniant, sont restés au fond de nos mains! Il n'est plus! il n'éternue pas à la fumée des herbes sèches, et ne soupire point d'amour au milieu des bonnes odeurs!... Il est mort!... il est mort!

ANTOINE, se penchant vers les femmes.

Qui donc?

LE DIABLE, lentement.

Ce sont les filles de Tyr qui pleurent Adonis.

Elles s'écorchent la figure avec leurs ongles et se mettent à couper leurs cheveux; puis elles vont, l'une après l'autre, les déposer sur le lit, et toutes ces longues chevelures pêle-mêle semblent des serpents blonds et noirs rampant sur le cadavre de cire rose qui n'est plus maintenant qu'une masse informe.
Elles s'agenouillent et sanglotent.

ANTOINE se prend la tête dans les mains.

Comment!... mais!... oui!... je me rappelle!... une fois déjà... par une nuit pareille, autour d'un

cadavre couché... la myrrhe fumait sur la colline, près d'un sépulcre ouvert; les sanglots éclataient sous les voiles noirs penchés; des femmes pleuraient, et leurs larmes tombaient sur ses pieds nus, comme les gouttes d'eau sur du marbre blanc...

Il s'affaisse.

LE DIABLE, en riant.

Allons! debout! Il en vient d'autres! regarde!

Le catafalque d'Adonis a disparu.

On entend un bruit de castagnettes et de cymbales, et des hommes vêtus de robes bigarrées, suivis par une foule rustique, amènent un âne empanaché de feuillage, la queue garnie de rubans, les sabots peints, — avec un frontal à plaques d'or et des coquilles aux oreilles, une boîte couverte d'une housse à cordons sur le dos, entre deux larges corbeilles dont l'une, chemin faisant, reçoit les offrandes de la foule : œufs, raisins, fromages mous, lièvres dont on voit passer les oreilles, volailles plumées, poires en quantité, monnaie de cuivre, — et dont l'autre à moitié pleine contient des feuilles de roses que les conducteurs de l'âne jettent devant eux, tout en marchant. Ils ont des bottines à lacets, les cheveux nattés, de grands manteaux, des pendants d'oreilles et les joues couvertes de fard. Une couronne en branche d'olivier se rattache au milieu de leur front par un médaillon à figurine, entre deux autres plus petits, et ils en portent une troisième plus large, sur leur poitrine nue. Des poinçons, des poignards sont passés dans leur ceinture, et ils brandissent des fouets à manche d'ébène jaune, dont la triple lanière est garnie d'osselets de mouton.

On ôte d'abord la housse de la boîte, recouverte en dessous d'un feutre noir; la foule s'écarte, l'âne s'arrête. Un de ces hommes, retroussant son vêtement, se met

à danser tout autour en jouant des crotales; — un autre, agenouillé devant la boîte, bat du tambourin, et le plus vieux de la bande commence d'une voix nasillarde :

L'ARCHI-GALLE

Voilà la Bonne Déesse! l'Idéenne des montagnes! la Grande Mère de Syrie! Approchez, braves gens! Elle est assise entre deux lions, porte sur la tête une couronne de tours et procure beaucoup de biens à tous ceux qui la voient.

C'est nous qui la promenons dans les campagnes, sous les feux du soleil, pendant les pluies d'hiver, par beau et mauvais temps. Elle gravit les défilés, elle glisse sur les pelouses, elle traverse les ruisseaux. Souvent, faute de gîte, nous couchons en plein air et nous n'avons pas tous les jours de table bien servie. Des voleurs habitent les bois, les bêtes féroces hurlent effroyablement dans leurs cavernes, il y a des chemins impraticables et pleins de précipices!... La voilà! la voilà!

Ils ôtent la couverture de laine et l'on voit une boîte de sycomore incrustée de petits cailloux.

Plus grande que les cèdres, elle plane dans l'éther bleu; plus vaste que le vent, elle entoure le monde. Son souffle s'exhale par les naseaux des panthères, par la feuille des plantes, par la sueur des corps. Ses pleurs d'argent arrosent les prairies, son sourire est la lumière et c'est le lait de sa poitrine qui a blanchi la lune. Elle fait couler

les fontaines, elle fait pousser la barbe, elle fait craquer l'écorce des pins qui se balancent dans les forêts. Donnez-lui quelque chose, car elle déteste les avares!

La boîte s'entr'ouvre, et l'on aperçoit, sous un pavillon de soie rose, une petite image de Cybèle toute étincelante de paillettes, dans un char de pierre couleur de vin traîné par deux lions crépus la patte levée. Les paysans se poussent pour mieux voir, l'homme qui danse tourne toujours, celui qui bat son tambourin frappe plus fort, et l'archi-galle continue :

Son temple est bâti sur le gouffre par où les eaux du déluge qui finissait se sont précipitées. Il a des portes d'or, un plafond d'or, des lambris d'or, des statues d'or. Apollon y est, Mercure, Ilythia, Atlas, Hélène, Hécube, Pâris, Achille et Alexandre. Des aigles, des lions, des chevaux et des colombes se promènent dans sa cour. A son grand arbre qui brûle, on accroche des tuniques et des coffrets, et c'est pour elle qu'est dressé le phallus de cent vingt coudées, où l'on grimpe avec des cordes, comme au tronc d'un palmier, quand on va cueillir les dattes.

Ils se donnent avec leurs fouets de grands coups dans le dos, en cadence.

Frappez du tambourin! sonnez les cymbales! soufflez dans les flûtes à larges trous!

Elle aime le poivre noir que l'on va chercher dans les déserts. Elle aime la fleur de l'amandier, la grenade et les figues vertes, les lèvres rouges,

les regards lascifs, la sève sucrée, la larme salée!... Du sang! à toi! à toi! Mère des montagnes!

Ils se tailladent les bras avec leurs poignards, leurs dos résonnent comme des boîtes creuses. La musique redouble, la foule s'accroît. Puis des hommes en habits de femmes et des femmes en habits d'hommes se poursuivent, en poussant une grande clameur qui se perd à l'horizon, dans le frémissement des lyres et le bruit des baisers. Leurs robes diaphanes se collent contre leurs ventres. Un sang rose en dégoutte et bientôt, sur cette vague multitude, toute chatoyante, agitée, lointaine, apparaît un Dieu nouveau qui porte entre ses cuisses un amandier chargé de fruits. Les voiles des têtes s'envolent, l'encens tourbillonne, l'acier tinte. Des prêtres eunuques enveloppent des femmes dans leurs dalmatiques chamarrées.

Mais d'autres dieux arrivent, innombrables, infinis. Ils passent comme des traînées de feuilles sèches sous un vent d'automne, si rapidement qu'on ne peut les voir, et tous pleurent si haut que l'on n'entend pas ce qu'ils disent. La Mort refait un nœud à la mèche de son fouet. Antoine étourdi veut fuir, mais le Diable le retient et reprend :

LE DIABLE

Celui-là, c'est Atys de Phrygie. Il jette sa hache de pierre, il s'en va pleurer dans les bois sa virilité perdue. Voici la Dercéto de Babylone, à croupe de poisson. Voilà le vieil Oannès, voilà Ilythia couverte de ses voiles, voilà Moloch crachant du feu par les narines, et dont le ventre, bourré d'hommes, hurle comme une forêt incendiée.

LA MORT, riant.

Ah! ah! regarde donc! Il a si chaud sous ses flammes qu'il se fond lui-même.

LE DIABLE

Voici les déesses Potniades à qui l'on sacrifiait des cochons de lait!

LE COCHON

Horreur!

LE DIABLE

Voilà la Sosipolis d'Élée! voilà les dieux Cathares de Pallantium! voilà Vulcain patron des forgerons! voici le bon dieu Mercure avec son pétase pour la pluie et ses bottes de voyage.

LA MORT, frappant.

Voyage! voyage!

LE DIABLE

Noire et frottée de myrrhe, voici la grande Diane qui s'avance, les coudes au corps, les mains ouvertes, les pieds joints, avec des lions sur les épaules, des cerfs à son ventre, des abeilles à ses flancs, un

collier de chrysanthèmes, un disque de griffons et trois rangs de mamelles qui ballottent à grand bruit. Mais la peau du corps lui démange sous les bandelettes qui la serrent.

LA MORT, riant.

Ah ! ah ! ah !

LE DIABLE

Voici la Laphria des Patréens, l'Hymnia d'Orchomène, la Pyronienne du mont Crathis, Strymphalia à cuisse d'oiseau, Eurynome fille de l'Océan et toutes les autres Dianes : l'Accoucheuse, la Chasseresse, la Salutaire, la Lucifère, et la Patronne des Ports, avec une coiffure d'écrevisses.

ANTOINE

Eh ! que m'importe à moi ? pourquoi me tiens-tu là, béant, à les regarder ?

LE DIABLE, continuant.

Celle qui porte des croûtes blanchâtres sur la figure, c'est Rubigo la déesse de la rogne, non loin Angeronia qui délivre des inquiétudes et l'immonde Perfica, inventrice des olisbus. Voici Esculape, fils du Soleil, traîné par ses mulets, le coude sur le bord de son char et le menton dans la

main gauche. Il a l'air de réfléchir profondément.

LA MORT, frappant.

Fais-toi vivre, immortel!

LE DIABLE

Les Faunes à large bouche suivent le vieux Pan des pasteurs qui frappe dans ses mains, au milieu de son troupeau. Ils ricanent. Ils sont velus. Leur front est couvert de boutons roses, comme les tilleuls au printemps. Voilà Priape et le dieu Terminus et la déesse Epona, et Acca Laurentia et Anna Perenna...

ANTOINE

Assez! assez! laisse-moi! Ma tête s'égare dans le tourbillon de tous ces dieux qui passent!

LE DIABLE

En voilà un qui surveille les enfants à la promenade, un autre qui donne la fièvre, un autre qui donne la pâleur, un autre qui donne la peur. Ceux-ci sont pour former le fœtus, pour le retourner, pour l'extraire, pour veiller à la cuisine, pour faire crier les gonds de la porte, pour pousser le flot sur le rivage.

ANTOINE, lentement.

Oh! quelle quantité!

LE DIABLE

N'est-ce pas?... Et tu ne vois pas tout! Il y en a d'autres encore dont la poussière même ne se retrouve plus.

Mais ils réapparaîtront un jour, comme des morts qui ressuscitent, et l'homme impitoyable les jugera : les grands, les humbles, les farouches, les gais, ceux qui avaient des têtes d'animaux et ceux qui portaient des ailes. Ils se tiendront tous devant lui, pâles et par longues files silencieuses comme une armée vaincue. Et alors le Nègre, en grinçant des dents, s'approchera de son idole, et, lui mettant le poing sous la mâchoire, lui crachera au visage. Le Grec, avec dédain, renversera, du bout de sa sandale, ses statues blanches, et l'habitant des pôles, aux yeux rougis par les neiges, verra se fondre sous le soleil ses vagues dieux faits de brouillard et de tristesse. On jettera dans le vent leurs bracelets, leurs couronnes, leurs urnes taries, leurs glaives émoussés ; on fera sonner sous le doigt le creux de leur poitrine, et les Olympes s'écrouleront au tonnerre des rires que la vengeance humaine poussera! parce qu'ils n'ont rien donné, parce qu'ils étaient durs comme

la pierre de leurs temples et plus stupides que les bœufs de l'holocauste !

ANTOINE

Une tristesse infinie me submerge !

Il pleure.

Oh ! combien de prières on leur a faites ! Que de sacrifices ont fumé pour eux ! Ils étaient forts cependant, et pas un seul doute ne levait la tête devant leur majesté.

Où êtes-vous maintenant, pauvres âmes tout altérées d'espoirs qui ne furent pas assouvis ?

Il éclate en sanglots.

Mais quels sons ?... qui chante ainsi ?

Il écoute.

Cela pétille, bourdonne, gazouille, et avec quelque chose par-dessus... quelque chose de lent qui se déroule et qui retombe !

APOLLON, la chlamyde rejetée sur le bras gauche, et jouant d'une énorme cithare, retenue pas une courroie qui lui passe autour du cou.

Je chante sur la lyre... Il tousse. hum ! hum ! je chante sur la lyre... hum ! hum !... l'ordre de l'univers... euh ! hum ! hum ! heu ! heu !

A la loi du rythme, la matière et les êtres...

Une corde se rompant lui cingle la figure. Il resserre une cheville qui se casse. Il touche à une troisième, il se trompe, va de l'une à l'autre : tout se brise, pète, s'embrouille.

LA MORT

Tu es resté nu si longtemps, tu as tellement marché dans toute la Grèce que tu n'en peux plus, que tu craches, que tu vas mourir. Tu étais, n'est-ce pas, le purificateur mélodieux qui chantait et qui fondait ? Il n'y a plus rien à chanter, rien à fonder. Les villes sont édifiées, les peuples sont vieux. La Pythie perdue ne se retrouve pas.

Les athlètes frottés d'huile, les éphèbes qui couraient sur le stade, les cochers qui criaient debout dans leurs chars d'ivoire, les philosophes qui causaient sous les bois de lauriers-roses...

Elle le frappe.

... suis-les ! va t'en donc, beau dieu du monde plastique qui ne devait pas finir !

Apollon passe sa cithare sur son dos et s'en va.

Bacchus arrive, traîné par des panthères. Il est coiffé de myrte et il se regarde en souriant dans un miroir en cristal. Autour de lui, les Silènes en manteaux de laine rouge, les Satyres couverts de peaux de chèvres, et les Ménades avec la nébride sur l'épaule, chantent, boivent, dansent, soufflent dans des flûtes et jettent par terre des tambourins plats qui tournent en ronflant.

Les Bacchantes échevelées, tenant des masques noirs, balancent, au son de la musique, les grappes de raisin qui leur pendent sur le front, dévorent les colliers de figues sèches suspendus à leur cou, entre-choquent leurs boucliers, se frappent avec des thyrses, et lancent autour d'elles des regards farouches, sous leurs sourcils noirs veloutés comme le dos des chenilles.

Les Satyres les serrent dans leurs bras et, versant de haut le vin des urnes, ils barbouillent la figure rieuse des Ménades enivrées.

LES BACCHANTS ET LES BACCHANTES

Abattez les échalas ! foulez du talon le raisin dans les pressoirs ! Dieu charmant qui portes le baudrier d'or, bois à longs traits dans ton cratère sans fond ! Evohé ! Bacchus Evohé !

Tu as vaincu les Indes, la Thrace et la Lydie. Les armées s'enfuyaient quand Mimallon furieuse hurlait sur les montagnes. Les peuples réveillés se pressaient autour de toi. Les yeux des Bacchantes brillaient dans les feuillages.

Evohé ! Bacchus, Evohé !

Père des théâtres et du vin, les dieux antiques se sont bouché les oreilles au scandale merveilleux du dithyrambe désordonné ! A toi le rythme nouveau et les formes incessantes !

Tu as le rire des vendangeurs, les fontaines cachées, les festins aux flambeaux et le renard qui se glisse dans les vignes, pour croquer les raisins verts.

Ta joie court de peuple en peuple! Tu délivres l'esclave, tu es saint! tu es divin, évohé!

La Mort allonge son fouet; tout disparaît et

LES MUSES s'avancent, couvertes de manteaux noirs, la tête basse.

Quelque chose qui n'est plus palpitait dans l'air sur les races juvéniles. Elles avaient la poitrine carrée et des langages, comme leurs vêtements, à grands plis droits, avec des franges d'or. Dans les leçons du philosophe, comme dans la pantomine des bateleurs et la constitution des républiques, dans les statues, dans les meubles, dans les harnachement et les coiffures, partout c'était un art sublime qui rehaussait la vie. Les métaphysiciens éduquaient les courtisanes. Des montagnes de marbre attendaient les sculpteurs.

ANTOINE, soupirant.

Ah! cela était beau! c'était beau! c'était beau! je le sais!

LES MUSES

Pleurons les vastes théâtres et les danseurs nus! O Thalie, déesse au front bombé, qu'as-tu fait de ta massue d'airain et de ton rire qui se roulait sur les foules comme le vent du Sud, sur les flots de

l'Archipel! Tu as perdu tes chœurs, sérieuse Melpomène! Adieu le haut cothurne et les manteaux traînants, l'hymne qui passait par bouffées dans les terreurs tragiques et le vers simple qui glaçait la peau! Et toi, svelte Terpsichore, dont les Sirènes sont filles, tu ne te souviens plus de tes pas mesurés, que l'on comparait à la danse des étoiles, tandis que le maître d'orchestre battait la mesure avec sa semelle de fer! Ils sont finis les grands enthousiasmes! C'est le tour maintenant des gladiateurs, des bossus et des farceurs! Clio violée a servi les politiques, la Muse des festins s'engraisse de mets vulgaires, on a fait des livres sans s'inquiéter des phrases! Pour les médiocres existences, il a fallu de grêles édifices et des costumes étroits pour les fonctions serviles. Le marchand, le goujat et la prostituée, avec l'argent de leur commerce, ont payé les Beaux-Arts, et l'atelier de l'artiste, comme le réceptacle de toutes les prostitutions intellectuelles, s'est ouvert, pour recevoir la foule, se plier à ses commodités et la divertir.

Art des temps antiques, au feuillage toujours jeune, qui pompais ta sève dans les entrailles de la terre et balançais dans un ciel bleu ta cime pyramidale, toi dont l'écorce était rude, les rameaux nombreux, l'ombrage immense et qui désaltérais les peuples d'élection, avec des fruits vermeils arrachés par les forts, une nuée de hannetons s'est abattue sur tes feuilles; on t'a fendu en morceaux, on t'a scié en planches, on t'a réduit en poudre, et

ce qui reste de ta verdure est brouté par les ânes!

Les Muses s'en vont et

VÉNUS arrive toute nue, et regardant, de côté et d'autre, avec inquiétude. Elle pousse un cri d'effroi, en apercevant la Luxure.

Grâce! va-t'en! laisse-moi! Tes baisers ont fait pâlir mes belles couleurs! J'étais libre autrefois, j'étais pure, les Océans frissonnaient d'amour au contact de mes talons! Baigneuse insaisissable, je nageais dans l'éther bleu, où ma ceinture que se disputaient les zéphirs, resplendissait, toute large et magnifique, comme un arc-en-ciel tombé de l'Olympe. J'étais la Beauté! J'étais la Forme! je tressaillais sur le monde engourdi, et la matière, se séchant à mon regard, s'affermissait de soi-même en contours précis. L'artiste plein d'angoisse m'invoquait dans son travail, le jeune homme dans son désir, et les femmes, dans le rêve de leur maternité. C'est toi, c'est toi, ô Besoin immonde, qui m'as déshonorée!

LA MORT

Passe, belle Vénus! Tu te purifieras dans mes étreintes.

On entend quelqu'un qui sanglote.

CUPIDON paraît, les paupières chassieuses, maigre, souffreteux, haletant, misérable. Son bandeau trop lâche est tombé sur sa figure et il pleure à grand bruit, en s'enfonçant le poing dans l'œil.

Est-ce ma faute, à moi ? hô ! hô ! hô ! Tout le monde autrefois me caressait... eh ! hô (Il recommence à pleurer.) ma torche s'est éteinte ! J'ai perdu mes flèches, hô ! hô ! j'avais des ber... oh ! oh ! oh ! des berceaux de verdure dans les jardins. Le doigt sur la bouche, souriant et les cheveux frisés, je gardais continuellement de charmantes attitudes. On m'enguirlandait de roses, d'acrostiches et d'épigrammes. Je me jouais dans l'Olympe avec les attributs des Dieux. J'étais l'enchantement de la vie, le dominateur des âmes, l'éternel souci.

Je grelotte de froid, de faim, de fatigue et de tristesse. Les cœurs maintenant sont à Plutus. Quand je frappe aux portes, ils font les sourds ! J'en ai vu qui me regardaient d'un œil farouche, et qui reprenaient leur ouvrage !

LA MORT

Va-t'en ! détale ! Le monde bâille à ton nom ! Tu lui as agacé les dents avec le sirop de ta tendresse !

Elle lui donne un grand coup de pied dans le derrière.

LES DIEUX LARES, couverts de peaux de chiens rapées, et accroupis les genoux au menton, comme de vieux singes qui ont la gale.

Nous...

LA MORT, les frappant.

Passez! Passez!

LES DIEUX LARES

La maison est ouverte, les clefs sont perdues, l'hôte a trahi sa foi! Plus de valets soumis, plus d'enfants respectueux, plus de pères redoutés, plus de longues familles!... et le grillon, dans les cendres, pleure le souvenir éteint de la religion domestique!

La Mort s'essuie le front avec le pan de son linceul, et Antoine, immobile, reste les yeux fixés vers l'horizon, mais, se roulant dans l'air, bleuâtre et tout léger, arrive le dieu-nain Crépitus.

CRÉPITUS, d'une voix flûtée.

Moi aussi l'on m'honora jadis. On me faisait des libations. Je fus un dieu.

L'Athénien me saluait comme un heureux présage de fortune, tandis que le Romain dévot me maudissait, les poings crispés, et que le pontife

d'Égypte, s'abstenant de fèves, tremblait à ma voix et pâlissait à mon odeur.

Quand le vinaigre militaire coulait sur les barbes non rasées, que l'on se régalait de glands, de ciboules et d'oignons crus, et que le bouc en morceaux cuisait dans le beurre rance des pasteurs, sans souci du voisin, personne alors ne se gênait. Les nourritures solides faisaient les digestions retentissantes; — au soleil de la campagne, les hommes se soulageaient avec lenteur.

Ainsi, je passais sans scandale, comme tous les autres besoins de la vie, comme Mena tourment des vierges et la douce Rumina qui protège le sein de la nourrice gonflé de veines bleuâtres. J'étais joyeux! je faisais rire! et, se dilatant d'aise à cause de moi, le convive exhalait sa gaîté par les ouvertures de son corps.

J'ai eu mes jours d'orgueil! Le bon Aristophane me promena sur la scène et l'empereur Claudius Drusus me fit asseoir à sa table. Dans les laticlaves des patriciens j'ai circulé majestueusement. Les vases d'or, comme des tympanons, résonnaient sous moi, et, quand plein de murènes, de truffes et de pâtés, l'intestin du maître se dégorgeait avec fracas, l'univers attentif apprenait que César avait dîné.

Mais à présent on rougit de moi. On me dissimule avec effort. Je suis confiné dans la populace, et l'on se récrie même à mon nom!

Et Crépitus s'éloigne en poussant un gémissement.

Silence.

Un coup de tonnerre éclate. Le Diable frissonne et saint Antoine tombe, la face contre terre.

UNE VOIX

J'étais le Dieu des armées! le Seigneur, le Seigneur Dieu!

J'étais terrible comme la gueule des lions, plus fort que les torrents, plus haut que les montagnes; j'apparaissais dans les nuages, avec une figure furieuse.

J'ai conduit les patriarches qui s'en allaient chercher des femmes pour leur postérité. Je réglais le pas des dromadaires et l'occasion de la rencontre, au bord de la citerne ombragée d'un palmier jaune. Comme par des robinets d'argent, je lâchais les pluies; je séparais les mers avec mon pied; j'entre-choquais les cèdres avec mes mains; j'ai déplié sur les collines les tentes de Jacob et conduit, à travers les sables, mon peuple qui s'enfuyait.

C'est moi qui ai brûlé Sodome. C'est moi qui ai englouti la terre sous le déluge; c'est moi qui ai noyé Pharaon, avec les princes fils de rois, avec les chariots de guerre et les cochers.

Dieu jaloux, j'exécrais les autres dieux, les autres peuples, et je châtiais mon peuple d'une colère sans pitié. J'ai broyé les impurs, j'ai abattu les superbes et ma désolation allait de droite et de

gauche, comme un chameau qui est lâché dans un champ de maïs.

Pour délivrer Israël, je choisissais les simples. Des anges aux ailes de flammes leur parlaient dans les buissons ; les pâtres jetaient leur bâton et partaient à la guerre. Parfumées de nard, de cinnamone et de myrrhe, avec des robes transparentes et des chaussures à talon haut, des femmes pleines d'un cœur intrépide allaient trouver les capitaines et leur tranchaient la tête. Alors ma gloire éclatait plus sonore que les cymbales. Au retentissement de la foudre, elle a grondé sur les montagnes ; le vent qui passait emportait les prophètes ; ils se roulaient tout nus dans les ravines desséchées, ils se couchaient à plat ventre pour écouter la voix de la mer, et, se relevant tout à coup, se mettaient à crier mon nom.

Ils arrivaient la nuit dans la salle des rois, ils secouaient sur les tapis du trône la poussière de leurs manteaux, et, rappelant mes vengeances, parlaient de Babylone et des soufflets de l'esclavage. Les lions pour eux se faisaient doux, la flamme des fournaises s'écartait de leurs corps, et les magiciens, hurlant de rage, se lacéraient avec des couteaux.

J'avais gravé ma loi sur des tables de pierre : elle étreignait mon peuple, comme la ceinture du voyageur, qui lui soutient la taille. C'était mon peuple, — j'étais son Dieu ! La terre était à moi, les hommes étaient à moi, leurs pensées,

leurs œuvres, leur outils de labourage et leur maison.

Mon arche reposait dans un triple sanctuaire, derrière les voiles de pourpre et les candélabres allumés. J'avais pour me servir toute une tribu qui balançait des encensoirs; j'avais un plafond fait avec des poutres de cèdre, — et le grand-prêtre, en robe d'hyacinthe, qui portait sur sa poitrine des pierres précieuses rangées dans un ordre symétrique.

Malheur! Malheur! le Saint des Saints s'est ouvert. Le voile s'est déchiré, l'arche est perdue et les parfums du sacrifice sont partis à tous les vents, par les fentes de la muraille. Dans les sépulcres d'Israël, le vautour du Liban vient abriter sa couvée. Mon temple est détruit, mon peuple est dispersé. On a étranglé les prêtres avec les cordons de leurs habits; les forts ont péri par le glaive, les femmes sont captives; les vases sont tous fondus.

C'est ce Dieu de Nazareth qui a passé par la Judée. Comme un tourbillon d'automne, il a entraîné mes serviteurs. Ses apôtres ont des églises, sa mère, sa famille, tous ses amis; et moi je n'ai pas un temple! pas une prière pour moi seul! pas une pierre où soit mon nom! et le Jourdain aux eaux bourbeuses n'est pas plus triste ni plus abandonné.

La voix s'éloigne.

J'étais le Dieu des armées! le Seigneur! le Seigneur Dieu!

La Mort bâille. Antoine est étendu par terre, immobile. La Luxure, le dos appuyé contre la cabane de la porte et la jambe droite relevée sur le genou gauche, effiloque le bas de sa robe, dont les brins emportés par le vent voltigent autour du cochon, tombent sur ses paupières et lui chatouillent les narines.

Alors LE DIABLE, allongeant sa griffe sur saint Antoine, crie :

Ils sont passés!

LA LOGIQUE

Eh bien, puisqu'ils...

Antoine rouvre les yeux.

... puisqu'ils sont passés, le tien...

ANTOINE se relève, saisit un caillou et, le lançant contre la Logique.

Non! non! jamais! tu es la mort de l'âme, arrière!

Il s'agenouille.

Miséricorde, mon Dieu! pardonnez-moi! aimez-moi!... C'est ta grâce qui fait les purs, ton amour qui fait les bons. Pitié! pitié!

LE DIABLE

Point de pitié! La miséricorde ne descendra pas sur un pécheur tel que toi.

ANTOINE, priant.

Ah! Jésus! Fils de Dieu, qui es Dieu, et Dieu comme le Père, Dieu comme le Saint-Esprit!.. Vous êtes Un!...

LE DIABLE

Je suis plusieurs! je m'appelle Légion.

ANTOINE

Tu as envoyé ton Fils...

LE DIABLE

Un autre viendra!

ANTOINE

... pour établir ton église!

LE DIABLE

Il la renversera!

Le Diable, se posant derrière saint Antoine, lui crie dans les oreilles, si fortement qu'Antoine, à genoux, se courbe comme un roseau, tantôt tombant sur les poignets, puis se relevant, mais continuant toujours sa prière, tandis que le Diable dit :

Il naîtra dans Babylone et d'une vierge aussi,

d'une vierge consacrée au Seigneur, qui aura forniqué avec son père. Il se fera circonscrire parmi les Juifs. Il rétablira le Temple. Il convertira d'abord des proconsuls, des princes, des rois, — l'empereur de Taprobane, la reine de Scythie et trois papes l'un après l'autre. Il enverra ses messagers sur toutes les routes, ses prophètes à toutes les nations, ses soldats contre toutes les villes.

Il sera beau. Les femmes délireront à cause de lui.

Il gorgera les foules. On s'endormira sur les portes, l'estomac plein jusqu'aux dents. Il assouvira la luxure du luxurieux, la cupidité de l'avarice, la convoitise de l'œil, le ventre jaloux. Il exaltera les forts et il abaissera les humbles. Il tuera les fidèles avec l'épée, il les assommera avec des massues, il les broiera avec des pilons, et il brûlera toutes les églises comme des poulaillers pleins de vermine.

Les mulets de ses esclaves, sur des litières de laurier, mangeront la farine des pauvres dans la crèche de Jésus-Christ. Il établira des gladiateurs sur le Calvaire et, à la place du Saint-Sépulcre, un lupanar de femmes nègres qui auront des anneaux dans le nez et qui crieront des mots affreux.

Il marchera sur la mer, il volera dans les airs, et il s'enfoncera sous la terre, tel qu'un poisson qui plonge. Il élèvera des tempêtes, il calmera les flots. Il fera fleurir les arbres morts, il desséchera les arbres en fleurs. Des diamants

ruisselleront sur ses sandales, des parfums sortiront de son haleine. Partout où il portera les mains, couleront des gouttes de sang, et il répondra : « Je suis le Messie ! »

ANTOINE, priant.

Colombe du Saint-Esprit, fais passer sur ma face le rafraîchissement des vents célestes!... Ah! coulez! coulez! mes pleurs, et emportez mon âme dans le débordement continu de l'immense amour.

LE DIABLE

Il appellera des magiciens de tous les pays. Il parlera tous les langages. Il connaîtra toutes les écritures. Ce sera comme si tout le monde était fou, et l'on se dira : « Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? » — et quand il aura prêché la terre pendant deux ans plus cent quatre-vingt-trois jours, qu'il aura persécuté les fidèles devenus des apostats ou des martyrs, qu'il aura ruiné les Saints Lieux, ouvert tous les cachots, égorgé tous les prêtres, accaparé les multitudes; qu'il possédera des royaumes, des trésors, des armées, le ciel enverra à la fois le prophète Élie et le prophète Enoch : il tuera Élie, il tuera Enoch; et leurs crânes grattés avec des fers de lance serviront de boîte pour le fard et de cassolettes à parfum.

ANTOINE

J'entends la voix du démon qui hurle autour de moi, mais avec ta force, ô Dieu puissant, je me rirai de ses fureurs. Je chanterai tes louanges durant l'épouvantement des tentations. Je suis comme un homme tombé à la mer et qui donne de grands coups de reins pour remonter dans la chaloupe. Accepte-moi! prends-moi! miséricorde! miséricorde!

LE DIABLE

Alors le rêve du mal s'épanouira comme une fleur de ténèbres, plus large que le soleil. Il y aura des énivrements de l'orgueil si âcres et si longs, et des joies de la luxure si frénétiques et des miasmes du néant si renversants, que les anges arracheront leurs ailes, le saint maudira sa vertu, le martyr se désolera de son supplice: — les élus pousseront des huées furieuses autour de Jésus-Christ. On le désertera dans son ciel, et l'enfer débordé s'étalera sur le monde.

Antoine continue à prier.

L'Orgueil, la tête basse, s'enfonce dans son manteau. La Colère reste immobile. L'Envie ferme les yeux. Toutes les filles du Diable sont consternées.

Mais il déploie sa grande aile verte et, la faisant tourner rapidement comme une fronde, il en frotte les lèvres des Péchés, qui se ruent pêle-mêle autour de saint Antoine et hurlent effroyablement.

LA LUXURE

Veux-tu des vierges blanches comme la lune? Aimes-tu mieux des femmes couleur d'ambre, aux ricanements altiers et qui se tordront comme des vipères, dans les replis d'une lubricité inventive, plus féroce que la haine, et sérieuse comme une religion. Tu sentiras contre tes flancs le froid métallique de leurs bracelets d'or, et ta chair bondir sous leurs baisers, ton âme se fondre à leurs prunelles, tout ton être se dissoudre dans les effluves d'un délire enragé.

LA COLÈRE

Viens! viens! tu dégorgeras ton âme de la fureur qui l'étouffe, tu ne sais pas les plaisirs de l'assassinat, les voluptés qui vous prennent, quand on lève le couteau, et quelle joie vous ravage, quand il retombe et qu'il pénètre.

LA GOURMANDISE

Tu vas avoir tout de suite et pour toi seul des chairs rouges épicées, plus vaporeuses qu'un nuage, avec des boissons grasses à la glace, et des fruits d'une couleur palpitante, qui semblent vivre comme des bêtes. Tu en mangeras! tu en boiras! et continuellement, toujours, sans cesse, à en baver, à en crever!

L'AVARICE

Veux-tu des tas d'or, des palais, des peuples et des navires à voiles de pourpre, des bains de jaspe?... Tu te rouleras sur les monceaux d'argent comme sur de la luzerne coupée, et tu entendras, au retentissement du métal, sonner dans ton cœur toutes les corruptions et les puissances.

ANTOINE

Non! non! j'aime mieux le retentissement de mon chapelet, le bois de mon crucifix et la terre dure de ma cabane!

L'ENVIE

Tout ce que tu n'as pu atteindre, je le ravalerai pour ta satisfaction! Tu verras les doctes confondus, les grands abaissés, les riches appauvris, et les belles femmes dédaigneuses que tu convoitais, pleurant sous la lanterne d'un lupanar, avec des matelots et des charretiers qui leur cracheront à la figure.

LA PARESSE

Enfoui sous le sommeil, plonge-toi dans les béatitudes de l'inaction! Ta pensée, comme un vautour hors d'haleine, ira de plus en plus rétré-

cissant son vol, pour s'abattre sur la terre. Tu savoureras l'immobilité du néant dans le bonheur de vivre, et tu arriveras à n'être plus qu'une sorte de palpitation, et comme une plante humaine.

LA SCIENCE, triomphante.

Je t'apprendrai la place où des soleils apparaîtront, et la caverne, au bord des flots, où pourrit la momie de Cléopâtre. Je ressusciterai les siècles, je t'ouvrirai la Terre ; tu comprendras la Nature et l'Idée, le Bien et le Mal, et ton immense amour englobera, comme l'éther, l'universalité multiple de la Création. Une soif du vrai, plus désintéressée que l'espoir du paradis, te poussera vers Dieu, et tu le sentiras grandir dans le développement de ta pensée, comme le firmament qui s'élargira sous l'envergure chaque jour plus vaste de ta contemplation.

L'ORGUEIL

Il faut que tu te regardes comme le centre du monde. Tu seras chaste et tu seras fort, tout impassible et intelligent comme le Seigneur lui-même. Allons ! lève la tête ! pose-toi en face de Dieu ! dédaigne tout ! Aucun triomphe ne vaut la joie d'en rire, et il y a quelque chose qui dépasse les sommets les plus hauts, c'est de les mépriser parce qu'ils se trouvent trop bas ! Nourris égoïste-

ment ce plaisir farouche! gratte ta plaie! adore-toi!

ANTOINE

Je m'abaisserai, Seigneur! Je courberai dans la poussière mon front et mon orgueil. Je veux me tenir devant toi continuellement, comme un bélier sur l'autel, comme un holocauste qui fume.

Alors LE DIABLE écarte d'un geste tous les Péchés et, s'avançant courbé vers saint Antoine :

Oui! repousse-les! Elles sont vieilles et tu n'as plus besoin d'elles pour venir à moi! Ne vois-tu pas quel désir du mal fait haleter les hommes à ma poursuite, depuis le commencement du monde? Mais nous nous touchons, — maintenant je les étreins. Le souffle que j'exhale est l'atmosphère de leurs pensées, et moi qui les perdais par le corps, je les perds par l'esprit. Un vertige nouveau pousse à l'abîme l'humanité rassasiée! Entends-tu les civilisations pourries craquer dans les ténèbres, comme des palais qui s'écroulent? Les Dieux sont morts, Babel recommence! Le Mal enfin triomphe, et, par toutes les voix, il entonne, dans l'immensité vaincue, l'hosanna formidable de son apothéose!... Veux-tu qu'il passe en toi?... Veux-tu te repaître de sa beauté infinie?... Veux-tu devenir le Diable?

ANTOINE, priant.

Ah! miséricorde! miséricorde! Béni ton nom! bénies tes œuvres et que bénie soit ta colère! Je ne cherche pas à te comprendre, mais à t'aimer; je ne désire pas vivre, je ne veux pas mourir. O Sainte Vierge! ô Jésus! ô Saint-Esprit. Miséricorde! miséricorde!

Alors le ciel se déchire, et des nuages se repliant sur eux-mêmes largement, découvrent le soleil qui apparaît au milieu, — un immense soleil couleur d'or avec de grands rayons obliques et qui passent, entre les bouffissures des nuées, comme les cordons d'un tabernacle entr'ouvert. Il frappe en plein le visage de saint Antoine; le Diable baisse la tête; les Péchés, livides et tout en sueur, râlent d'épuisement.

LE COCHON, se réjouissant.

Ah! quel bon soleil! j'avais si peur dans la nuit!

LE DIABLE, d'une voix forte.

L'heure a sonné! il nous faut partir!

La Mort remonte à cheval; les Péchés ont disparu.

ANTOINE lève les bras au ciel; les larmes coulent de ses yeux; il s'écrie :

Ah! merci! merci, Seigneur!

LE DIABLE se retourne d'un bond et lui dit

Qu'importe? puisque les péchés sont dans ton cœur, et que la désolation roule dans ta tête!... Serre ton cilice, jeûne, déchire-toi, ravale-toi! Cherche les paroles les plus saintes, les pénitences les plus dures, et tu sentiras courir dans ta chair meurtrie des effluves de volupté. Ton estomac vide appellera les festins et les mots de la prière se changeront sur ta bouche en exclamations de désespoir. La satisfaction de tes mérites te gonflera d'orgueil, la fatigue de ta vertu te sifflera l'envie! Quand la concupiscence des choses t'aura quitté, alors arriveront les convoitises de l'esprit, et tu battras avec ta tête les pierres de l'autel, tu baiseras ta croix, mais la flamme de ton cœur n'échauffera point son métal! Tu chercheras un couteau: je reviendrai, je reviendrai!...

ANTOINE, priant.

Comme il te plaira, Seigneur!

LE DIABLE, en riant, s'éloigne.

Hah! hah! hah!

ANTOINE, priant.

Fais que je t'aime!

LE DIABLE

Hah! hah! hah!

ANTOINE

Oh! Jésus! Oh! doux Jésus!

LE DIABLE

Hah! hah! hah!

ANTOINE

Miséricorde! miséricorde!

LE DIABLE

Hah! hah! hah!

ANTOINE

Oh! Jésus, Jésus!

LE DIABLE

Hah! hah! hah!

Le rire du Diable se répète dans l'éloignement et saint Antoine continue à prier.

FRAGMENTS

Les fragments que nous donnons dans les pages qui vont suivre appartiennent au manuscrit de 1849. Bien qu'ils aient été supprimés par Flaubert dans le texte corrigé de 1856, — avec un grand nombre d'autres, — nous croyons néanmoins devoir les publier à cause de leur valeur littéraire. Évidemment, le mieux serait d'éditer ce premier manuscrit dans son intégrité. Mais ce n'est en somme qu'un brouillon, où il serait difficile de retrouver la rédaction définitive de l'auteur, à travers de perpétuelles variantes. Enfin, le moment ne nous paraît pas encore venu de présenter au public cette énorme ébauche.

Lorsque nous avons publié dans *La Revue de Paris* le manuscrit de 1856, — c'est-à-dire la version qu'on vient de lire, — il nous a paru bon d'intercaler ces fragments dans notre texte, afin de ne pas fatiguer l'attention du lecteur par de perpétuels renvois au bas de la page, — et surtout afin de ne pas nuire à l'effet littéraire. Notre procédé n'a rien eu d'arbitraire. Nous n'avons fait que rétablir ces fragments supprimés par l'auteur à la place qu'ils occupaient dans le brouillon de 1849.

I[1]

LA LUXURE

Il y a de grands saints qui sont mariés !

LA LOGIQUE

Pour faire son salut, en effet, est-ce la virginité du corps qui suffit?

LA LUXURE

D'ailleurs on peut garder la continence : on fait un serment, et l'on est lié ! Mais, au moins, tu aurais une compagne qui, mieux que l'ami et plus doucement que la mère, apaiserait ton chagrin !... Adam, le jour que commença son exil, en fut presque consolé, le soir, en sentant sur son

---

1. Pages 31 et suiv. du manuscrit de 1849.

front la bouche d'Ève qui s'y collait. Elle lui passait la main sur le visage, et ils découvraient dans leurs regards des perspectives aussi douces que dans l'horizon céleste qu'ils avaient perdu... Si tu savais comme elles s'entendent à panser les douleurs et comme les amertumes les plus froides se fondent sous leur sourire! C'est à cause d'elles que naissent les mélancolies de la vie, soit qu'elles les provoquent ou les éloignent, — et, de sa pente native, toujours, le cœur de l'homme ira se déversant dans cette tendresse...

LA COLÈRE

Il te fallait monter à cheval, avec le casque en tête et une épée longue battant ton mollet nu, ou bien, portant sur ton dos les pieux ferrés, tu aurais chanté dans les rangs avec tes hardis compagnons... Tu aurais marché sur les grandes routes du monde, traversé les forêts sombres, campé sur la bruyère et bu l'eau des fleuves barbares; tu aurais assiégé les châteaux forts, abattu les grandes portes des capitales, tu aurais cassé, du bois de ta lance, les mosaïques des palais...

LA LUXURE

Et traîné par les cheveux les belles étrangères...

L'ORGUEIL

Qu'il est beau, le vainqueur, entrant dans des villes, au son des cuivres, quand on monte sur les maisons pour voir son visage !

ANTOINE

J'étais trop faible pour porter la cuirasse !

LA LOGIQUE

Tu portes bien le cilice !

L'ORGUEIL

Si l'orgueil de ta dévotion ne t'avait pas jeté tout enfant dans l'ignorance qui t'enferme, tu serais un sage, un docteur ; tu pourrais, accroupi au pied des colonnes, et, déroulant sur tes genoux les écrits des sages, suivre du doigt dans l'histoire la marche des empires, dans les cieux la course des planètes ! Ta vie, doucement, se fût écoulée en lisant et comme un livre elle-même, dont les jours auraient fui plus rapides que des phrases, sans t'inquiéter du tout de la quantité des pages qu'il te restait à tourner...

La science, aussi, a des spasmes fous et des enchantements sans fin. Depuis qu'ils sont à la traire, aucun homme encore n'a tari sa mamelle.

Sous son baiser d'amour, des illuminations magnifiques auraient flambé dans ta tête, où l'idée, comme une torche sur les ondes, eût balancé, en des profondeurs limpides, sa lueur élargie et ses aigrettes multipliées…

Éperdu, dans l'ombre, le monde, en bas, aurait passé sans bruit !

II[1]

LA FEMME AU POIGNARD vient sourire au nez de saint Antoine, tourne la tête de côté et montre ses dents, en roulant des yeux.

Je suis l'Adultère ! Le cœur de l'homme se trempe à mon haleine et toujours je voltige dans les sommeils, tel qu'un papillon renfermé dans la moustiquaire des lits. D'un bout du monde à l'autre bout, j'attire les corps qui doivent se joindre. Entre les volontés, se glisse ma fantaisie, et, jusque dans l'amour heureux, je creuse des abîmes, où tournoient d'autres amours !...

T'ont-ils conté ce qu'ils rêvaient, les adolescents pensifs ?.....

L'épouse se relève nu-pieds et s'avance à tâtons dans le couloir obscur. Sa chemise, humide de la moiteur de son corps, agite, en passant, la flamme

1. Pages 269 et suiv. du manuscrit de 1849.

de la veilleuse frissonnante. Elle sourit, et, le doigt sur la bouche, fait signe qu'elle a peur de l'enfant qui se retourne en son berceau.

Je me délecte dans la suavité des perfidies ignorées ! A moi les enlacements émus, les grands baisers au clair de lune, et les belles fuites à travers champs, avec des galops fous, du vent dans les manteaux et des étreintes qui n'en finissent pas. Je possède aussi les frénésies qui traînent le crime, les philtres, les suicides et les lâches poisons versés par des mains douces !...

LA FEMME AU BANDEAU DÉNOUÉ frappe dans ses mains et crie :

Je suis la Fornication. Les fourmilières grouillent d'amour, la femelle du léopard piaule dans les bambous et la rauque prostituée chante à voix basse des mots impurs sur le seuil de sa maison... C'est l'heure où s'allument les lampes, que balance au plafond le vent chaud des nuits d'été. Voilà que se défont les vêtements et que les femmes nues s'étalent sur les grands lits !... Déroule ma chevelure et tu verras comme elle est longue ! J'ai la taille mince, le flanc large. Mieux que l'acier bondit mon jarret souple et je fais craquer mes os, quand je me renverse sur les hanches. A mon chevet, fume la coupe des enchantements, dont il suffit d'avoir bu pour n'en pas perdre le goût. Je me sers des parfums qui mettent en amour, et les rouges phallus se dressent dans ma main... Viens

dans les bois sacrés pleins des senteurs du mélèze! Nous nous coucherons au soleil, nous roulerons notre délire au pied des idoles peintes!...

LA FEMME CRÉPUE se traîne sur sa croupe.

Je suis l'Immondicité, la déesse des caprices obscènes et des accouplements bestialitaires.

J'ai vu, dans les villes, des femmes pâles qui languissaient pour d'autres femmes, des enfants tout en pleurs parmi la caresse des vieillards et des jeunes hommes qui marchaient comme des filles et qui souriaient au coin des rues. Ce qu'il me faut, c'est la porte bien close, pour accomplir les lubricités. J'aime la bouffissure des tissus, les exagérations d'organes, les hermaphrodismes monstrueux, la sueur aigre, les dégoûts irritants.

Au delà des voluptés, gît la Volupté!... Il est large, le cercle des joies inconnues! Comme l'esprit, la chair est infinie, et, depuis qu'ils la creusent, les fils d'Ève n'en ont pas trouvé le fond!... Arrive, arrive, regarde donc! De ma poitrine pendent mes mamelles! Comme un flot, monte et s'abaisse mon ventre gras, à deux mains je manie mes chairs!...

III [1]

LES POÈTES ET LES BALADINS

Ohé! ohé!...

Nous nous tenons en équilibre au milieu des airs. Nous vagabondons par les chemins, nous nous précipitons la tête en bas, pour amuser ceux qui nous regardent!... Quelque chose nous pousse à faire ce métier!

Nous avalons des lames tranchantes, nous mettons sur nous des fardeaux qui nous écrasent, nous vivons avec des choses dangereuses.

Il a fallu du temps pour aller dans les pays éloignés chercher les bêtes féroces, et de la force, pour les vaincre, et de la ruse, croyez-nous, pour assouplir leurs bonds aux cadences de la musique, pour les faire rugir à volonté et se traîner sur le ventre.

---

1. Pages 292 et suiv. du manuscrit de 1849.

Tous, peut-être, n'étaient pas nés pour porter sur le front des pyramides humaines et pour avoir à leur chevet, sans cesse, des griffes furieuses qui grattent la cloison !

Comme on fait d'un vaisseau, dans lequel on chasse des pointes à coups de maillet, dont on flambe les bois, que l'on resserre avec des vis, — nous nous sommes enfoncé dans l'âme un tas de choses dures et nous l'avons cerclée avec du fer, pour qu'elle file droite dans ses voyages, que ses mâts élastiques aient une volée plus haute, et que, fièrement, au soleil, elle sépare bien les flots, de sa carène vernie. Oh ! nous avons souffert dans notre jeunesse, et nous nous regardions dans des miroirs, pour étudier les grimaces qui font pleurer les multitudes.

Tout en buvant de l'eau, nous ajustons des rimes sur le vin et les festins, et nous n'avons pas d'amour, nous qui faisons pleurer d'amour. Le soldat rubicond braille nos hyperboles, en marchant à la charge. Les libertins naïfs envient notre gaîté, et les femmes abusées, sanglotant sur nos poitrines, nous demandent comment nous fîmes pour exprimer si bien ces tendresses qui les ravagent et que nous semblons même ne pas comprendre !

Ohé ! ohé !

Nous avons des couronnes de papier peint, des sabres de bois, du clinquant sur nos habits... Les faux diamants brillent mieux que les vrais ; les maillots roses valent les cuisses blanches ; les per-

ruques sont aussi longues que les chevelures, aussi odorantes quand on les graisse, aussi gentilles quand on les frise, aussi châtoyantes de reflets métalliques, quand le soleil passe à travers. Le fard rehausse la joue d'ardeurs insolentes, les appas de coton excitent à l'adultère, et le galon d'or de nos guenilles, qui claque au vent quand nous dansons dans les carrefours, fait faire des réflexions philosophiques sur la fragilité des choses humaines.

Nous chantons, nous crions, nous pleurons, nous bondissons sur la corde, avec de grands balanciers. L'orchestre bruit, la baraque en tremble, des miasmes passent, des couleurs tournent, l'idée se bombe, la foule se presse, et, palpitants, l'œil au but, absorbés dans notre ouvrage, nous accomplissons la singulière fantaisie, qui fera rire de pitié ou crier de terreur.

Assourdis de notre vacarme, assombris par nos joies, ennuyés par nos tristesses... nous en avons des convulsions, des rhumatismes et des cancers!... Y a-t-il assez longtemps que, nous traînant par le monde, nous exhibons éternellement la même facétie! Ce sont toujours des singes, des perroquets, des adjectifs et des rubans, des femmes colosses et des pensées sublimes! Que de fois nous avons regardé les étoiles, en répétant le même refrain! et secoué la rosée d'avril et gazouillé les romances de la fauvette! Avons-nous assez comparé les feuilles aux illusions, les hommes à des grains de sable, les jeunes filles à des roses!

Comme nous avons abusé de la lune! du soleil! de la mer! Si bien que la lune en est pâlie, que le soleil en est moins chaud et que, même, l'Océan en semble plus petit!

Nous avons quitté nos familles. Le pays est oublié, et nous portons nos dieux dans nos charrettes de voyage. Quand nous passons par les pays, on se met aux fenêtres, on laisse les charrues, et les mères, par la main, retiennent leurs enfants, de peur que nous les emportions avec nous.

On a craché sur nos guitares, on a couvert de boue les arabesques de diamants qui se chamarraient sur nos poitrines. La pluie des gouttières a coulé le long de nos dos, tout le désespoir de la vie a ruisselé par notre âme, et nous avons été dans la campagne pour y pleurer tout seuls...

Ohé! ohé!...

Essuyons sur l'herbe la poussière qui salit nos brodequins d'or, relevons la tête, soyons beaux, soyons fiers! Tournons, tournons sur nos chevaux de manège qui galopent sans trêve et ruent du sable à la face du peuple applaudissant. L'Idée, comme eux, avec des pompons roses à la crinière, nous porte sur sa croupe où nous restons debout. Humons la fumée de ses naseaux, et claquons des doigts et frappons du talon, pour qu'elle coure plus vite encore...

Ohé! ohé!...

IV[1]

LES PYGMÉES, qui chantent devant saint Antoine.

Petits bonshommes, nous grouillons sur la terre comme la vermine sur le dos d'un gueux. On a beau nous écraser, nous brûler, nous noyer, nous abattre : nous reparaissons continuellement, toujours plus vivaces et plus nombreux, terribles par la quantité.

Notre Empire est superbe. Avec bonne chance, on y fait fortune. Avec un caractère, on s'y trouve heureux. Nous avons des penseurs, des vidangeurs, des courtisanes, des naturalistes et des chapeliers. On sort et l'on rentre. On s'attable et l'on rit. On se couche, on se chamaille, et l'on s'aime. On a des idées, on raisonne, on s'exalte. Les coquilles de noix traversent le ruisseau. Les matelots sont pâles, car la tempête est affreuse. Les chasseurs, dans

1. Pages 334 et suiv. du manuscrit de 1849.

l'herbe, font la chasse aux puces; et, sous l'arbre qui nous abrite, des révolutions se passent, sans troubler le moineau qui chante dans son feuillage, ni les fourmis qui se traînent sur son écorce.

Vois-tu nos maisons, nos ponts, nos aqueducs, nos régiments, nos forums?... Vois-tu à la classe les marmots pygmées qui étudient, les maîtres pygmées qui braillent, les petits livres, les petites plumes? Vois-tu les Pymées-poètes chantant les Pygmées-rois, et les Pygmées-voleurs, les Pygmées-dédaigneux et les Pygmées-sombres, les Pygmées-médecins qui vont voir les Pygmées-malades? Ils leur tâtent le pouls, ils s'asseoient. Le malade tire la langue, le médecin roule des yeux. Il pose un linge, donne une pilule, puis fait la conversation avec les parents, puis il se lève et reçoit une petite pièce d'argent, qu'il fourre dans sa petite poche, pour faire bouillir son petit pot-au-feu. Cependant le petit malade regarde, d'un air triste, partir son petit médecin. Il vient un petit prêtre, et le petit malade crève, et le petit médecin dîne. Alors, on fait un petit coffre, on répand de petites larmes, et avec une petite pompe, on va, dans un petit coin de terre, mettre pourrir la petite charogne!...

V[1]

La Mort se rapproche de saint Antoine. Elle le considère en face, immobile, les bras pendants le long du corps et les poignets croisés. Baissant la tête sur les tendons de son cou, elle tord la bouche et sourit. Antoine tressaille.

LA MORT

Si tu as froid, tu n'auras plus froid. Si tu as faim, tu n'auras plus faim. Si tu es triste, tu ne seras plus triste !

Elle fait un pas, et reprend d'une voix douce :

Dis !... Veux-tu ?... Ce sera comme si tu dormais !... sans jamais te réveiller !

ANTOINE, répétant machinalement.

Jamais ?

1. Pages 398 et suivantes du manuscrit de 1849.

LA MORT

Oui ! Tu ne penseras rien ! Tu ne sentiras rien ! Tu ne seras plus rien !

Elle incline le menton sur la clavicule droite, et, dardant le jet noir de ses orbites sans yeux, — de la main gauche, avec le pouce et l'index, elle prend son linceul par le bord et le lève au bout de son bras, l'étendant ainsi dans sa largeur entière.

ANTOINE

Oh ! tu n'as pas besoin de faire la jolie ! Je t'ai tant méditée ! je te connais !...

LA MORT

Personne ne me connaît !

ANTOINE

Pourquoi viens-tu ?

LA MORT

Pour te prendre !

ANTOINE

Est-ce l'heure ?

LA MORT

Oui!... c'est toujours l'heure!

Se rapprochant plus près, elle lui tend la main, comme pour l'aider à se lever. Accroupi, il se tasse contre le mur.

Ce sera fait bien vite! Allons!

ANTOINE, à lui-même

Pourquoi pas?...

LA MORT

Donne-moi la main!... le doigt seulement! le bout de l'ongle!

Antoine retire la main de dessous son aisselle et l'avance lentement vers la Mort.

ANTOINE

Mais... si ton visage mentait?... Si je ne faisais que changer de façon d'être? Si, là-bas, j'allais avoir un autre corps, que j'eusse une autre âme aussi, ou la même?... Que sais-je?... Oh! non! Tu es le néant, le vrai néant, n'est-ce pas? Il n'y a rien. C'est tout noir sans doute, et puis c'est tout!

LA MORT

Oui! C'est tout! C'est la fin, c'est le fond! Si vieille que soit l'étoffe de mon manteau, le jour ne passe pas au travers. Je le mettrai par-dessus ta tête. Je te clouerai là-dedans (Elle lui montre le cerceuil.) et alors, tu auras vécu pour tous les milliers d'années qui suivront et pour l'éternité infinie qui suivra, et quand ce bois sera usé, quand ce linge sera pourri, il y aura longtemps que ce peu qui restait de toi jadis ne sera même plus.

Je suis la Consolatrice, je suis l'Endormeuse!... Comme on fait au petit enfant qui a bien couru toute la journée, je couche le genre humain dans son berceau, et je souffle la lumière...

Les désespérés, les fatigués, les ennuyés, j'ai arrêté leurs pleurs, j'ai reposé leurs lassitudes, clos le bâillement de leur bouche, et comblé le vide qu'ils avaient... Ceux qui regrettaient ne regrettent point, ceux qui étaient dans l'attente ne s'impatientent plus... Insensible, anéanti, dissous, plus évaporé que la rosée d'hier, plus effacé que le pas de l'autruche sur le sable, plus nul qu'un écho perdu!...

ANTOINE

Oh! ton haleine me souffle au visage! tu as des odeurs de néant qui font défaillir mon âme!

LA MORT

...Là-bas, tu seras sans âge, sans mémoire, sans passé, sans avenir, aussi jeune que les plus jeunes, aussi vieux que les plus vieux, aussi puissant que les plus forts, aussi beau que les plus beaux!... Viens! je suis la paix, l'immuable vide... la connaissance suprême!

ANTOINE, en sursaut.

La connaissance?...

LA MORT

S'il n'y a rien au delà de moi, en me possédant, n'atteindras-tu pas le dernier terme? S'il est, au contraire, un soleil, quelque chose qui luise par delà les sépulcres, et que je ne sois, comme on dit, que le seuil de l'éternité, alors il faut me prendre pour en jouir, il faut me franchir pour y entrer! Soit donc qu'il n'y ait rien, ou quelque chose, si tu veux le néant, viens! Si tu veux la béatitude, viens! Ténèbres ou lumière, annihilation ou extase, inconnu quel qu'il soit, ce n'est plus la vie : Donc, ça vaut mieux! Allons, partons! Donne-moi la main! Fuyons au galop vers mon royaume sombre!

Antoine, se levant, tend les mains à la Mort, quand, derrière celle-ci, tout à coup apparaît la Luxure qui, lui passant la tête sur l'épaule, montre son visage et cligne des yeux.

LA LUXURE

Pourquoi mourir, Antoine?

LA MORT

Quoi! Tu voudrais vivre encore?

Antoine se rasseoit et porte alternativement ses regards de la Mort à la Luxure.

LA LUXURE reprend :

Tu ne la connais seulement pas, cette vie que tu abandonnes!

LA MORT

Mais oui! tu en es rassasié, dégoûté!

LA LUXURE

Non! tu n'as pas, l'un après l'autre, savouré les fruits variés de ses ivresses... Oh! Antoine! ceux qui ont fatigué leurs mains à les presser tant qu'ils pouvaient, pleurent au bout de leurs ans, quand il leur faut quitter cette joie tarie à laquelle se suspendent encore leurs forces épuisées!

LA MORT

Bah! ils sont pareils, tous les fruits de la terre! Dès la première bouchée, le dégoût vient aux lèvres.

LA LUXURE prend sa couronne de roses de dessus sa tête et l'offre aux narines d'Antoine.

Vois mes belles roses! Je les ai cueillies dans la haie, sur le tronc d'un frêne, où s'enlaçait l'églantier. La rosée perlait aux branches. L'alouette chantait, et la brise du matin secouait l'odeur du feuillage vert... Le monde est beau! le monde est beau!... Dans les pâturages pleins d'herbe, les poulains courent en gaîté, les étalons hennissent, les taureaux beuglants marchent d'un pied lourd. Il y a des fleurs plus hautes que toi et qui parfument les Océans. Il y a des forêts qui frissonnent sur les montagnes, des contrées où l'encens fume au soleil, de larges fleuves et de grandes mers. On pêche dans les fleuves, on navigue sur les mers. A la moisson, les grappes sont enflées, et des gouttelettes poissantes suintent à travers la peau des figues. Le sang bat, la sève coule, le lait sonne en tombant dans les vases...

Ah! goûte-la plutôt, cette vie magnifique qui contient du bonheur à tous ses jours, comme le blé de la farine à tous les grains de ses épis. Aspire les brises, va t'asseoir sous les citronniers, couche-

toi sur la mousse, baigne-toi dans les fontaines. Bois du vin, mange des viandes, aime les femmes. Étreins la nature par chaque convoitise de ton être et roule-toi tout amoureux sur sa vaste poitrine!

ANTOINE, réfléchissant.

Si je vivais!...

LA MORT

Non, non! la vie est mauvaise! le monde est laid.

ANTOINE

Je ferais peut-être mieux de mourir!

LA LUXURE

Tu parles de mourir! Pauvre fou qui aime à se dire à lui-même : « Oh! je connais, je suis las, j'ai tout éprouvé! Donc, je suis sage!... » et tu vas partout broutant de la tristesse pour engraisser ton orgueil! Dis-moi!... frémissante et déshabillée, as-tu quelquefois tenu sur tes genoux la catin rieuse, qui se regardait dans tes prunelles. Avait-elle sur la peau de bonnes odeurs de violettes flétries, et, dans les reins, des souplesses de palmiers, et, dans les mains, des irritations fluides à t'inonder de désirs, quand elles passaient sur

toi? Puis, la saisissant d'un bond, l'as-tu renversée sur le lit, qui s'enfonçait comme un flot? Elle te serrait de ses bras joints, tu sentais ses muscles trembler, ses genoux qui se heurtaient, ses seins se raidir... Sa tête s'en allait, son corps se détendait, prenait des poses assouvies, et les paupières de ses yeux morts frémissaient comme l'aile des papillons de nuit... Étiez-vous bien contents d'être seuls? Ricaniez-vous tout bas, en touchant vos chairs? N'est-ce pas que tu t'attendrissais alors en des gratitudes étranges, que ton cœur étonné se prenait dans sa chevelure, et qu'il se répandait avec elle sur ses beaux membres nus? Tu faisais bien, va! C'est là le bon de la vie, le reste n'est que mensonge!...

. . . .

. . . .

... Sa robe rose décolletée mord ses épaules grasses. Elle a les cheveux luisants de pommade, quelque chose de miellé qui sent les fleurs. Tu passerais la main dans sa gorge, tu toucherais à son grand peigne. Elle se mettrait pour toi toute nue, en commençant par les pieds, tu verrais se relever son vêtement et s'étendre sa chair...

LA MORT

On passe des bâtons sous la bière, et l'on s'en va. On la voit, quand on la suit, qui se balance de droite et de gauche et semble, à chaque pas, plonger comme une chaloupe. Le mort, là-dedans, se fait

charrier paresseusement. Les porteurs suent, des gouttes de leur front tombent sur le coffre... Les blés sont verts, les poiriers sont tous en fleurs, les poules chantent dans les cours. Il fait beau. La récolte sera bonne... La fosse est prête. Ils attendent, appuyés sur leur louchets. La terre s'émiette des bords du trou et coule dans les coins. On arrive, on vous descend avec des cordes, les pelletées se précipitent, et c'est comme si rien n'avait été !...

LA LUXURE, passant prestement sous le bras de la Mort, vient se camper devant saint Antoine. Il la regarde en hochant la tête. Elle dit :

Mais, malgré toi, du plus profond de toi-même quelque chose se révolte furieusement. Le cœur de l'homme est fait pour la vie. Il l'aspire de partout, du plus loin qu'il peut. Outre les souvenirs où il se reporte, les espérances où il se jette, les possessions où il s'ébat, n'a-t-il pas besoin d'autres mondes à perspectives plus reculées, pour courir plus avant et se mouvoir plus à l'aise? L'artiste ainsi, des carrières de marbre fait sortir des hommes, d'autres sont occupés par les races disparues, ou rêvent le bonheur pour des foules à naître...

LA MORT pousse la Luxure de côté et reprend sa place.

Eh! qu'importe? puisque les foules, les rêves, les espérances, les souvenirs, l'imaginaire et le réel, — tout s'engloutit dans le même trou!...

Où sont-elles maintenant, toutes les femmes qui furent aimées, celles qui mettaient des anneaux d'or pour plaire à leurs maris; les vierges aux joues roses qui brodaient des tissus, et les reines qui se faisaient, au clair de lune, porter près des fontaines? Elles avaient des tapis, des éventails, des esclaves, des musiques amoureuses jouant tout à coup derrière les murs. Elles avaient des dents luisantes qui mordaient à même dans les grenades et des vêtements lâches qui embaumaient l'air autour d'elles... Où sont-ils les forts jeunes hommes qui couraient si bien, qui riaient si haut, qui avaient la barbe noire et l'œil ardent?... Qu'est devenue la cire des torches qui éclairaient leurs festins?

Oh! comme il en a passé, de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants, de ces vieillards aussi! Il y a de grands déserts, où la perdrix rouge, maintenant, ne trouverait pas à manger et qui ont contenu des capitales... Les chars roulaient, on criait sur les places!... Je me suis assise sur les temples, ils ont croulé! De l'épaule, en passant, j'ai renversé les obélisques. A coups de fouet, j'ai chassé devant moi, comme des chèvres, les générations effarées...

. . . .

Plus d'un couple ami a causé de moi bien souvent, seuls près du foyer, dont ils remuaient les cendres, tout en se demandant ce qu'ils deviendraient plus tard. Mais celui qui s'en est allé ne revient point pour dire à l'autre s'ils s'étaient

trompés jadis, et, quand ils se retrouveront dans le néant, rien d'eux ne se reconnaîtra, pas plus que ne se rejoindront les parties du morceau de bois qu'ils regardaient brûler !...

VI [1]

LA LUXURE reprend :

Vois-tu plus loin, dans l'écartement des branches, une masse sombre, qui coule sur le fleuve? C'est une barque d'Éthiopie chargée de plumes d'autruches et de femmes nègres. Elles pleurent, et, tendant leurs bras au soleil, elles regardent, du côté des cataractes, vers le pays natal. Le navire en est plein, depuis le pied des mâts jusqu'aux sabords, et, disparaissant sous la chair d'esclave, il descend lentement au fil d'eau, comme une grappe de raisin noir abandonnée sur les ondes.

Antoine regarde. Le bateau, peu à peu, se rapproche. Les femmes se distinguent,

Il y en a une, toute jeune, aux lèvres retroussées

1. Feuillet non numéroté, mais qui semble la continuation du passage précédent.

comme les bords d'une coupe de corail. Ses yeux couleur d'étain ont le regard béant des idoles et ses larges dents blanches ricanent d'une manière vorace... Siffle! Elle va se jeter dans le fleuve, elle nagera et tu la serreras contre toi, ruisselante encore, nue, et sentant la vague comme un poisson frais...

VII[1]

Antoine n'entend plus rien. Le silence, à mesure qu'il écoute, lui paraît augmenter, et les ténèbres sont tellement obscures qu'il s'étonne, en ouvrant les yeux, de ne pas sentir leur résistance. Cependant elles l'étouffent comme du marbre noir qui serait moulé sur sa personne.

Bientôt elles s'entr'ouvrent, faisant comme deux murailles, et, au fond, dans un éloignement incalculable, une ville apparaît.

Des fumées s'échappent des maisons, des langues de feu se tordent dans la brume. Des ponts en fer passent sur des fleuves d'immondices. Des voitures, closes comme des cercueils, embarrassent de longues rues toutes droites. Çà et là, des femmes avancent leurs visages sous le reflet des tavernes, où brillent, à l'intérieur, de grands miroirs. Des hommes, en costumes hideux, et d'une maigreur, ou d'une obésité grotesque, courent comme s'ils étaient poursuivis, le menton bas, l'œil oblique, tous ayant l'air de cacher quelque chose.

Et voilà qu'au milieu d'eux saint Antoine aperçoit Jésus

1. Ce fragment que nous avons recueilli parmi des brouillons, semble appartenir à la version de 1874. D'après Mme Grout, Flaubert l'aurait supprimé, dans la crainte de froisser les consciences pieuses.

Depuis le temps qu'il marche sa taille s'est courbée, sa chevelure a blanchi, — et sa croix fait, en pliant, un arc immense sur son épaule.

Elle est trop lourde. Il appelle. On ne vient pas. Il frappe aux portes. Elles restent fermées.

Il va toujours, implorant un regard, un souvenir. On n'a pas le temps de l'écouter. Sa voix se perd dans les bruits. Il chancelle et tombe sur les deux genoux.

La rumeur de sa chute assemble des hommes de toutes les nations, depuis des Germains jusqu'à des nègres. Dans le délire de leur vengeance, ils hurlent à son oreille :

« On a versé pour toi des déluges de sang humain, façonné des bâillons avec ta croix, caché toutes les hypocrisies sous ta robe, absous tous les crimes au nom de ta clémence !... Moloch à toison d'agneau, voilà trop longtemps qu'elle dure, ton agonie ! Meurs enfin ! — et ne ressuscite pas ! »

Puis les autres, ceux qui l'aimaient, ayant encore, sur leurs joues, le sillon de leurs larmes, lui disent : « Avons-nous assez prié, pleuré, espéré ! Maudit sois-tu pour notre longue attente, nos cœurs inassouvis ! »

Un monarque le frappe avec son sceptre, en l'accusant d'avoir exalté les faibles, — et le peuple le déchire avec les ongles, en lui reprochant d'avoir soutenu les rois.

Quelques-uns se prosternent par dérision. D'autres lui crachent au visage, sans colère, par habitude. Des marchands veulent le faire asseoir dans leurs boutiques. Les Pharisiens prétendent qu'il encombre la voie. Les docteurs, ayant fouillé ses plaies, prétendent qu'il n'y faut pas croire, et les philosophes ajoutent : « Ce n'était rien qu'un fantôme ! »

On ne le regarde même plus. On ne le connaît pas.

Il reste couché au milieu de la boue, et les rayons d'un soleil d'hiver frappent ses yeux mourants.

La vie du monde continue autour de lui. Les chars l'éclaboussent. Les prostituées le frôlent. L'idiot, en passant, lui jette son rire, le meurtrier son crime, l'ivrogne son vomissement, le poète sa chanson. La multitude le piétine, le broie, — et, à la fin, quand il ne reste

plus sur le pavé que son grand cœur tout rouge dont les battements peu à peu s'abaissent, ce n'est pas, comme au Calvaire, un cri formidable qu'on entend, mais à peine un soupir, une exhalaison...

Les ténèbres se referment.

ANTOINE

Horreur! je n'ai rien vu, n'est-ce pas, mon Dieu?... Que resterait-il?...

Il s'agenouille.

APPENDICE

I

NOTICE SUR LES MANUSCRITS DE LA « TENTATION DE SAINT ANTOINE »

Outre des chemises nombreuses renfermant les brouillons, il existe trois manuscrits bien distincts.

1° *Le manuscrit de* 1849.

Flaubert dut se mettre au *Saint Antoine*, à son retour d'Italie, dans le courant de l'été 1845. Après trois années de lectures et de travail préparatoire, il commença à écrire en mai 1848.

Le carton qui renferme le manuscrit très raturé

porte sur sa couverture la mention suivante : « Mai 1848, Septembre 1849 ». En épigraphe :

Messieurs les démons
Laissez-moi donc! (*bis*).

Il contient 541 pages. Au bas de la dernière, Flaubert a écrit : « Cy finit la Tentation de Saint-Antoine. — Mercredi, 12 septembre 1849, 3 h. 20 de l'après-midi, temps de soleil et de vent. Commencé le mercredi 24 mai 1848, à 3 heures un quart ».

C'est ce manuscrit qui fut lu à Louis Bouilhet et à Maxime Du Camp.

2° *Le manuscrit de* 1856.

C'est le manuscrit précédent très élagué et mis au point. La rédaction en est beaucoup plus soignée et, quoique les ratures et les corrections y soient encore fréquentes, comme dans tous les manuscrits définitifs de Flaubert, il était prêt, semble-t-il, pour l'impression.

Il ne contient que 193 pages.

Le carton porte la même épigraphe que le précédent : « Messieurs les démons... » et cette date : « Automne 1851 ».

C'est le texte intégral de ce manuscrit que nous avons publié dans le présent volume.

3° *Le manuscrit de* 1874.

C'est la version que connaît le public. Elle est complètement remaniée et très différente, comme esprit et comme composition, des précédentes.

Notons qu'avant cette dernière version, trois fragments de la *Tentation* parurent dans *L'Artiste*, en 1857 :

Sixième série, 2e livraison : *Nabuchodonosor*; *La Reine de Saba*.

Sixième série, 5e livraison : *Apollonius de Tyane*.

Sixième série, 8e livraison : *Le Sphinx et la Chimère*; *Les Bêtes fabuleuses*.

II

Il y aurait toute une étude à faire — et qui n'a jamais été tentée sérieusement par la critique — sur les sources de la *Tentation de Saint-Antoine.*

En attendant, nous croyons devoir publier ici la liste des ouvrages que Flaubert a lus ou consultés pour la version de 1874. *Cette liste a été dressée par lui-même.* Nous la reproduisons intégralement, avec des éclaircissements bibliographiques dus au Dr Paul Dorveaux, le savant bibliothécaire de l'Université de Paris.

Il est évident que ce catalogue ne représente qu'une faible partie des lectures de Flaubert. Mais il ne serait pas impossible, en étudiant de près ses brouillons et ses plans, de retrouver les traces de son travail entre 1845 et 1848. Nous laissons ce soin aux futurs éditeurs du manuscrit de 1849.

PAGE 1 DU MANUSCRIT DE FLAUBERT.

Saint Antoine. — Du commencement de juillet 1870 au 26 juin 1872.

J'ai lu, pour la « Tentation de saint Antoine », les ouvrages suivants :

Calepin noir.

Mémoire sur le dieu Homa. — Burnouf.

Ce « mémoire » a été publié dans les tomes IV et suivants de la 4e série du *Journal asiatique* (1844, etc.). Il fait partie d'un travail d'Eugène BURNOUF, intitulé : « Études sur la langue et les textes zends », dont un tirage à part a été fait en 1850.

Religion des Aryas. Maury, pour le Soma.

Mémoire publié par Alfred MAURY dans la *Revue archéologique* (t. IX et X, 1852-1853), et en tirage à part (Paris, 1853) sous le titre suivant : « Essai historique sur la religion des Aryas, pour servir à éclairer les origines des religions hellénique, latine, gauloise, germaine et slave ».

Layard, pour Ormuz (*sic*).

LAYARD (Austen), *Nineveh and its remains*.., London, Murray, 1849, 2 vol. gr. in-8°.

Fragments d'astrologie caldéenne (*sic*). — Hoefer.

Le Dr Ferdinand Hoefer a publié, en 1852, le volume de *L'Univers pittoresque*, consacré aux pays suivants : Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie, Mésopotamie, etc. Il est l'auteur d'une *Histoire de l'astronomie* (Paris, Hachette, 1873, in-12).

Enfer. Déluge. — Maury.

Alfred Maury a publié les articles « Enfer » et « Déluge » de l'*Encyclopédie moderne*, dirigée par Léon Renier (Paris, 1848).

La mort. — Maury.

Alfred Maury a publié « Le Personnage de la Mort », dans la *Revue archéologique*.

Zoëga, extr. les ms. coptes.

Zoega (Georg.), *Catalogus codicum copticorum manuscriptorum*. Romæ, 1810, pet. in-fol.

Animaux apocryphes. — Revue britannique.

Histoire naturelle des animaux apocryphes, *Revue britannique*, numéro de juin 1835, p. 264-292.

Saint Basile. — Hexameron.

Saint Basile le Grand, *Explication de l'ouvrage de six jours* (Ἑξαμερον); *lettres et discours*. Texte grec annoté. Paris, Garnier frères, 1859, in-12.

Ritter. — Phil. ancie. pour Anaxagore.

Ritter (Henri), *Histoire de la philosophie ancienne*, trad. de l'allemand par J. Tissot. Paris, 1836-1837, 4 vol. in-8°.

Thevet. — Cosmogonie (*sic*) universelle.

Thevet (F.-André), *Cosmographie universelle*. Paris, P. Lhuillier, 1575, 2 vol. in-fol.

Hist. prodigieus., par Boiastruau (*sic*).

Boaistuau (Pierre), *Histoires prodigieuses extraites des plus fameux auteurs grecs et latins*. Paris, 1597-1598, 6 vol. in-16.

Hortus sanitatis.

Traité latin anonyme de matière médicale, divisé en 4 parties : 1° Botanique ; 2° Zoologie ; 3° Minéralogie ; 4° Urines. Publié en Allemagne au xv° siècle, il a été traduit en français.

Traité des monstres. — Sorbin.

Sorbin (Arnaud), *Tractatus de monstris*... Paris, 1570, in-12.

Hist. admirable des plantes. — Duret.

Duret (Claude), *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature*... Paris, Nicolas Buon, 1605, in-8°.

Topographie ancienne.

Le palais impérial de Constantinople. — Labarte.

Labarte (Jules), *Le Palais impérial de Constantinople et ses abords ; Sainte-Sophie, le forum Augustéon et l'hippodrome, tels qu'ils existaient au x° siècle*. Paris, Didron, 1861, in-4°.

Alexandrie (Mémoire sur). — La Père.

Égypte et Alexandrie. — Strabon.

Géographie de Strabon, traduite du grec en français par de La Porte du Theil, Gosselin, Coray et Letronne. Paris, Imprimerie impériale, 1805-1819, 5 vol. in-4°.

Abrégé de l'histoire de Philostorge. — Photius.

Histoire de l'Église, par PHILOSTORGE, abrégée par PHOTIUS, traduite du grec en latin par Henri Valois. Paris, 1673.

Égypte ancienne. — Champollion-Figeac.

Volume de la collection intitulée : *L'Univers pittoresque*; *Afrique*, t. Ier.

Procope des édifices, pour Constantinople.

PROCOPE, *Traité des édifices construits ou réparés sous les auspices de Justinien*, traduit du grec en latin par le jésuite Claude Maltretus. Paris, 1663.

Lettre manuscrite de Heuzey sur Alexandrie.

Léon HEUZEY, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'École des Beaux-Arts, conservateur des antiques au Musée du Louvre, etc.

Lettre manuscrite de F. Baudry sur la fève d'Égypte.

Frédéric BAUDRY, littérateur et philologue, conservateur-adjoint à la Bibliothèque Mazarine, ancien bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, etc.

Juifs.

La Kabbale. — Frank.

FRANCK (Adolphe), *La Kabbale, ou la philosophie religieuse des Hébreux*. Paris, Hachette, 1843, in-8°.

Études orientales. — Frank.

FRANCK (Adolphe), *Études orientales*. Paris, Lévy frères, 1861, in-8°.

Étud. crit. sur la Bible. — Michel Nicolas.

Nicolas (Michel), *Études critiques sur la Bible*. Paris, Lévy frères, 1861-1863, 2 vol. in-8°.

De l'immortalité de l'âme chez les Hébreux. — Obry.

Obry (J.-B. F.), De l'immortalité de l'âme selon les Hébreux, in *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, année 1839, p. 471.

Coutumes des Juifs. — Barnier.

Économie politique et rurale. — Régnier.

Mischna.

Mischna, sive totius Hebraeorum juris, rituum, antiquitatum ac legum oralium systema, cum Maimonidis et Bartenorae commentariis... latinitate donavit Guil. Surenhusius. Amsterdam, 1698-1703, 6 vol. in-fol.

Moyse. — Pastoret.

Pastoret (le marquis de), *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste*. Paris, 1788, in-8°.

Le Guide des égarés.

Maimoun (Moïse ben), dit Maïmonide, *Le Guide des égarés, traité de théologie et de philosophie*, publié pour la première fois dans l'original arabe et traduit en français par S. Munk. Paris, 1856-1866, 3 vol. in-8°.

PAGE 2 DU MANUSCRIT.

Christianisme (exégèse).

Histoire des dogmes chrétiens. — Haag.

HAAG (Eugène), *Histoire des dogmes chrétiens*, 2e éd. Paris, Cherbuliez, 1862, 2 vol. gr. in-8°.

Mémoires pour servir à l'hist. eccl. — Lenain de Tillemont.

TILLEMONT (Le Nain de), *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*. Paris, 1693-1712, 16 vol. in-4°.

Études sur les évangiles apocryphes. — Michel Nicolas.

NICOLAS (Michel), *Études sur les évangiles apocryphes*. Paris, Lévy frères, 1865. in-8°.

Hist. de Dieu. — Didron.

DIDRON aîné, *Iconographie chrétienne. Histoire de Dieu*. Paris, Didot frères, 1844, in-4°. (Collection des documents inédits sur l'histoire de France.)

Symbols and emblems. — Twing (*sic*).

TWINING (Louisa), *Symbols and emblems of early christian art*. London, Murray, 1852, in-8°; 500 illustrations.

Vie de Jésus. Apôtres. Saint Paul. — Renan.

RENAN, *Histoire des origines du christianisme* : I, *Vie de Jésus* (Paris, 1863); II, *Les Apôtres* (Paris, 1866); III, *Saint Paul* (Paris, 1869).

Article de Neffzer (*sic*) sur la Bible de Bunsen.

NEFFTZER a publié un article sur le *Vollständiges Bibelwerk für die Gemeinde* de Chrn. Carl Josias BUNSEN (Leipzig, 1858-1870, 9 vol. in-8°).

Saint Jérôme. — Amédée Thierry.

THIERRY (Amédée), *Saint Jérôme, la société chrétienne à Rome et l'émigration romaine en Terre sainte*. Paris, Didier et Cie, 1867, 2 vol. in-8°.

Symbole des Apôtres. — M. Nicolas.

NICOLAS (Michel), *Le Symbole des Apôtres, essai historique*. Paris, Lévy frères, 1867, in-8°.

Hist. de la théologie chrétienne. — Reuss.

REUSS (Édouard), *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, 3e édition. Strasbourg, 1864, 2 vol. in-8°.

Eunape. — Victor Cousin.

COUSIN (Victor), *Eunape, pour servir à l'histoire de la philosophie d'Alexandrie*. Paris, 1827, in-8°. (Extrait du *Journal des savants*, 1826 et 1827.)

Hist. critiq. de l'École d'Alexandrie. — Vacherot.

VACHEROT (Étienne), *Histoire critique de l'École d'Alexandrie*. Paris, Ladrange, 1846-1851, 3 vol. in-8°.

Jamblique. — De Mysteriis.

JAMBLICHUS. *De mysteriis Ægyptiorum*. Venise, 1516, in-folio.

Eusèbe. Socrate. Zozomène. Théodoret. — Cousin.

Le président Louis COUSIN a publié, dans son *Histoire de l'Église*, la « Vie de Constantin », qui est une

traduction d'Eusèbe de Césarée, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret, etc. Paris, 1675.

Préparation évangélique. — Eusèbe.

Eusèbe Pamphile, *La préparation évangélique*, traduite du grec par Séguier de Saint-Brisson. Paris, Gaume frères, 1846, 2 vol. in-8°.

Historia patriarcharum Alexandrinorum. — Renaudot.

Renaudot (l'abbé Eusèbe), *Historia Patriarcharum Alexandrinorum Jacobitarum à D. Marco. usque ad finem sæculi XIII.* Paris, 1713, in-4°.

Tableau des Catacombes de Rome. — R. Rochette.

Rochette (Raoul), *Tableau des catacombes de Rome, où l'on donne la description de ces cimetières sacrés...*, Paris, 1837, in-12.

Légende dorée.

Voragine (Jacques de), *La légende dorée en françois* (nombreuses éditions aux xve et xvie siècles).

Gibbon. — Ch. xv.

Gibbon (Edward), *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, trad. de l'anglais. Nouvelle édition par Guizot, t. III, p. 1-151, Paris, 1812. Le chapitre xv est intitulé : « Progrès de la religion chrétienne. Sentiments, mœurs, nombre et condition des premiers chrétiens ».

Dictionnaire des apocryphes. — Migne.

Dictionnaire des apocryphes, ou Collection de tous les livres apocryphes relatifs à l'Ancien et au Nouveau Testament... Paris, Migne, 1856-1858, 2 vol. gr. in-8°. Ce *Dictionnaire* forme les tomes XXIII et XXIV de la « Troisième et dernière Encyclopédie théologique » publiée par l'abbé Migne.

Saint Irénée et les Gnostiques. — Réville, *Revue des Deux Mondes*.

Réville (Albert), Saint Irénée et les gnostiques de son temps, *Revue des Deux Mondes*, 1865, t. LV, p. 998-1032.

Le Diable. — Louandre, *Revue des Deux Mondes*.

Charles Louandre a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 août 1842 : « Le Diable, sa vie, ses mœurs, et son intervention dans les choses humaines ».

Histoire du dogme de la divinité de Jésus. — Réville.

Réville (Albert), *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*. Paris, 1868, in-12.

Tractatus theologico-politicus. — Spinosa.

Spinosa, *Tractatus theologico-politicus*. Hambourg, 1670, in-4°.

Tertullien. — Apologétique.

Il y a de nombreuses traductions françaises de l'*Apologétique* de Tertullien. Les plus récentes sont de M. de Genoude (1852), de l'abbé de Gourcy (1857).

Tertullien. — De prescriptionibus.

Les Prescriptions contre les hérétiques, de Tertullien, ont été traduites en français par Collombet (1845), par l'abbé de Gourcy (1857), etc.

Saint Nilus. — Traité des péchés capitaux.

Saint Nil, moine grec, a écrit un traité des péchés capitaux, qui a été traduit en latin sous le titre suivant : *De octo spiritibus malitiæ*. Les œuvres de saint Nil forment le tome LXXIX de la « Patrologie grecque » de l'abbé Migne.

Clément d'Alexandrie. — Le pédagogue.

« Le *Pédagogue* est un excellent traité de morale, divisé en trois livres » (Gallais, *Biographie universelle*, publiée par Michaud, article « Clément d'Alexandrie »). Les œuvres de Clément d'Alexandrie forment les tomes VIII et IX de la « Patrologie grecque », de l'abbé Migne.

La morale de l'Église et la morale des philosophes. — Boutteville.

Boutteville (Lucien), *La morale de l'Église et la morale naturelle, études critiques.* Paris, Lévy frères, 1866, in-8°.

Examen critique des doctrines. — Larroque.

Larroque (Patrice), *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*, 3e édition, Paris, 1864, 2 vol. in-8°.

Note manuscrite de Viollet-Le Duc sur les basiliques.

Page 3 du manuscrit.

D'Herbelot. — Bibliothèque orientale.

D'Herbelot (Barthélemy), *Bibliothèque orientale, ou Dictionnaire universel, contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient.* Ouvrage posthume, mis en ordre et publié par Ant. Galland. Paris, 1697, in-fol.

Samuel Bochart. — Hierozoicon.

Bochart (Samuel), *Hierozoicon, sive de animalibus sacræ Scripturæ; recensuit, suas notas adjecit* E. F. C. Rosenmüller. Leipzig, 1793-1796, 3 vol. in-4°.

Physiologon. — Saint Épiphane.

« Le *Physiologue* contient des réflexions morales relatives aux propriétés des animaux » (Cotteret, *Biographie universelle*, publiée par Michaud, article « S. Épiphane »). Les œuvres de saint Épiphane forment les tomes XLI, XLII et XLIII de la « Patrologie grecque », de l'abbé Migne.

Histoire du manichéisme. — Beausobre.

Beausobre (Isaac de), *Histoire critique de Manichée et du Manichéisme*. Amsterdam, 1734-1739, 2 vol. in-4°.

Vie de saint Antoine. — Saint Athanase.

Athanase (Saint), *Vie de saint Antoine*, trad. du grec en français par Maunoury. Paris, 1858, in-12.

Vie de saint Antoine. — Le Nain de Tillemont, t. VII et VIII.

Tillemont (Le Nain de), *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*... Paris, 1693-1712, 16 vol. in-4°. Tome VII : *Histoires particulières depuis l'an 328 jusqu'en 371, hors saint Athanase* ; — Tome VIII : *Vies de saint Athanase et des saints morts depuis l'an 378 jusqu'en 394*.

Pères du désert. — Le Nain de Tillemont, t. VII et VIII.

Tillemont (Le Nain de), *Mémoires*, etc.

Sainte Thérèse. — Vie.

Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, traduite en français par Arnauld d'Andilly. Avignon, 1828.

Sainte Thérèse. — Château de l'âme.

Sainte Thérèse, *Le Chasteau de l'âme*, trad. en français par Arnauld d'Andilly. Avignon, 1828.

Mme Guyon. — Les torrents.

GUYON (Mme), *Opuscules spirituels.* Cologne, 1704, in-12. Le traité des *Torrents* (spirituels) a été imprimé pour la première fois dans ces *Opuscules.*

Buddhisme (Introduction à l'histoire du). — Burnouf.

BURNOUF (Eugène), *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien.* Paris, Imprimerie royale, 1845, in-4°.

Le Lotus de la bonne loi. — Burnouf.

BURNOUF (Eugène), *Le Lotus de la bonne loi,* traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de 21 mémoires relatifs au bouddhisme. Paris, Imprimerie nationale, 1852, in-4°.

Lalitavistara. — Foucaux.

FOUCAUX (Philippe-Édouard), *Rgya tch'er rol pa, ou Développement des jeux, contenant l'histoire du Bouddha Çakya Mouni,* traduit sur la version thibétaine du bkah Hgyour, et revu sur l'original sanscrit (*Lalitavistâra*), par Ph.-E. Foucaux. Paris, 1848-1849, 2 vol. in-4°.

Cicéron. — Œuvres philosophiques.

CICÉRON, *Œuvres philosophiques.* Paris, impr. Didot jeune, 1795, 10 vol. in-18. Cette collection, publiée par Bozérian, et formée d'anciennes traductions, n'a point le texte latin.

Platon. — Phédon; Phèdre; Banquet; Ménon; Timée; Critias.

PLATON, *Œuvres,* traduites du grec par Victor Cousin. Paris, 1826-1835, 10 vol. in-8°.

Le Songe de Scipion.

CICÉRON, *Le songe de Scipion* (fragment du VIe livre

de la *République*), trad. en français par l'abbé J.-B. Geoffroy. Paris, 1725, in-12.

Ciel et terre. — Reynaud.

Reynaud (Jean). *Terre et ciel. Philosophie religieuse*, 4e édition. Paris, 1864, in-8°.

Philosophie.

Histoire des idées morales de l'antiquité. — Denys (sic).

Denis (Jacques). *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*. Paris, 1856, 2 vol. in-8°.

Spinosa. — Saisset.

Spinosa. *Œuvres*, traduites par Émile Saisset. Nouvelle édition. Paris, 1861, 3 vol. in-12.

Plotin. — Ennéades. Bouillet.

Plotin. *Les Ennéades*, traduites en français par N. Bouillet. Paris, 1857-1861, 3 vol. in-8°.

Renouvier. — Manuel de la ph. ancienne.

Renouvier (Charles). *Manuel de philosophie ancienne*. Paris, 1844, 2 vol. in-12.

Renouvier. — Manuel de la ph. moderne.

Renouvier (Charles). *Manuel de philosophie moderne*. Paris, 1842, in-12.

Saint Augustin. — Cité de Dieu.

Augustin (Saint). *La Cité de Dieu*, traduction nouvelle par Émile Saisset. Paris, 1855, 4 vol. in-12. — Autres traductions par Lombert, Goujet, Moreau, etc.

Kant. Critique de la raison pure. — Barni.

Flaubert a commis une erreur en attribuant à J. Barni la traduction de la *Critique de la raison pure*, de Kant, qui est de J. Tissot (3e édition, Paris, 1864, 2 vol. in-8°). Barni a traduit de l'allemand la *Critique de la raison pratique* (Paris, 1848, in-8°) et la *Critique du jugement*, de Kant (Paris, 1846, 2 vol. in-8°).

Saint-Martin. — Frank.

Franck (Adolphe), *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. IV, p. 125-130, article « Martin (Louis-Claude de Saint-) ». Paris, 1849.

Hérésies.

Apollonius de Thyanes (*sic*). — Chassang.

Chassang (Alexis), *Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges*, par Philostrate, et ses lettres. Ouvrage traduit du grec par A. Chassang. Paris, 1862, in-8°.

Les recognitions de saint Clément.

Saint Clément, compagnon de saint Paul, fut le second ou le troisième successeur de saint Pierre sur le siège de Rome. On lui attribue divers écrits, mentionnés par Fabricius (*Bibliotheca græca, editio nova*, t. VII, p. 21 et suiv., Hambourg, 1801). « Toute la littérature pseudo-clémentine : *Homélies*, *Récognitions*, etc., est une œuvre apocryphe et romanesque », dit l'abbé Vigouroux (*Dictionnaire de la Bible*, t. II, col. 803, Paris, 1899).

Spicilegium de Grabbe, pour Simon.

Grabius (Joan.-Ernestus), *Spicilegium SS. Patrum, ut et hæreticorum sæculi post Christum natum* 1, 2 *et* 3; *editio auctior*, *Oxonii*, 1724, 2 vol. in-8°.

Histoire du gnosticisme. — Matter.

Matter (Jacques), *Histoire critique du gnosticisme et de son influence sur les sectes religieuses et philosophiques des six premiers siècles de l'ère chrétienne*. 2e édition. Strasbourg, 1843-1844, 3 vol. in-8°.

Saint Epiphane.

Divi Epiphanii *episcopi Constantiae Cypri, Contra octoginta hæreses opus eximium*. Bâle, 1544, in-fol.

De hæresibus. — Saint Augustin.

Augustinus (Sanctus), *Opera omnia, emendata opera et studio monachorum ordinis sancti Benedicti e congregatione S. Mauri. Editio parisina altera*. Vol. VIII, pars I, col. 33-68 : *De Hæresibus ad Quodvultdeum liber unus* (Paris, 1837).

Pluquet.

Pluquet (l'abbé), *Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain par rapport à la religion chrétienne, ou Dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes*. Paris, 1762, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre suivant : *Dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes.*

Page 4 du manuscrit.

Bayle. — Art. Manichéens.

Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, 3e édition. Rotterdam, 1720, 4 vol. in-fol. Il y a de nombreuses éditions de ce *Dictionnaire*, auquel Flaubert renvoie pour l'article « Manichéens ».

Salvador. — Jésus et sa doctrine.

Salvador (Joseph), *Jésus-Christ et sa doctrine; histoire de la naissance de l'Église et de ses progrès pendant le premier siècle*, nouvelle édition. Paris, Lévy frères, 1864-1865, 2 vol. in-8°.

Vie de Jésus. — Strauss.

Strauss (David-Frédéric), *Vie de Jésus, ou examen critique de son histoire*, trad. de l'allemand par E. Littré, 3e édition française. Paris, 1864, 2 vol. in-8°.

Voltaire. — Questions théologiques.

Voltaire a publié : 1° *Questions de Zapata*; 2° *Questions proposées à qui voudra les résoudre*; 3° *Questions sur l'Encyclopédie*; 4° *Questions (ou lettres) sur les miracles.*

Fleury. — Histoire ecclésiastique.

Fleury (l'abbé), *Histoire ecclésiastique depuis la naissance de Jésus-Christ.* Paris, 1691, 36 vol. in-4°.

Saint Augustin. — La Foi, l'Espérance, la Charité.

Augustinus (Sanctus), *Opera omnia. Editio parisina altera*, vol. VI, pars I, col. 333-410 : *Enchiridion ad Laurentium, sive de fide, spe et charitate liber unus* (Paris 1837).

Elien. — Animaux.

Æliani. *De animalium natura, libri XVII, græce et latine.* Londres, 1744, 2 vol. in-4°.

Elien. — Histoires variées.

Æliani, *Variæ historiæ, libri XIV.* Rome, 1545, in-4°,

Pline.

Plinius secundus (Caius), *Naturalis historiæ, libri XXXVII.* (Nombreuses éditions.)

Mythologie.

Lucien.

Luciani *Opera, graece et latine*. Paris, F. Didot, 1840, gr. in-8°.

Pausanias.

Pausanias, *Description de la Grèce*, traduction nouvelle, avec le texte grec, par Et. Clavier. Paris, 1814-1823, 7 vol. in-8°.

Macrobe.

Les Œuvres de Macrobe, traduction nouvelle avec le texte latin. Paris, 1845-1847, 3 vol. in-8°.

Aulu-Gelle.

Aulu-Gelle, *Les nuits attiques*, traduction nouvelle avec le texte latin. Paris, 1845-1847, 3 vol. in-8°.

Apulée.

Apulée, *Œuvres*, traduction nouvelle par V. Bétolaud. Paris, 1835-1836, 4 vol. in-8°.

Kreutzer (*sic*).

Creuzer (G.-Fr.), *Les religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, trad. de l'allemand par J.-D. Guigniaut. Paris, Didot frères, 1829-1852, 4 tomes in-8° en 10 parties.

Ménard. — Morale avant les philosophes.

Ménard (Louis), *De la morale avant les philosophes*. Paris, 1860, in-8° (Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris).

Preller. — Mythologie romaine.

PRELLER (Ludwig), *Les Dieux de l'ancienne Rome; mythologie romaine*, trad. de l'allemand par L. Dietz, avec une préface d'Alfred Maury. Paris, Didier et Cie, 1865, in-8°.

Gibbon. — De Commode à Julien.

GIBBON, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, trad. de l'anglais. Nouvelle édition, par Guizot. Paris, 1812, 13 vol. in-8°.

Procope. — Hist. secrète.

Ἀνέκδοτα, ou *Histoire secrète de Justinien*, par le sénateur PROCOPE de Césarée, traduite par Isambert. Paris, 1856, in-8°. GIBBON parle de Procope et de ses écrits dans le tome VII (p. 222 et suiv.) de son *Histoire de la décadence de l'Empire romain* (nouvelle édition, par Guizot).

Historia orientalis. — Hottinger.

HOTTINGER (J.-H.), *Historia orientalis, ex variis orientalibus monumentis collecta*. Zurich, 1652, in-4°.

La magie et l'astrologie dans l'antiquité. — Maury.

MAURY (Alfred), *La magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge, ou étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours*. Paris, 1860, in-8°.

Démons. Extraits de la Cité de Dieu. — Saisset.

AUGUSTIN (Saint), *La Cité de Dieu*. Traduction nouvelle, avec une introduction et des notes par Émile SAISSET. Paris, 1855, 4 vol. in-12.

Calepin rouge.

Petri Gryllii (*sic*). — De topographia Constantinopolis.

GYLLIUS (Petrus). *De Bosphoro Thracio, libri III, et de topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus, libri IV*. Lyon, 1561, in-4°. Le tome III de la « Collection des chroniques nationales françaises » (Paris, 1828) contient (p. 293-321) un extrait de ce livre, sous le titre suivant : « Description du Bosphore et de la ville de Constantinople », traduit du grec de Pierre GILLES, par le comte d'Hauterive.

Médailles contorniates. — Sabattier (*sic*).

SABATIER (J.). *Description générale des médaillons contorniates*. Paris, 1860-1861, in-4°, avec 18 planches.

Panvinius. — Ludi circenses.

PANVINIUS (Onuphrius). *De ludis circensibus, libri II, de triumphis, liber unus*. Patavii, 1681, in-fol.

Rougé. — Etudes sur le rituel funéraire.

ROUGÉ (Vicomte Emmanuel de). *Rituel funéraire des anciens Egyptiens*. Paris, 1861-1868, in-fol.

Tertullien. — Réville, *Revue de théologie*, 1855.

Albert RÉVILLE a encore publié, dans la *Revue des Deux Mondes* (1864, t. LIV, p. 166-199) : « Tertullien et le montanisme ».

Tholuk (*sic*). — Ssufismus (*sic*).

THOLUCK (F. A. D.). *Sufismus sive theosophia Persarum pantheistica, quam e mss. Bibliothecæ regiæ Berolinensis persicis, arabicis, turcicis eruit et illustravit*. Berlin, 1821, in-8°.

Manès. — Foucher, *Mém. de l'Acad. des Inscriptions.*

Foucher (l'abbé), Suite du *Traité historique de la religion des Perses*. Seconde époque. Huitième mémoire : *Système de Manès* (*Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXI, p. 443-479. Paris, 1768).

Relations commerciales de l'Empire romain et de l'Asie. Renaud (*sic*).

Reinaud (J.-T.), *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale* (*l'Hyrcanie, l'Inde, la Bactriane et la Chine*) *pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, d'après les témoignages latins, grecs, arabes, persans, indiens et chinois.* Paris. 1863, in-8°.

Destruction du paganisme. — Chatel (*sic*).

Chastel (Étienne-Louis). *Histoire de la destruction du paganisme dans l'empire d'Orient.* Genève, 1850. in-8°.

Testament d'Adam. — Renan, *Journal asiatique.*

Renan (Ernest), Fragments du livre gnostique intitulé : « Apocalyse d'Adam », ou « Pénitence d'Adam », ou *Testament d'Adam*, publiés d'après deux versions syriaques (*Journal asiatique*, 5e série, t. II, 1853, p. 427-471).

Vie monastique des Indous. — Bochinger.

Bochinger (J.-J.), *La vie contemplative, ascétique et monastique chez les Indous et chez les peuples bouddhistes.* Strasbourg, 1831, in-8°.

Recherches historiques sur la folie. — Trélat.

Trélat (Ulysse), *Recherches historiques sur la folie.* Paris, 1839, in-8°.

Goerres. — Mystique.

GOERRES (Jean-Joseph de). *La mystique divine, naturelle et diabolique*, trad. de l'allemand par Charles Sainte-Foi. 2e édition. Paris, 1862, 5 vol. in-12.

Maladies mentales. — Esquirol.

ESQUIROL (J.-E.-D.). *Des maladies mentales, considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal.* Paris, 1838, 2 vol. in-8° et atlas.

Palladii. Lausiaca historia.

PALLADII *Historia Lausiaca SS. patrum qui vitam degebant in solitudine, græce, cum notis latinis Jo. Meursii.* Lugduni Batavorum, 1616, in-4°. Ce livre a été encore intitulé : *Historia Lausiaca, sive vita monachorum, ad Lausum præfectum.*

De forma Christi. — Vavassor.

VAVASSEUR (le P. François). *De forma Christi liber.* Paris, 1649, in-8°.

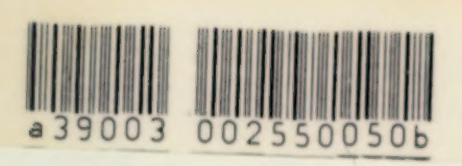
Révélations de saint Pacome. — Dulaurier.

DULAURIER (Édouard). *Fragments des révélations apocryphes de saint Barthélemy et de l'histoire des communautés religieuses fondées par saint Pacôme, traduits sur les textes coptes-thébains inédits, conservés à la Bibliothèque du Roi.* Paris, 1835, in-8°.

FIN



Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — [illegible]


a39003 002550050b